

ARCHIVES
DU
FUTUR



ÉMILE VERHAEREN

POÉSIE COMPLÈTE 6

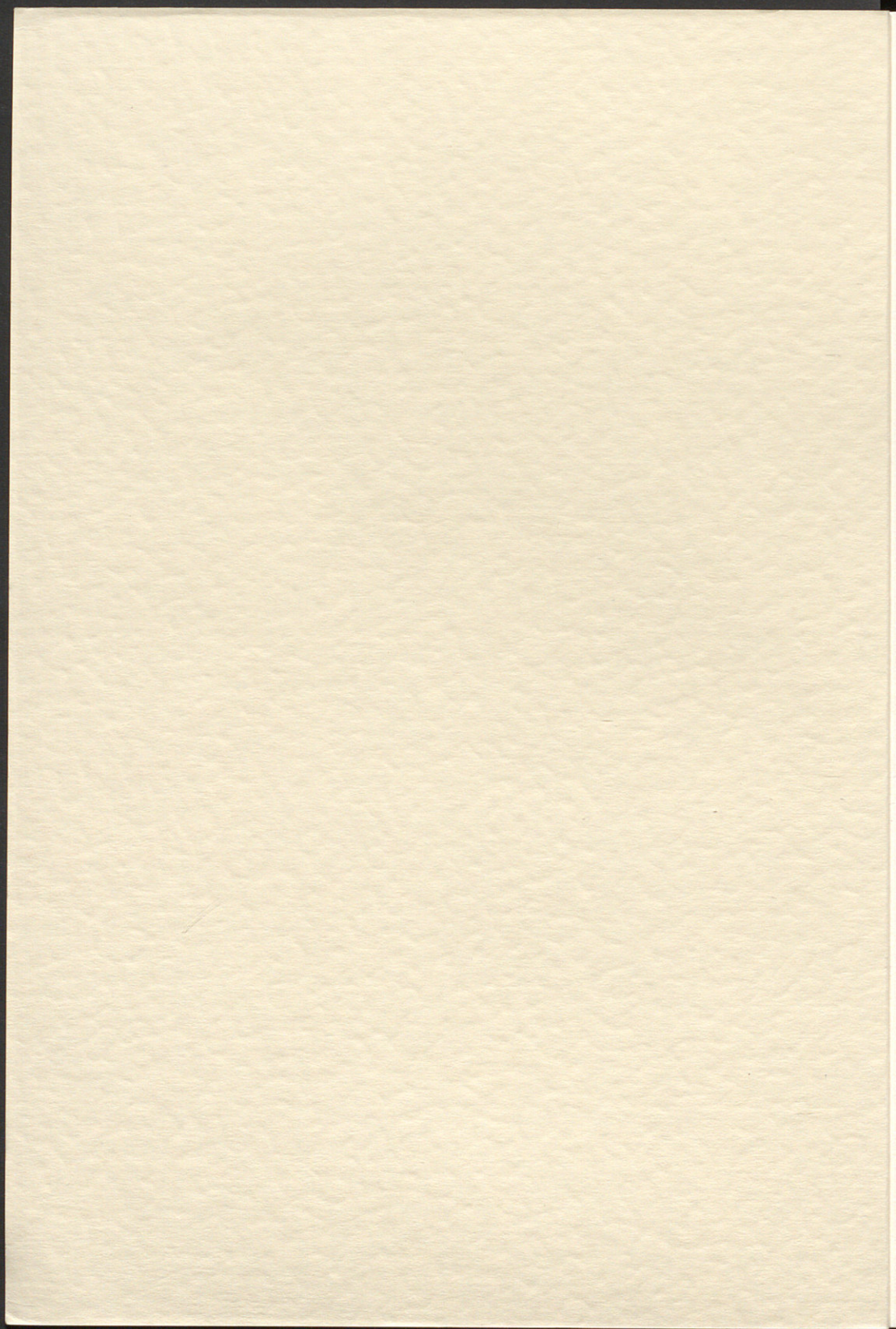
LES BORDS DE LA ROUTE
LES VIGNES DE MA MURAILLE

Édition critique établie par
MICHEL OTTEN



 LUC PIRE

AML ÉDITIONS



MLP 10802/6

Émile Verhaeren

Poésie complète 6

Les Bords de la route
Les Vignes de ma muraille

Les Vignes de ma muraille

Édition critique établie par
MICHEL OTTEN

Professeur émérite de l'Université catholique de Louvain

et présentée par

CHRISTIAN ANGELET

Professeur émérite des Universités de Gand et de Louvain

© Archives et Musée de la Littérature 2008

4, boulevard de l'Empereur

B-1000 Bruxelles

www.eml.be

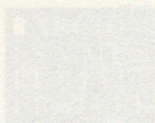
eml@eml.be

Contourture : Coeur (L'Esprit)

Éditeur : Yves De Bruyckere

avec la collaboration de Fabrice Van de Lucht (AVL)

Typographie : Atelier d'Art et de Design
Collection Angelet



Tous droits réservés pour tous pays

Imprimé en Belgique

ISBN 978-2-8754-044-1

D-6152-2008/6

Publié avec l'aide de la Communauté française de Belgique

© Archives et Musée de la Littérature, 2008
4, boulevard de l'Empereur
B-1000 Bruxelles
www.aml.cfwb.be
aml@cfwb.be

Couverture : Césure (Liège)

Suivi éditorial : Yves De Bruyn/AML
avec la collaboration de Fabrice van de Kerckhove/AML
Typographie : Atelier Ledoux Éditions

Tous droits réservés pour tous pays
Imprimé en Belgique
ISBN 978-2-87168-044-4
D 6123/2008/6

Publié avec l'aide de la Communauté française de Belgique

Émile Verhaeren

Poésie complète 6

Les Bords de la route
Les Vignes de ma muraille

Édition critique établie par

MICHEL OTTEN

Professeur émérite de l'Université catholique de Louvain

et présentée par

CHRISTIAN ANGELET

Professeur émérite des Universités de Gand et de Louvain

Collection Archives du futur

■ ARCHIV
ES & MUS
EE DE LA LITT
ERATURE

A.M.L. Editions

Émile Verhaeren

Poésies complètes

Les Bords de la route
Les Vignes de ma muraille

Édition critique établie par

MICHEL ÔTTEN

Professeur émérite de l'Université catholique de Louvain

et présentée par

CHRISTIAN ANGELLET

Professeur émérite des Universités de Gand et de Louvain

© 2005, Éditions de la Sorbonne, Paris

ISBN 978-2-270-06111-1

Collection Actes du Centre

de recherches

linguistiques

Collection Actes du Centre

de recherches linguistiques

et de linguistique appliquée de l'Université de Louvain

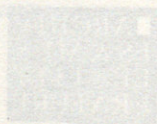
Collection Actes du Centre de recherches linguistiques

et de linguistique appliquée

de l'Université de Louvain

4-45-20178-1-07-0000

9 780611 111111



Publié avec le soutien du Fonds National de la Recherche Scientifique

Introduction

LES BORDS DE LA ROUTE

La page de titre de l'édition définitive des *Bords de la route* indique que la composition de ce recueil couvre la période 1882-1894, soit une douzaine d'années. Effectivement, les trente-huit poésies recueillies actuellement par Michel Otten sont contemporaines des œuvres maîtresses de Verhaeren. *Les Flamandes* sont de 1883 et *Les Moines*, de 1886 ; quant à la trilogie noire, elle s'est achevée en 1891, avec la publication des *Flambeaux noirs*. C'est dire que Verhaeren a réuni ensuite des morceaux restés en marge des recueils susdits et qui n'y avaient pas trouvé leur place. Telle est la signification du titre. La route est celle que le poète a tracée depuis ses débuts, dès avant *Les Flamandes*. En 1895, date de l'édition originale des *Bords de la route* au Mercure de France, il les publie ensemble avec *Les Flamandes* et *Les Moines* et, qui plus est, en tête de l'ouvrage. Entendons qu'il peut désormais porter un regard sur son passé, montrer au lecteur le chemin suivi, les étapes successivement parcourues, les pistes explorées ou délaissées. Il ne rejette rien. C'est comme un tout qu'il nous présente ses œuvres abouties et leurs antécédents. *Les Bords de la route* sont l'atelier de l'artiste. Nous y voyons Verhaeren lancer tel sujet, essayer tel style, imiter tel maître aussi. On ne peut que souscrire au jugement de Jacques Marx : « En 1895-1896, la maturité poétique de Verhaeren avait fait des progrès décisifs. Poétiquement doué, il ne fut pas précoce, et son art ne s'est développé que lentement. En fait, il s'est cherché pendant des années et s'est longtemps contenté d'un apprentissage assez laborieux sous la dépendance de divers maîtres. ¹ »

1. Jacques MARX, *Verhaeren. Biographie d'une œuvre*. Bruxelles, Académie royale de Langue et de Littérature françaises, 1996, p. 348.

Il nous est donc donné d'assister à la genèse et à la formation du poète Verhaeren. Et à double titre d'ailleurs. Les pièces rassemblées ont toutes paru d'abord en préoriginales. Le savant travail d'éditeur réalisé, une fois de plus, par Michel Otten, permet de suivre pas à pas la réélaboration de chacune d'elles au fil des années. On sait aujourd'hui combien Verhaeren, à chaque réédition, bousculait ses textes, se corrigait, ajoutait quelquefois, retranchait et récrivait plus souvent. Dans l'édition que voici, nous avons sous les yeux à la fois les premiers essais et leurs variantes. Le résultat est fascinant pour quiconque s'intéresse à l'alliance du fini et du non-fini qui apparaît un peu comme l'essence même de l'art de Verhaeren. Il est des auteurs qui ne reviennent jamais sur une œuvre une fois publiée et ne se retouchent pas. Eût-il vécu plus longtemps, il y a tout à parier que Verhaeren se serait revu et corrigé à chaque réédition de ses œuvres. La rhétorique verhaerenienne n'interdit pas l'art du détail, qui est, pour lui comme pour nous, de toute première importance.

Il va de soi que *Les Bords de la route* ne sont pas un recueil au sens fort du terme, c'est-à-dire un ensemble solidement structuré autour d'une idée centrale, comme le sont, disons, *Les Villages illusoires*. En tant que collection de morceaux choisis d'inspiration très diverse, ils ne pouvaient pas l'être. Mais ils ne sont pas un fourre-tout pour autant. Verhaeren les a répartis en quatre sections, qui en soulignent les tendances générales. Ce sont d'abord les *Décors tristes* : six pièces d'allure descriptive. Puis, *Kato* : trois pièces d'inspiration érotique. Ensuite viennent les *Fresques* : elles sont dix et représentent la veine historique. Enfin, pour finir, les *Paroles mornes*, soit dix pièces qui s'apparentent à la trilogie noire.

Bien sûr, cette répartition a été faite à gros traits. Elle n'exclut évidemment pas les croisements et chevauchements des quatre sections entre elles. C'est même tout le contraire. S'il est vrai que Verhaeren invite son lecteur à parcourir avec lui *Les Bords de la route* comme une remontée aux sources et comme une redescente du passé au présent, il convient d'accorder toute son attention à la circulation des motifs et des faits de style qui ont illustré l'ensemble de son œuvre, et qui passent ici librement d'un poème à l'autre. Ce recueil anthologique est une caisse de résonance : il permet de se mettre à l'écoute des voix multiples de l'auteur.

* * *

Le caractère saillant des *Bords de la route* n'est autre que l'opposition du personnel et de l'impersonnel qui domine toute la production du poète. Du personnel à l'impersonnel, de l'objectivité évocatoire à la subjectivité lyrique : telle est la trajectoire qui a mené Verhaeren des *Flamandes* et des *Moines* à la trilogie noire. Ce va-et-vient déterminera aussi ses œuvres ultérieures ; l'alternance des préoccupations sociales et des réalités quotidiennes et intimes le marquera jusqu'au bout. Ne sera-t-il pas le poète des *Heures claires* après avoir été celui des *Campagnes hallucinées* ?

Primauté de la peinture

Dans le recueil qui nous occupe, l'objectivité évocatoire par excellence est représentée par la peinture. « La peinture a occupé, dans la vie de Verhaeren, une place comparable à celle de la poésie. »²

L'influence de la peinture s'exerce à plusieurs niveaux. La référence explicite au peintre comme modèle du poète en est la forme la plus simple. Un bon exemple est fourni par le grand morceau intitulé « Hommage », qui semble réchappé des *Flamandes*. Le poète en appelle à Rubens pour « faire flamand », c'est-à-dire sensuel, plantureux et haut en couleurs :

Ta grande chair me fait songer aux satyresses
Dont Paul Rubens, avec le feu de ses pinceaux,
Incendiait le dos musclé, la hanche épaisse [...]

2. Paul ARON dans : *Émile Verhaeren, Écrits sur l'art (1881-1892)*. Bruxelles, Éditions Labor, 1997, p. 5. – À ce sujet, il importe de souligner que *Les Bords de la route* sont dédiés à Paul Signac, agent de liaison parisien du groupe des XX et grand maître du divisionnisme, de qui on sait qu'il était un fervent de la poésie de Verhaeren au point d'en donner des lectures à Paris. – Faut-il interpréter la dédicace de Verhaeren comme un geste polémique ? Il semble que le grand public tenait le divisionnisme ou pointillisme de l'un pour aussi avant-gardiste que le vers-librisme de l'autre. En outre, les deux artistes étaient liés par une commune idéologie du progrès social. En 1897, Verhaeren dédia encore à Signac *Les Aubes*, troisième volet de la trilogie sociale. Sur Signac et Verhaeren, voir Jacques MARX, *op. cit.*, p. 185, 341 et 359.

Ailleurs, ce sont les tableaux eux-mêmes qui induisent une rêverie sur l'au-delà des formes et l'impénétrable intériorité des visages. Soit le portraitiste néerlandais Antonio Moro³ :

Dans leur cadre d'ébène et d'or
Les personnages d'Anton Mor
Persécutent de leur silence.

[...]

Ils cachent sous leurs fronts chétifs
Les fiers vouloirs rébarbatifs
Et les vices des tyrannies

Et le caprice renaissant
De voir du sang rosir le sang
Séché trop vite aux coins des ongles !

Il y a plus curieux. Quelquefois, chez Verhaeren, les descriptions des réalités concrètes – objets ou paysages – peuvent apparaître comme décalées. Une première opération plastique les a précédées : un dessin, une vannerie, une tapisserie. L'expression verbale s'appuie alors sur une représentation première qu'elle relaie dans un second temps. Dans le poème intitulé « Obscurément », Verhaeren décrit une scène mythologique figurée sur d'angoissantes tentures :

Obscurément : ce sont de fatales tentures
Où griffes de lion s'ouvrant et gueules d'ours
Et crocs et becs ; ce sont de roides contractures
Et des spasmes soudains, au long de rideaux lourds.

Obscurément : un Achille de granit noir
Se rue en son amour et piétine son socle :

3. Antonio Moro ne figure pas à l'index des *Écrits sur l'art*. Verhaeren a pu voir ses œuvres au Musée d'Art ancien de Bruxelles. Voici ce que dit de ce peintre le catalogue de ce musée : « Antonio Moro, l'un des plus grands portraitistes du XVI^e siècle, protégé de Granvelle, nous aura laissé l'effigie des grands de son époque, en ce temps de conscience crépusculaire de la vie. Et tous ces personnages, dont certains comptent parmi les plus redoutables du moment, Granvelle, Albe, Philippe II, Farnèse, Guillaume d'Orange, il les rendra en poussant à l'extrême le souci de la forme, scrutant d'un pinceau inexorable et comme avec dédain leur âme secrète, éclairant les visages impassibles d'une lumière glaciale pour nous restituer chacun d'eux tel qu'en lui-même l'éternité le changera. » (Musées royaux des Beaux-Arts, Bruxelles, Art ancien, 1973, s.v. Moro). – Sur Verhaeren et la peinture, on lira Marc Quaghebeur, « Verhaeren entre Manet et Ensor », dans : *Émile Verhaeren, un musée imaginaire*. Bruxelles, Archives et Musée de la Littérature, 1997, p. 113-137.

Son bras luisant jette un éclair dans un miroir,
Et l'on entend craquer les reins du beau Patrocle.

Verhaeren avait fait ses classes. Ce qu'il retrouve ici, c'est l'ancienne *ekphrasis* : description détaillée d'un objet ou d'une œuvre d'art. L'*ekphrasis* était un procédé cher aux poètes classiques : c'est Homère décrivant le bouclier d'Achille. Toutefois, ne dirait-on pas qu'on assiste ici à une double transposition ? Tout ne se passe-t-il pas comme si le poète évoquait, non pas les tentures proprement dites, mais plutôt un tableau représentant des tentures, et qu'il déchiffre point par point ? Quoi qu'il en soit, une chose est sûre : la présente évocation rappelle clairement la manière dont Verhaeren décrit certains tableaux dans ses *Écrits sur l'art*. Manière à la fois technique et métaphorique, et qui donne aisément dans la dramatisation.

Verhaeren paysagiste

Les Bords de la route comprennent au bas mot une quinzaine de paysages. D'époques différentes, ces derniers donnent à eux seuls une idée précise de la belle palette et des diverses tonalités dont le poète disposait. Qui plus est, ils forment ensemble un jeu de contrastes saisissants.

Il y a contraste au point de vue formel. Le recueil est jalonné de sonnets, dont quelques-uns sont d'allure franchement parnassienne : même jeu de rimes et même alexandrin impeccable que dans *Les Trophées* : qu'on lise « En décembre ». Mais il y a le vers libre aussi, et de la meilleure trempe : qu'on lise « Sais-je où ? ». Le dernier sonnet du recueil date de 1889. Verhaeren a pratiqué simultanément les deux types de poésie.

Il y a contraste aussi sur le plan des registres. Un long poème daté de 1884 et intitulé « Le Polder » appartient à l'univers des *Flamandes* : c'est le monde paysan des gars et des servantes costaudes. Mais d'autres morceaux font résonner toute l'amertume de la trilogie noire. C'est le cas de « Novembre » :

Quelques osiers en des mares de limon gris
Et des cormorans d'encre en du brouillard,
Et puis leur cri qui s'entête, leur morne cri
Monotone, vers l'infini.

– Il fait novembre en mon âme –

On voit que ces deux registres opposés se tiennent comme l'impersonnel et le personnel. Nous sommes passés de l'évocation pittoresque de la Flandre à la convulsion du moi. « Un paysage est un état de l'âme. » Cette formule d'Henri-Frédéric Amiel constituait, on s'en souvient, un article de foi de la poétique symboliste et décadente. Verhaeren y souscrit pleinement dans les faits. Or, toute son originalité réside dans le choix des détails visuels et sonores et dans la façon, décidément bien à lui, de les *illimiter* en fin de strophe⁴. D'une part, quelques taches d'encre sur fond gris : cela fait tableau ou aquarelle. De l'autre, l'infini de l'espace où vont se perdre ces riens d'âme. L'imagination de Verhaeren fait souvent alterner ainsi resserrement et ouverture, contraction et dilatation.

De manière générale, les paysages du *Bord de la route* sont allégorisés. Ils sont métaphoriques et veulent dire autre chose. L'archétype est fourni par le morceau intitulé « Parabole », justement. Ce paysage contient un enseignement caché. C'est un étang où passe un vol de hérons dont les ailes se reflètent dans l'eau. Un pêcheur penché sur l'eau veut les prendre au filet. Voici les troisième et quatrième strophes de ce poème :

Un pêcheur grave et théorique
Tend vers elles son filet clair,
Ne voyant pas qu'elles battent dans l'air
Les larges ailes chimériques,

Ni que ce qu'il guette, le jour, la nuit,
Pour le serrer en des mailles d'ennui,
En bas, dans les vases, au fond d'un trou,
Passe dans la lumière, insaisissable et fou.

Ce pêcheur théorique (c'est-à-dire spéculatif et irréaliste ?) désigne sans doute n'importe qui s'efforce de capter ce qui n'est qu'illusion de l'esprit. Ce pourrait être le poète de la trilogie noire rivé à ses fantasmes et qui ne soupçonne pas que la vérité est ailleurs et le surplombe infiniment : vérité à venir, celle de la réalité sociale. Il y a, une fois de plus, contraction et dilatation : un détail visuel *s'indéfinisse* (c'est le terme que le poète emploie dans la deuxième strophe de ce poème). Notons

4. Sur ce point, voir mon commentaire des *Villages illusoire*s dans la présente édition des poésies d'Émile Verhaeren par Michel Otten, *Poésie complète* 4, p. 26.

d'ailleurs que Verhaeren interprète le paysage de la même façon qu'il commentait les portraits d'Antonio Moro : c'est toujours d'une part, une image et, de l'autre, une butée sur l'insaisissable.

Le morceau qui suit immédiatement cette « Parabole » entre en violent contraste avec ces détresses. Il s'intitule « La Barque » et montre un paysage hivernal avec une barque prise dans la glace. De nouveau, les deux premières strophes font référence à l'atmosphère figée et sépulcrale de la trilogie noire. Toutefois, les deux dernières appellent de leurs vœux la geste sociale qui devait suivre, et qui s'achèverait avec *Les Aubes*. L'humanité saura-t-elle renoncer un jour à l'incarcération morale et sociale ? Le poète est en attente d'un nouvel homme :

Quel ange ou quel héros les empoignant soudain
 Dispersera ce vaste hiver à coup de rames
 Et conduira la barque en un pays de flammes
 Vers les océans d'or des paradis lointains ?

En résumé, l'on peut dire que les paysages des *Bords de la route* font écho aux préoccupations majeures de Verhaeren, telles qu'elles se manifestent tant dans ses œuvres poétiques que dans ses *Écrits sur l'art*.

La veine historique

La section sous-titrée *Fresques* contient cinq pièces d'inspiration historique. Ce sont « Les Vieux Rois », « Sous les prétoriens », « Légendes », « Les Preux » et « Artevelde ». Ce sont poésies impersonnelles et descriptives et, disons-le franchement, toutes ne sont pas de la meilleure venue. Le sous-titre indique qu'elles ont pour sources et pour modèles non des documents, mais des tableaux. Verhaeren s'associe ici à la peinture d'histoire qui, à son époque, triomphait en France avec Jean-Paul Laurens et avait en Belgique un représentant éminent en la personne de Henry Leys. De ce dernier, les *Écrits pour l'art* ont fait l'éloge :

En Belgique, ce génial artiste qu'est Henry Leys, tout en se confessant en des œuvres profondes, ressuscite non seulement le décor, mais la manière de peindre des gothiques.⁵

5. *Écrits sur l'art*, p. 734.

Ce ne sont, chez ces artistes archaïsants et très officiels, que scènes antiques et médiévales, cérémonies civiles et religieuses des siècles révolus, mariages, baptêmes, intronisations et autres événements censément fondateurs de l'histoire nationale. Leurs œuvres ornent actuellement nos hôtels de ville.

Verhaeren, lui, en rajoute. Dans « Les Preux », il ne se contente pas de broser une fresque moyenâgeuse. Le manoir qu'il peint est une vaste salle ornée de tableaux. La peinture est mise en abyme. Autrement dit, il y a peinture dans la peinture :

En un très vieux manoir, avec des javelots
Et des pennons sur ses murailles,
Une rage de bataille
Rouge éclatait en tableaux.

On y voyait grandir les féroces ramures
De la mêlée [...]

Le lecteur est fatalement amené à se dire que, décidément, dans *Les Bords de la Route*, la peinture est partout. Du critique au poète, il n'y a pas solution de continuité. Une même vision alimente l'auteur des *Écrits sur l'art* et le poète. Les commentaires du premier résonnent puissamment dans les vers du second. Et la peinture est devenue un schéma générateur de prédilection. Fréquemment, elle déclenche l'écriture et dicte les images.

La veine religieuse

Les poésies religieuses offrent entre elles les mêmes oppositions formelles et thématiques que les paysages. On rencontre d'abord, au début du recueil, un sonnet intitulé « Noël » ; il est daté de 1885 et contemporain des *Moines*, qui étaient alors en préparation. Il a pour matière la victoire historique du christianisme sur le paganisme. Un rayon tombé de l'étoile des Rois Mages vient toucher le front de Jupiter et l'avertit de la fin de son règne. Voici les tercets :

Quand le simple rayon d'une étoile nouvelle
Frôlant son front, l'atteint, le trouble et lui révèle
Qu'un prodige inconnu s'impose au songe humain,

Et ce premier rayon toujours plus clair fulgure,
Grandit, se double, et tout à coup se transfigure
En croix de sang et d'or barrant le ciel romain.

On le voit, c'est encore du Heredia, au point de friser le pastiche. Les procédés sont là : l'opposition des tercets aux quatrains, le « Et » qui relance le dernier tercet, les alexandrins ciselés et à rimes riches (eh oui !), et jusqu'à la chute traditionnelle du sonnet, qui devait ouvrir une vaste perspective.

Au sujet de la présence de cette sorte d'écrits dans *Les Bords de la route*, une question se pose inévitablement à l'esprit du lecteur : pourquoi Verhaeren les a-t-il conservés en 1895 ? Pourquoi ne les a-t-il pas sacrifiés ? L'extraordinaire artisan des *Flambeaux noirs* et des *Campagnes hallucinées* qu'il était devenu n'a pas pu se méjuger au point de tenir ces morceaux pour incontournables. Il était désormais reconnu à Paris et ailleurs comme l'inventeur d'une parole poétique hautement originale et singulière entre toutes. Alors, pourquoi insérer ces sonnets conventionnels et compassés dans ses *Œuvres complètes* ?

À cette question, une seule réponse possible, à savoir que Verhaeren a voulu fournir au lecteur les tenants et les aboutissants de sa formation, faire le point sur ses origines et son évolution, montrer sur quel fond d'académisme scolaire se détachait la personnalité artistique et morale qu'il s'était construite. Le sonnet intitulé « Noël » doit être lu comme un retour sur sa jeunesse, voire comme une pièce d'archives du collégien qu'il fut⁶.

Cela paraît d'autant plus vraisemblable que ce sonnet se présente comme une profession de foi chrétienne. Or, *Les Bords de la route* contiennent un autre poème d'inspiration religieuse qui dénote toute l'hostilité ultérieure de Verhaeren à la doctrine catholique. Il s'agit de « La Grille ». Cette pièce est datée de 1888 ; elle décrit la grille qui isole le chœur de l'église et laisse entrevoir, au fond, le tabernacle et l'ostensoir. Cette grille devient ici un instrument de torture, une cage de fer :

Avec de la fureur et du métal tordu
Et du soleil sauvage et de l'ombre, la grille
Comme une bête en fer fourmilleusement brille
Et se hérisse [...]

6. On trouve des sonnets de la même encre dans *Les Juvenilia d'Émile Verhaeren* (1873-1883) édités par Vic NACHTERGAELE, Katholieke Universiteit Leuven Campus Kortrijk, 1985.

Verhaeren stigmatise et honnit ensuite la morale culpabilisante du christianisme. On nous tient emprisonnés, dit-il, par la hantise de la faute et du péché. Voici encore les grilles :

Et mâchoires pour les iniquités et langues
Vives et dents et crocs pour les peines, et pal
Pour les remords et les péchés [...] ⁷

Ainsi, la bonne nouvelle annoncée aux Rois Mages a fait long feu. La promesse d'amour n'a pas été tenue. L'Église règne par la peur. Celui qui parle ici, c'est l'élève des jésuites, l'ancien collégien de Sainte-Barbe. Son condisciple Maeterlinck tiendra exactement le même langage que lui, quarante ans plus tard, quand il évoquera ses années de jeunesse :

La moindre pensée charnelle vous précipitait dans les flammes éternelles. Tous les sermons ne s'occupaient que de l'enfer. Le père prédicateur se mettait dans une telle fureur en évoquant les supplices éternels que j'en serais demeuré timoré comme un lièvre si l'influence de mon père n'avait amorti l'épouvante que se plaisaient à attiser nos chers maîtres. ⁸

Revenons à Verhaeren. Il ne suffit évidemment pas de noter que, d'un poème à l'autre, émancipation religieuse il y a eu. Il convient surtout de souligner que, du même coup, nous sommes passés d'une esthétique de la contrainte formelle à une pratique déconcertante, voire révolutionnaire de la poésie. En l'occurrence, tout se passe comme si l'affranchissement spirituel et l'autonomie artistique marchaient de pair. La grille est aussi l'image de la langue actuellement mise en œuvre : tordue, agressive et insolite au dernier point. En Verhaeren, une même insoumission dirige alors le penseur et l'artiste. Dans son rapport à la langue, le poète fait sa propre loi.

La veine érotique

Dans le petit musée que sont *Les Bords de la route*, Verhaeren a prévu une galerie érotique. Celle-ci est représentée par la section intitulée *Kato*. Et voilà le lecteur ramené aux *Flamandes*, où Kato, la fille de ferme, prenait

7. On rencontre la même inspiration dans « Le Sonneur » des *Villages illusoires*, voir *Poésie complète 4*, p. 20.

8. Maurice MAETERLINCK, *Bulles bleues*. Bruxelles, Le Cri, 1992, p. 73-74.

son plaisir avec le meunier dans le grenier à foin. Cette Kato-là a pu faire scandale. L'autre fournit quelques blasons du corps féminin qui glorifient la sensualité dite flamande, puisque l'auteur la place sous le signe de Rubens. Toutefois, en fait de blasons, Verhaeren se donne aussi pour modèle *Les Fleurs du mal*. Voici, chez Verhaeren, la femme-paysage :

Ton corps large étendu paraît un pays blanc,
Où des orges poilus roussissent d'or la plaine,
Où les monts reliés élargissent leur chaîne [...]

Et voici « La Géante » de Baudelaire :

J'eusse aimé vivre auprès d'une jeune géante,
Comme aux pieds d'une reine un chat voluptueux.

[...] Parcourir à loisir ses magnifiques formes ;
Ramper sur le versant de ses genoux énormes,
Et parfois en été, quand les soleils malsains,

Lasse, la font s'étendre à travers la campagne,
Dormir nonchalamment à l'ombre de ses seins,
Comme un hameau paisible au pied d'une montagne.

L'on peut dire que l'ombre de Baudelaire pèse lourdement sur ces pages. Le cantique du corps féminin est suivi de quatre morceaux, intitulés « Au carrefour de la mort », dont la crudité funèbre fait concurrence à celle du maître. Voici Verhaeren :

Depuis que te voilà dissoute au cercueil sombre
Et que les vers se sont nourris de ta beauté
Et que la pourriture habite avec ton ombre
Et creuse en toi les nids de sa fécondité [...]

Et voici, pour rappel, la fin d'« Une Charogne » de Baudelaire :

Et pourtant vous serez semblable à cette ordure,
À cette horrible infection,
Étoile de mes yeux, soleil de ma nature,
Vous, mon ange et ma passion !

[...] Alors, ô ma beauté ! dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés !

Enfin, relevons encore, parmi les poésies colligées par Michel Otten et qui ne furent pas reprises dans l'édition définitive des *Bords de la route*, un morceau d'un érotisme morne et épuisé :

Le cadavre du jour flotte sur les pâtures
 [...]
 Et le désir jappant et la ferveur torride
 Ressuscitent le cœur mollement dompté,
 Et voici que renaît Vénus fauve et splendide [...]

Cette « Vénus ardente » est datée de 1886. C'est l'année de publication des *Moines*. On ne saurait trop insister sur la coexistence, chez notre auteur, de sources d'inspiration opposées et de registres discordants. On se méprendrait lourdement en reprochant aux *Bords de la route* leur manque d'homogénéité. La disparité et la dissonance en étaient délibérées et calculées.

Le moi poétique

En définitive, ce qui domine et s'impose, c'est l'image d'un poète qui s'est conquis lui-même sur la tradition française. C'est l'alexandrin progressivement déconstruit : la césure qui cède, l'accent qui fléchit. C'est la pratique néologisante : les fameux adverbes interminables, les substantifs époustouffants. C'est l'apparition du vers libre, qui marquera la fin du « beau vers », cette fine fleur de l'école française, au profit de la strophe indivisible⁹. C'est celle-ci qui fera l'unité du dire et du rythme.

Tout cela a dû apparaître à plus d'un comme de mauvais goût – disons, comme une antipoésie. Et c'est la figure de soi que le poète assume en assimilant sa voix à celle du crapaud. Plus aucune harmonie, aucun souci de plaire. « Ce crapaud-là, c'est moi. » Voici le début de « Comme tous les soirs » :

Le vieux crapaud de la nuit glauque
 Sous la lune de fiel et d'or,
 C'est lui, là-bas dans les roseaux,
 La morne bouche à fleur des eaux,
 Qui rauque.

9. Bien sûr, le « beau vers » subsiste aussi chez Verhaeren. Il est souvent gnomique et, comme on disait jadis, frappé en médaille. Par exemple : « La vie est à monter et non pas à descendre. »

[...]

C'est lui, dans les roseaux,
Le vieux crapaud de mes sanglots.¹⁰

Cela veut dire que là où nous sommes, l'idéalisation n'est pas de mise. Verhaeren est un poète du spleen, mais non de l'idéal. Un mauvais écrivain, tel il s'est défini lui-même dans « Un soir » :

Avec les doigts de ma torture
Gratteurs de mauvaise écriture,
Maniaque inspecteur de maux,
J'écris encor des mots, des mots...

N'était-ce pas une façon de dire adieu au « culte du beau » et autres formules vides et prétentieuses auxquelles allait tourner le dos toute la modernité, à commencer par la peinture ?

LES VIGNES DE MA MURAILLE

Autre recueil anthologique, et qui fait partiellement corps avec le précédent. Au départ, l'auteur a présenté les deux recueils comme un ensemble. Effectivement, sur les premières épreuves, le titre primitif était *Les Bords de la route* (1892-1897). *Deuxième série*. Verhaeren a changé le titre sur l'édition originale. Ce faisant, il aura voulu mettre en valeur le caractère distinctif et l'apport particulier de ce second volume. Le nouveau titre en dénote les côtés personnels et familiers. Nous ne sommes plus sur la route : nous sommes chez le poète, il nous reçoit chez lui. Par ailleurs, ces *Vignes* contiennent deux morceaux qui figuraient originellement dans *Les Apparus dans mes chemins*. On verra que les trois recueils entretiennent entre eux des rapports à la fois thématiques et formels. Qui plus est, la composition des *Vignes de ma muraille* (de 1892 à 1897) couvre les années qui vont des *Campagnes hallucinées* (1893) aux

10. Le thème du crapaud revient également dans la première « Chanson de fou » et dans « Les Fièvres » des *Campagnes hallucinées*. – Victor Hugo lui a consacré un long poème dont Verhaeren devait avoir connaissance. En voici un extrait : « Pas de bête qui n'ait un reflet d'infini ; / Pas de prunelle abjecte et vile que ne touche / L'éclair d'en-haut, parfois tendre et parfois farouche ; / Pas de monstre chétif, louche, impur, chassieux, / Qui n'ait l'immensité des astres dans les yeux » (*La Légende des siècles*, LIII).

Villes tentaculaires (1895). Là encore, on va constater que les échos se multiplient.

L'ouvrage qui nous occupe contient quatorze poésies. Celles-ci ne sont pas datées. L'arrangement en est passablement clair : en gros, on peut y distinguer trois groupes.

Le premier comprend six poésies qu'unit, pour la plupart, une même thématique de l'échec et du désenchantement.

Le recueil s'ouvre sur un long poème intitulé « Celle des voyages ». Rappelons qu'en guise de titre, la formule *celui de* + *substantif* jalonnait *Les Apparus dans mes chemins* : on y rencontrait « Celui de l'horizon », « Celui de la fatigue », etc. Le poète y donnait la parole à un énonciateur anonyme. Ici, la locutrice a la voix du rêve et du regret. Elle s'adresse au poète désormais sédentaire et lui conseille de repartir au bout du monde :

Si la raison avec solennité
Te carre en son fauteuil d'imbougeabilité,
Je suis celle des surprises fécondes
Qui te conseille avec amour, d'aller
Toi-même enfin te retrouver [...]

Cette invitation au voyage récupère la thématique baudelairienne et symboliste de l'évasion :

Fuir ! Là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les lieux... ¹¹

Toutefois, chez Verhaeren, cette thématique est renouvelée en profondeur par l'audace de la langue, par le mélange des genres, par la modernité de la vision. La voix féminine évoque avec nostalgie les voyages en mer, les ports et les gares où elle a guidé le poète :

J'étais présente aussi en ces gares étincelantes
Où des poteaux de fer avec leurs boules de clarté
Tracent sur les départs vers les hasards, leurs signes.
J'étais celle des bonds sur les arches des ponts
Par au-dessus des bras de mer et des grands monts [...]

Le reste est une longue suite de détails hallucinatoires. Point ne faut être grand connaisseur de l'œuvre de Verhaeren pour percevoir ici un

11. MALLARMÉ, « Brise marine ».

écho direct du célèbre poème intitulé « La Ville », qui ouvre *Les Campagnes hallucinées*, précisément :

Là-bas,
Ce sont des ponts musclés de fer,
Lancés, par bonds, à travers l'air ; [...]
Ce sont des tours sur des faubourgs ;
Ce sont des millions de toits
Dressant au ciel leurs angles droits ;
C'est la ville tentaculaire [...]

Et encore :

Des clartés rouges
Qui bougent
Sur des poteaux et des grands mâts,
Même à midi, brûlent encor
Comme des œufs de pourpre et d'or [...]¹²

Dans « Celle des voyages », ce type de vers puissamment rythmé a disparu. Le vers libre s'y détend au point d'avoisiner la prose. Il est comme désossé :

Des villes d'ombre étalaient leurs maisons
Sous les nuages en désarroi ;
Quelque chose de tragique et de froid
Tombait des horizons
Où le soleil saignait comme un œil écrasé.

Nous sommes à mi-chemin du vers et de la prose, de la poésie lyrique et du roman réaliste :

Une senteur d'iode et de varech amer
Bouchait les ruelles, comme des gorges ,
Qui menaient vers des lieux d'usines et de forges.
Oh ces villes des Nords fuligineux !
Et ces monuments lourds et ces barres de pluie
Rayant, monotones, des murailles de suie [...]

En définitive, Verhaeren aura juxtaposé de la sorte deux versions, entièrement différentes, du motif de la ville tentaculaire. L'une est

12. « Celle des voyages » est à rapprocher également de « L'Âme de la ville », dans *Les Villes tentaculaires*.

lyrique, au présent, l'autre narrative, au passé. Le poète passe d'un genre à l'autre. Il travaille à la manière du compositeur qui produit des variations sur un thème donné en modifiant le rythme et le tempo du mouvement : de la joie à la tristesse. Il a voulu, comme Mallarmé, nous faire entendre « le bois de ses diverses flûtes ». ¹³

Le poème intitulé « Celle des voyages » lui est pour ainsi dire dicté par une voix étrangère. Qui est-elle ? Elle est le génie de la poésie, la source des métaphores :

Et mes cheveux ? C'étaient les nocturnes fumées
Des convois noirs sur des plages enluminées
Et le cri des sifflets, par les gares, la nuit,
Ce cri ! c'était mon cri d'angoisse à l'infini.

[...]

Et maintenant, à ta rampe, pendant la nuit,
Je suis l'image accoudée et brûlante
Qui se penche sur ton ennui.

Des *Campagnes hallucinées* à ce texte-ci, nous sommes passés d'une poésie impersonnelle au registre de la première personne. Verhaeren a quitté l'évocation objective de la ville proprement dite pour énoncer formellement l'origine des analogies et la transposition du réel en images.

Suivent alors quelques morceaux qui disent les illusions perdues. Le plus attachant s'appelle « Au Nord » ; il renoue avec l'inspiration des légendes germaniques que le lecteur a rencontrée dans *Les Villages illusoires* et ailleurs. Il raconte l'expédition de deux marins dans les mers du Sud. Ceux-ci ramènent au pays natal un peuple de sirènes, mais les hommes de leur village refusent d'écouter leur chant et n'en veulent pas :

Ils ne comprirent rien à ce grand songe
Qui enchantait la mer de ses voyages,
Puisqu'il n'était pas le même mensonge
Qu'on enseignait dans leur village [...]

Ce poème se rattache clairement à la poétique du symbole dont le modèle indépassable est « Le Passeur d'eau », dans *Les Villages illu-*

13. « Tout à coup et comme par jeu / Mademoiselle qui voulûtes / Ouïr se révéler un peu / Le bois de mes diverses flûtes... » (MALLARMÉ, « Feuillet d'album »).

soires. Le passeur d'eau de Verhaeren reste pris dans la vie réelle, attaché au rivage, mais il est éternellement sollicité par une voix située « par au-delà des vagues ». Il est le symbole du poète : ce qui le tient à jamais, c'est l'appel de la vérité future de l'homme, la vraie vie. Semblablement, le chant des sirènes représente la signification ignorée de l'être, le rêve enchanteur dont les poètes sont les messagers. Les marins sont des passeurs de frontière. Or, c'est en vain qu'ils veulent arracher leurs semblables aux mensonges sur lesquels ils vivent. La parole salvatrice de la poésie, l'appel de l'irréel inscrit au cœur des choses, les hommes ne les ont pas reçus. La vérité est occultée par la pensée routinière qu'enseignent les sociétés traditionnelles.

* * *

Voilà pour le premier groupe de six poèmes des *Vignes de ma muraille*.

Le groupe suivant unit deux pièces taillées sur le même patron. Il s'agit de « Celle de l'île » et de « Celle des reliques ». Après les voyages, c'est le retour au pays. Après l'évocation du chant fabuleux et de l'au-delà de la vie, voici, par contraste, les petites existences de tous les jours. C'est le monde des vieilles filles provinciales : celles qui n'ont pas aimé, pas bougé, pas vécu.

La première des deux pièces se défait en deux mouvements. En effet, dans les textes de quelque envergure, Verhaeren oppose souvent le vers libre aux quatrains réguliers, afin de briser la monotonie et de relancer le rythme.

Les journées des vieilles demoiselles sont vouées aux travaux d'aiguille, comme pour rapiécer le tissu de leur vie manquée :

Elles raccommoient en leur ouvroir,
Avec de prestes mains d'aiguilles,
Le linge usé du vieil espoir.

Le locuteur s'est employé à approcher l'une d'entre elles, mais sans succès :

J'ai navigué autour de l'île,
En ma barque – depuis quels jours –
Vers l'une d'elles qui toujours
Sans regarder, s'attarde et file [...]

Il a été dit plus haut que « Celle des voyages » faisait écho aux *Villes tentaculaires*. Inversement, il est loisible de voir dans « Celle des îles » comme une première version de la merveille que sera « La Vieille Demoiselle », dans *Toute la Flandre*. En voici le début, à titre de comparaison :

La demoiselle en bandeaux noirs,
 Qui brode à l'aube et brode au soir,
 Toujours à la même fenêtre,
 Est assise derrière un écran vert
 Et regarde la rue et le temps gris d'hiver,
 De son fauteuil bourré de laine et de bien-être.

Le poème qui suit immédiatement a pour titre « Celle des reliques ». C'est la femme restée seule et qui collectionne des souvenirs de famille : bagues, bijoux, bouquets de mariées séchés, livres de prières, portraits. Elle est la conservatrice du passé, mais aussi la garante de l'identité ancestrale. Et c'est dans ce sens qu'elle s'adresse au poète :

J'ai connu ceux de tes aïeux
 Qui ont été, dans les naguères,
 Les héros rouges de ta race.
 De l'un d'entre eux tu tiens ton cœur vorace
 Immensément de rêve à travers mers et terres.
 Voici ses croix et ses médailles [...]

Qu'est-ce à dire, sinon que le poète est le gardien de l'âme flamande ? Il revient à Verhaeren écrivain de tenir fermement ensemble la tradition et la nouveauté, le voyage au loin et l'amour du coin natal, la culture d'hier et les avancées modernes, le musée d'art ancien et la ville tentaculaire, l'alexandrin et le vers libre. L'esprit du nouvel homme qu'il appelle de ses vœux devra se greffer sur la mémoire du passé.

* * *

Après ces deux pièces qui font assez fin-de-siècle – on pense à *Bruges-la-morte* –, le lecteur des *Vignes de ma muraille* trouvera quatre poésies dont le caractère angoissé et morbide n'est pas sans rappeler les désespérances de la trilogie noire. Deux d'entre elles proposent une version remaniée d'un texte paru au préalable dans l'édition originale

des *Apparus dans mes chemins*, en 1891¹⁴. La première s'intitule « L'Heure nocturne » ; la version originale était à la première personne. En voici le début :

Mon cœur n'est point ici, mon cœur il est au loin de tous...

Or, dans la version définitive des *Vignes*, le *je* éclate et s'annexe un *tu*. La dissociation du moi que la version première énonçait explicitement, Verhaeren la transforme alors en un fait grammatical. La distance entre soi et soi est désormais infranchissable :

Là-bas, ton cœur surveille un multiple remords,
Le sien, qui heurte et bat la porte ;
Et moi je suis ton âme effrayée – et la mort
Près de ton cœur s'est assise contre la porte.

La seconde des deux pièces venues de l'édition originale des *Apparus* s'intitule « Une heure de soir ». Elle est également consacrée au thème de la mort dans la vie, dont on sait qu'il a toujours ébranlé l'imaginaire de Verhaeren. La conscience de l'être-pour-la-mort et de l'aliénation essentielle de son moi lui dicte des images saisissantes :

Mon cœur ? – Il est tombé dans le puits de la mort,
Et moi du bord de la margelle,
Du bord de la vie et de la margelle,
J'entends mon cœur lutter, dans le puits de la mort.

En fin de compte, vers la fin du recueil, l'horreur de la mort se propage à toutes choses : au paysage, aux coutumes, à la religion. Dans « Les saints, les morts, les arbres et le vent », on voit la Flandre crucifiée :

Les grand'routes tracent des croix
À l'infini, à travers bois [...]

La nature tout entière y est faite à l'image du trépas du dieu des chrétiens, dont on peut bien dire, semble-t-il, qu'il est mort pour rien :

Oh ! tous ces bras invocatoires,
Tous ces rameaux éperdument tendus
Vers on ne sait quel christ aux horizons pendu [...]

14. Voir les p. 283 et 285 de l'édition précitée de *Poésie complète 4*.

Tel est l'avant-dernier poème du recueil. Il dit l'idée fixe de la mort, l'inanité de la foi, l'absence de toute issue.

Or, le tout dernier morceau des *Vignes de ma muraille* va opérer un renversement complet.

Il est consacré à la Noël en Flandre et aux festivités populaires qui l'accompagnent. Un cortège folklorique fait le tour du village. On voit défiler les bergers et les Rois Mages, mais également les patriarches, Noé et le fils prodigue, et même Charlemagne et d'autres figures légendaires. Tous s'en vont vers la crèche, au bout du village. Ils voient l'étoile, les anges, la Vierge et saint Joseph. Et ils comprennent que le monde est dans l'attente. De quoi donc ? Verhaeren reprend ici le thème qui fait la base des *Villages illusoires*. La conviction qui fonde sa pensée morale et sociale, c'est que Dieu n'est pas encore advenu, mais reste éternellement à naître. Pour Verhaeren, Dieu est en attente dans l'homme. Il importe de remplacer la foi perdue par l'espérance dans l'avenir. C'est pourquoi le recueil se referme sur le très beau poème intitulé « L'Éternelle Lueur », qui est l'authentique profession de foi de Verhaeren :

Oh ! vous, les gens, les vieilles gens,
 Qui regardez passer dans vos villages
 Les empereurs et les bergers et les rois mages
 Et leurs bêtes dont le troupeau les suit,
 Penchez-vous tous à vos fenêtres,
 Pour voir enfin, dans le fond de la nuit,
 Ce qui, depuis mille et mille ans,
 S'efforce à naître.

* * *

En conclusion, ce que les deux recueils anthologiques nous apprennent, c'est que les œuvres maîtresses de Verhaeren ne forment pas autant d'ensembles clos sur eux-mêmes. Il est des thèmes que le poète n'a jamais cessé de moduler. Il est des formes qu'il n'a cessé de remettre à l'épreuve. Tant *Les Bords de la route* que *Les Vignes de ma muraille* apparaissent comme des caisses de résonance de ses diverses manières et inventions, tout au long de sa carrière d'homme de lettres. En 1899, au vu de sa vaste production, l'on peut dire que Verhaeren est devenu une espèce d'homme-

orchestre. Dans ses recueils anthologiques, tout se passe comme s'il se mettait à la tête d'un orchestre de chambre dont chaque instrumentiste se produit en soliste, à tour de rôle.

CHRISTIAN ANGELET

Édition
critique

établie par
MICHEL OTTEN

Or, le tout dernier moment des *Villages éternels* est le renversement complet.

Il est consacré à la Noël en Flandre et aux festivités populaires qui l'accompagnent. Un cortège folklorique fait le tour du village. On voit défilé les bergers et les Rois Mages, mais également les patriarches, Noé et le fils prodigue, et même Charlemagne et d'autres figures légendaires. Tous s'en vont vers la crèche, au bout du village. Ils voient l'étoile, les anges, la Vierge et saint Joseph. Et ils comprennent que le monde est dans l'attente. De quoi donc ? Verhaeren reprend ici le thème qui fait la base des *Villages éternels*. La conviction qui fonde sa pensée morale et sociale, c'est que Dieu n'est pas encore advenu, mais reste éternellement à naître. Pour Verhaeren, Dieu est en attente dans l'homme. Il importe de remplacer la foi perdue par l'espérance dans l'avenir. C'est pourquoi le recueil se termine sur le très beau poème intitulé « L'Éternelle Lucie », qui est l'authentique profession de foi de Verhaeren :

Oh ! venez, les gens, les vieilles gens,
Qui regardez passer dans vos villages
Les empereurs et les berges et les rois mages
Et leurs bêtes dont le troupeau les suit,
Fenchez-vous tous à vos fenêtres,
Pour voir enfile, dans le fond de la nuit,
Ce qui, depuis mille et mille ans,
S'écrit à jamais.

En conclusion, ce que les deux recueils anthologiques nous apprennent, c'est que les œuvres maîtresses de Verhaeren ne forment pas autant d'ensembles clos sur eux-mêmes. Il est des thèmes que le poète n'a jamais cessé de modifier. Il est des formes qu'il n'a cessé de remettre à l'épreuve — tant *Les Bords de la route* que *Les Vignes de ma muraille* apparaissent comme des caisses de résonance de ses diverses manières et inventions, tout au long de sa carrière d'homme de lettres. En 1889, au vu de sa vaste production, l'on peut dire que Verhaeren est devenu une espèce d'homme

Principes suivis pour l'édition critique

Édition critique

établie par

MICHEL OTTEN

1. Le texte de base se trouve sur la page de droite. Il reproduit la version de l'édition de Verhaeren ou, en l'absence de celle-ci, le texte paru par Verhaeren.
2. Pour les poèmes composés en vers, le bas de page correspond toujours à une fin de strophe. Cette convention est importante pour les poèmes en strophes libres.
3. Les erreurs orthographiques et les typographiques évidentes ont été systématiquement corrigées. Mais on a conservé, bien entendu, les graphies d'époque qui correspondaient à l'usage contemporain de Verhaeren. Celui-ci se réfère au dictionnaire de Bescherelle ; fin du XIX^e siècle, il acquit un Littré.
4. Les poèmes qui ont été supprimés à l'occasion d'une réédition figurent en appendice. Leur texte de base est la dernière version parue.
5. La page de gauche reproduit les variantes armées par un chiffre qui correspond au numéro du vers qu'on trouve sur la page de droite.
6. Toutes les interventions de l'éditeur dans l'apparat critique sont consignées en caractères italiques. Les variantes sont en caractères romains.
7. Dès qu'un mot varie, l'apparat critique cite le vers en entier.
8. Lorsqu'il s'agit seulement d'une variante de ponctuation, l'apparat critique accompagne cette variante d'un mot, si le signe de ponctuation termine le vers ; il accompagne cette variante de deux mots (celui qui précède et celui qui suit la variante), si le signe de ponctuation se trouve au milieu du vers.
9. Lorsqu'un même vers comporte plusieurs variantes de ponctuation, l'apparat critique reprend autant de mots qui sont nécessaires pour permettre une présentation compréhensible du phénomène.

Édition
critique

Établie par
MICHEL OTLEN

Principes suivis pour l'édition critique

1. Le texte de base se trouve toujours sur la page de droite. Il reproduit la version de l'édition définitive préparée par Verhaeren ou, en l'absence de celle-ci, le dernier texte laissé par Verhaeren.
2. Pour les poèmes comportant des strophes, le bas de page correspond toujours à une fin de strophe. Cette convention est importante pour les poèmes en strophes libres.
3. Les erreurs orthographiques et les fautes typographiques évidentes ont été systématiquement corrigées. Mais on a conservé, bien entendu, les graphies d'époque qui correspondaient à l'usage contemporain de Verhaeren. Celui-ci se référerait au dictionnaire de Bescherelle ; fin du XIX^e siècle, il acquit un Littré.
4. Les poèmes qui ont été supprimés à l'occasion d'une réédition figurent en appendice. Leur texte de base est la dernière version parue.
5. La page de gauche reproduit les variantes annoncées par un chiffre qui correspond au numéro du vers qu'on trouve sur la page de droite.
6. Toutes les interventions de l'éditeur dans l'apparat critique sont consignées en caractères italiques. Les variantes sont en caractères romains.
7. Dès qu'un mot varie, l'apparat critique cite le vers en entier.
8. Lorsqu'il s'agit seulement d'une variante de ponctuation, l'apparat critique accompagne cette variante d'un mot, si le signe de ponctuation termine le vers ; il accompagne cette variante de deux mots (celui qui précède et celui qui suit la variante), si le signe de ponctuation se trouve au milieu du vers.
9. Lorsqu'un même vers comporte plusieurs variantes de ponctuation, l'apparat critique reprend autant de mots qui sont nécessaires pour permettre une présentation compréhensible du phénomène.

10. Lorsqu'un vers ou un ensemble de vers ont été supprimés, ils figurent dans l'apparat critique, où ils sont dotés eux-mêmes d'un apparat critique qui reprend les étapes antérieures. Dans ce cas, la numérotation des vers se fait entre parenthèses.
11. Les différentes étapes ne sont pas toujours consignées dans l'ordre chronologique de leur apparition : P, A, B ; ceci est dû au fait que Verhaeren revient parfois, pour une édition, à une version ancienne. Les sigles désignant les éditions sont unis par un trait d'union lorsque les étapes intermédiaires sont similaires aux étapes mentionnées. Exemple : P-B signifie que P, A et B sont semblables. Dans tous les autres cas, une virgule sépare les sigles.

10. Lorsqu'un vers ou un ensemble de vers ont été supprimés, ils figurent dans l'apparat critique, où ils sont dotés eux-mêmes d'un apparat critique qui reprend les étapes antérieures. Dans ce cas, la numérotation des vers se fait entre parenthèses.

11. Les différentes étapes ne sont pas toujours consignées dans l'ordre chronologique de leur apparition : P, A, B ; ceci est dû au fait que Verhaeren avait rédigé pour une édition à une version ancienne un trait

NOTE SUR L'ÉDITION DES *BORDS DE LA ROUTE*

En mai 1890, *La Wallonie* publia un « numéro spécial consacré à M. Émile Verhaeren » (34 pages), contenant douze pièces dont cinq en prose. Quelques exemplaires de ce numéro ont fait l'objet d'un tirage à part, sous le titre *Au Bord de la route* (sans lieu ni date).

Ont disparu des éditions postérieures (A et B), qui contiennent trente-cinq poèmes, toutes les proses et deux poèmes « Le Polder » et « Sonnet ». Les cinq poèmes restants constituent le premier noyau du recueil *Les Bords de la route*.

Il serait donc possible de considérer cette plaquette confidentielle comme l'édition originale des *Bords de la route*, bien qu'elle ne contienne qu'une petite partie du recueil (cinq poèmes sur trente-cinq).

Par ailleurs, les poèmes d'*Au bord de la route* peuvent tout aussi bien être considérés comme des préoriginales, puisqu'ils ont d'abord paru dans *La Wallonie*.

Pour des raisons de facilité dans l'établissement de l'apparat critique, nous avons choisi de les considérer comme des préoriginales.

Voici la liste des cinq poèmes qui figurent dans *Au bord de la route* et seront repris dans *Les Bords de la route* :

Une nuit

Quelques-uns

Sais-je où

Le Silencieusement

Un Soir

ÉTABLISSEMENT DU TEXTE DÉFINITIF DU RECUEIL

L'établissement du texte définitif des *Bords de la route* pose les mêmes problèmes que ceux que nous avons dû résoudre pour éditer les troisième et quatrième volumes de *Poésie complète* (la trilogie des *Heures*, *Les Flamandes*, *Les Moines*).

Lorsque le tome 3 des *Ceuvres d'Émile Verhaeren* qui contenait *Les Bords de la route* paraît, en 1922, Verhaeren est mort depuis six ans. Contrairement à ce qui se passe pour d'autres recueils (c'est le cas pour la trilogie des *Heures*), il n'a pas laissé d'exemplaire retravaillé pour réaliser l'édition définitive des *Bords de la route*. C'est donc la dernière édition parue de son vivant qui fait autorité pour l'établissement du texte, à savoir le troisième remaniement du volume des *Poèmes*, paru au Mercure de France en 1911.

Or, comme pour la trilogie des *Heures*, nous constatons que l'édition posthume n'est pas toujours fidèle au dernier texte laissé par Verhaeren et que les infidélités sont de même nature : elles consistent en un remaniement assez systématique de la ponctuation (modification de 85 signes). Deux tendances dominent dans ces corrections : rendre la ponctuation plus logique et surtout, par de nombreuses suppressions de signes, atténuer la forme martelée que Verhaeren donnait souvent à ses vers.

Dans la note consacrée à l'établissement du texte définitif des *Flamandes* et des *Moines*, nous avons dit les raisons qui nous permettent de penser que ces corrections sont le fait de Marthe Verhaeren.¹

Nous estimons que nous devons rester scrupuleusement fidèle aux derniers textes laissés par Verhaeren. Dans un appendice, nous relèverons toutes les leçons du texte de l'édition posthume que nous refusons de reprendre.

1. É. VERHAEREN, *Poésie complète* 5. Établissement du texte définitif, p. 47-48.

Dans le tirage à part de *La Wallonie de mai 1890*, qui contient le premier noyau du recueil, un autre titre :

AU BORD DE LA ROUTE

Pas de date.

Pas de dédicace.

TABLE DES SIGLES

- P : Préoriginales. Poèmes parus en revue (voir la bibliographie).
- P¹ : Première publication d'un poème en revue.
- P² : Seconde publication d'un poème en revue (version remaniée).
- A : Édition originale. *Les Bords de la route*, dans le volume collectif *Poèmes*, comprenant *Les Bords de la route*. *Les Flamandes*. *Les Moines*. Paris, Mercure de France, 1895.
- B : Édition remaniée. *Poèmes*. *Les Flamandes*. *Les Moines*. *Les Bords de la Route*. Paris, Mercure de France, 1900.
- C : Édition remaniée. *Poèmes*. *Les Flamandes*. *Les Moines*. *Les Bords de la route*. Paris, Mercure de France, 1911.
- V : Édition définitive, publiée dans le tome 3 des *Cœuvres d'Émile Verhaeren*. Paris, Mercure de France, 1922.

LES BORDS DE LA ROUTE

1882-1894

A Paul Signac.

LES BORDS DE LA ROUTE

TABLE DES SIGLES

- P : Inconnues. Poèmes publiés en revue (voir la bibliographie)
- P1 : Première publication d'un poème en revue
- P2 : Seconde publication d'un poème en revue (version remaniée)
- A : Édition originale, *Les Bords de la route*, dans le volume collectif *Poèmes*, comprenant *Les Bords de la route*, *Les Flamandes*, *Les Moines*, Paris, Mercure de France, 1895.
- B : Édition remaniée, *Poèmes*, *Les Flamandes*, *Les Moines*, *Les Bords de la Route*, Paris, Mercure de France, 1900.
- C : Édition remaniée, *Poèmes*, *Les Flamandes*, *Les Moines*, *Les Bords de la route*, Paris, Mercure de France, 1911.
- V : Édition définitive, publiée dans le tome 3 des *Œuvres d'Émile Verhaeren*, Paris, Mercure de France, 1922.

IN MEMORIAM

Sous le p **DECORS TRISTES**

Le froid gèle le...
La neige adhé...
Et par...
Avec leurs...
De nous...
Des feuilles...
On a...
Que dit...

Où l'infant du monde...
Notre âme en un...
Tandis que...

Une cloche de bois...
Marqué obstinément...
Que, dans le soir, il...

En P et en A, un autre titre : LE GEL

- 1 P-B Sous le fuligineux étain d'un ciel d'hiver,
3 P La neige stagne aux flancs râpés d'un talus vert
A La neige adhère aux flancs râpés d'un talus vert
B La neige adhère aux flancs rugueux d'un talus vert
4 P Et par le vide entier grincent les vols des pies.
7 P-B Un tas de feuilles d'or pourrissent en charpies ;
9 P-B C'est l'infini du gel cruel, il incarçère
10 P Notre âme en son étau comme un acier qui serre,
14 P Que dans

EN DECEMBRE

Sous le pâle et rugueux brouillard d'un ciel d'hiver,
Le froid gerce le sol des plaines assoupies,
La neige adhère encor aux flancs d'un talus vert
Et par le vide entier grincement des vols de pies.

5 Avec leurs fins rameaux en serres de harpies,
De noirs taillis méchants s'acharnent à griffer,
Des feuillages pourris s'effilent en charpies ;
On s'imagine entendre au loin casser du fer.

10 Oh ! L'infini du morne hiver ! il incarcère
Notre âme en un étau géant qui se resserre,
Tandis qu'avec un dur et sec et faux accord

15 Une cloche de bourg voisin dit sa plainte,
Martèle obstinément l'âpre silence – et tinte
Que, dans le soir, là-bas, on met en terre un mort.

- 1 P-B Brumes mornes d'hiver, mélancoliquement
2 P Et douloureusement roulez
3 P mon cœur, vos
4 P-B Et de rameaux défunts et de feuilles froissées
11 P Blottie entre les vieux arceaux de son voussoir,
A Blottie entre les gros arceaux d'un vieux voussoir,
V voussoir. (*Faute d'impression évidente. Nous rétablissons la virgule, conformément aux étapes P-C.*)
14 P-B A travers le silence entier que l'heure apporte,
16 P,A L'agonie est éteinte et que la cloche est morte.

LES BRUMES

Heures mornes d'hiver, mélancoliquement
Et douloureusement, roulez sur mes pensées
Et sur mon cœur vos longs linceuls d'enterrement
Faits de rameaux défunts et de feuilles froissées
5 Et livides, tandis qu'au loin, vers l'horizon,
Sous l'ouatement mouillé de la plaine dormante,
Parmi les échos sourds et souffreteux, le son
D'un angelus lassé se perd et se lamente
Encore et va mourir dans le vide du soir,
10 Si seul, si pauvre et si craintif, qu'une corneille,
Blottie au creux humide et noir d'un vieux voussoir,
A l'entendre gémir et sangloter, s'éveille
Et doucement répond et se plaint à son tour
A travers le silence entier que l'ombre apporte,
15 Et tout à coup se tait, croyant que dans la tour
L'agonie est finie et que la cloche est morte.

Comme un rouge étalon dans un rut de cavales

- 6 P Les crins claquants, les flancs dorés, la croupe en feu,
A,B Les crins sautants, les flancs dorés, la croupe en feu,
9 P le soir
11 P-B Les poussa vers la mer, où criaient les rafales,
12 P Et que le fier soleil de juin, tombé de haut,

En A et en B, au bas du texte, une date : 1884-1885.

SUR LA COTE

Un vent rude soufflait par les azurs cendrés,
Quand du côté de l'aube, ouverte à l'avalanche,
L'horizon s'ébranla dans une charge blanche
Et dans un galop fou de nuages cabrés.

5 Le jour entier, jour clair, jour sans pluie et sans brume,
Les crins flottants, les flancs dorés, la croupe en feu,
Ils ruèrent leur course à travers l'éther bleu,
Dans un envollement d'argent pâle et d'écume.

10 Et leur élan grandit encor, lorsque le soir,
Coupant l'espace entier de son grand geste noir,
Les poussa vers la mer, où sifflaient les rafales,

15 Et que l'ample soleil de juin, tombé de haut,
Se débattit, sanglant, sous leur farouche assaut,
Comme un rouge étalon dans un rut de cavales.

20
25
30
35
40
45
50
55
60
65
70
75
80
85
90
95
100
105
110
115
120
125
130
135
140
145
150
155
160
165
170
175
180
185
190
195
200
205
210
215
220
225
230
235
240
245
250
255
260
265
270
275
280
285
290
295
300
305
310
315
320
325
330
335
340
345
350
355
360
365
370
375
380
385
390
395
400
405
410
415
420
425
430
435
440
445
450
455
460
465
470
475
480
485
490
495
500

- 2 P,A dormir au bout
 6 P-B Instant de nacre en fuite au long d'un rayon d'or ;
 7 P-B – Et voir à l'horizon un navire qui danse
 8 P-B Sur ses ancres et qui s'enfle et tente l'essor,
 9 P-B Un navire lointain vers les grèves lointaines,
 10 P-B Et les îles et les havres et les départs
 11 P,A Et les adieux ; – et puis, à ces choses lointaines,
 B Et les adieux ; et puis, à ces choses lointaines,
 14 P Ou s'il va le navire à travers vents, là-bas,
 A Ou s'il part le navire à travers vents, là-bas,
 B Ou s'il part le navire à l'horizon, là-bas,
 16 P Danser parmi la houle énorme, au son des glas...
 A,B Danser, parmi la houle énorme, au son des glas...
 17 P présages
 19 P plane ainsi que des nuages
 20 P Au couchant d'ombre et d'or de ma longue douleur.

En P-B, au bas du texte, une date : 1886.

V A G U E M E N T

Voir une fleur là-bas, fragile et nonchalante,
En cadence dormir, au bout d'un rameau clair,
En cadence, le soir, fragile et nonchalante,
Dormir ; – et tout à coup voir luire au clair de l'air,
5 Luire, comme une pierre, un insecte qui danse,
Ou bien s'immobilise au bout d'un rayon d'or ;
– Et voir au bord des quais un navire en partance
Et qui s'attarde et qui hésite en son essor,
10 Tandis que ses marins de Flandre ou d'Aquitaine
Tous ensemble précipitent et les départs
Et les adieux ; et puis, à ces choses prochaines,
A ces choses du soir confier les hasards :
Craindre si la fleur tombe ou si l'insecte passe
15 Ou si le clair navire érige et tend ses mâts
Vers la tempête et vers l'écume et vers l'espace
Et s'il part dans la houle énorme, au son des glas...
Ton souvenir ! – et le mêler à ces présages,
A ce navire, à cet insecte, à cette fleur,
20 Ton souvenir qui plane, ainsi que des nuages,
Au couchant d'ombre et d'or de ma douleur.

VACUËMENT

Ce poème manque en A et en B.

- 1 P Les torsos violents et sauvages des nues
- 2 P latins
- 3 P beau, suivant les lois et les destins,
- 4 P Ruer contre le Dieu leurs chairs noires et nues,
- 6 P Le corps armé d'éclairs et debout sur la foudre
- 8 P Pas même, après mille ans, les bords
- 10 P Baignant son front, l'atteint, le trouble et lui révèle
- 11 P Qu'un prodige nouveau s'impose au songe humain.
- 12 P clair, fulgure,
- 13 P se double et

En P, au bas du texte, une date : 1885.

LE NOEL

Les torses violents et farouches des nues
 Qui surplombaient le monde et les temples latins,
 Avaient eu beau suivant les lois et les destins
 Ruer contre les Dieux leurs chairs noires et nues.

5 L'Olympien de marbre était resté, là-haut,
 Le bras armé d'éclairs et debout sur la foudre
 Broyant les doigts du temps qui n'avaient pu découdre
 Pas même après mille ans les bords de son manteau.

10 Quand le simple rayon d'une étoile nouvelle
 Frôlant son front, l'atteint, le trouble et lui révèle
 Qu'un prodige inconnu s'impose au songe humain,

Et ce premier rayon toujours plus clair fulgure,
 Grandit, se double, et tout à coup se transfigure
 En croix de sang et d'or barrant le ciel romain.

20 Ils ne trouveront point les morts absents,
 Ni les anciens balaers, ni les doux bras vêtus,
 Ni les amours lointains, ni les destins perdus,
 Car les cierges ne mènent pas en paradis.

Ils s'allument dans le silence et les souffles,
 Avec le grésil bref et méchant de leur cos,
 Ils se moquent - et l'on entend gratter leur cos
 Autour des estrades et des cartels funèbres.

25 Ongles pâles au bout de haute chaussette d'os !

- 1 P Ongles de feu, cierges – Ils s’allument les soirs,
 A,B Ongles de feu, cierges ! – Ils s’allument, les soirs,
- 2 P,A Doigts mystiques dressés sur des chandeliers d’or,
 B – Doigts mystiques dressés sur des chandeliers d’or, –
- 3 P-B A minces et jaunes flammes, dans un décor
- 6 P-B cire,
- 7 P Et se moquent et l’on croirait entendre rire
 A Et se moquent – et l’on croirait entendre rire
- 9 P,A Les morts, ils
 B Les morts ! ils
- 13 P-B Chercher ? Et les cierges les conduisent ; les cierges
- 18 P baisers ni
- 20 P Et les cierges ne mènent pas en paradis.
- 22 P-C cire (*L’absence de ponctuation après ce mot est sûrement due à une distraction de Verhaeren. Nous adoptons la correction de l’édition posthume, qui met un point-vigule.*)
- 23 P Et se moquent – et l’on entend gratter leur rire,
 A Et se moquent – et l’on entend gratter leur rire
- 25 P Ongles pâles dressés sur des chandeliers d’or.
 A-B Ongles pâles dressés sur des chandeliers d’or !
 V d’or (*Cette absence de ponctuation dans l’édition posthume est due à une distraction. Nous reprenons la ponctuation de A-C, un point d’exclamation.*)

LES CIERGES

Longs doigts en feu, cierges ! – Ils s'allument les soirs,
Par rangs, mais un à un, sur des chandeliers d'or ;
Ils s'allument, minces flammes, dans un décor
Et de cartels et de blasons et de draps noirs.

5 Ils s'allument dans le silence et les ténèbres,
Avec le grésil bref et méchant de leur cire ;
Ils se moquent – et l'on croirait entendre rire
Les prières autour des estrades funèbres.

10 Les morts ! Ils sont couchés très longs dans leurs remords
Et leur linceul très pâle et les deux pieds dressés
En pointe et les regards en l'air et trépassés
Et repartis chercher ailleurs les autres morts.

15 Chercher ? Mais les cierges les conduisent ; les cierges,
Pour les charmer et leur illuminer la route
Et leur souffler la peur et leur souffler le doute
Aux carrefours multipliés des chemins vierges.

20 Ils ne trouveront point les morts aimés jadis,
Ni les anciens baisers, ni les doux bras tendus,
Ni les amours lointains, ni les destins perdus ;
Car les cierges ne mènent pas en paradis.

Ils s'allument dans le silence et les ténèbres,
Avec le grésil bref et méchant de leur cire ;
Ils se moquent – et l'on entend gratter leur rire
Autour des estrades et des cartels funèbres.

25 Ongles pâles au bout de hauts chandeliers d'or !

HOMMAGE

KATO

Pour y tasser le vin
 Tes doubles
 Ton sang, les bras bombés que luster le pour rose,
 Ton ventre
 Je traverserai mes vers, comme au
 Sous les
 Mêle
 fin des
 Ils contournent les os merveilleux de ton corps ;
 Ils contournent les os merveilleux de ton corps ;
 Et je
 Amant
 Orgue
 sous les
 La grande voix hélait quelque farouche Hercule
 Que la nuit égarait dans le brouillard marin.

*En P, un autre titre : VERS (En note, au bas de la page :
Tirés d'un volume non publié.)*

- 1 P-B Pour y tasser le poids de tes belles lourdeurs,
3 P,A Ton sang, tes bras bombés que lustre la peau rose,
4 P-B Ton ventre où les poils roux toisonnent leurs splendeurs,
5 P comme au fond
6 P Assis au seuil de leur maison, les vieux vanniers
A,B Assis, au seuil de leur maison, les vieux vanniers
9 P Ils contiendront les ors fermentés de ton corps,
A Ils contiendront les ors fermentés de ton corps ;
B Ils contiendront les ors merveilleux de ton corps ;
12 P-B Orgueilleusement clair, comme il convient aux forts.
13 P-B Ta grande chair me fait songer aux centaresses
15 P Ameutait d'or les crins au clair, les bras en graisses,
A,B Incendiait les crins au clair, les bras en graisse,
17 P Tu m'es l'heure de chair – alors qu'au crépuscule,
18 P-B Sous tel astre mordant de soir le ciel d'airain,
19 P Ta grande voix hélait quelque farouche Hercule
20 P-B marin ;

HOMMAGE

I

Pour y tasser le poids de tes rouges trésors,
Tes doubles seins frugaux et savoureux qu'arrose
Ton sang, tes bras bombés que lustre ta peau rose,
Ton ventre où les poils roux crispent un pampre d'or,

5 Je tresserai mes vers, comme au fond des villages,
Sous le hangar humide et bas, les vieux vanniers
Mêlent les osiers bruns et blancs de leurs paniers,
En dessins nets, pris à l'émail des carrelages.

10 Ils contiendront les beautés claires de ton corps ;
Et je les porterai comme des fleurs de fête,
En tas massifs et blonds, au soleil, sur ma tête,
Orgueilleusement droit, comme il convient aux forts.

II

15 Ta grande chair me fait songer aux satyresses
Dont Paul Rubens, avec le feu de ses pinces,
Incendiait le dos musclé, la hanche épaisse,
Les seins pointés vers les yeux verts des lionceaux.

20 Ton sang était le leur, alors qu'au crépuscule,
Sous les astres illuminant un ciel d'airain,
Leur grande voix hélait quelque farouche Hercule
Que la nuit égarait dans le brouillard marin.

En P-B, après le vers 20, une strophe supplémentaire termine la seconde partie :

- B Et que les sens crispés d'ardeur vers les caresses,
Et le ventre toujours béant vers l'inconnu,
Leurs bras tordaient un appel fou vers les adresses
Des monstres noirs, mangeurs de rut, sur un corps nu.
- (1) P Et que les sens crispés d'ardeur vers ses caresses
(3) P Tes bras tordaient des cris lascifs vers les adresses
A Leurs bras tordaient l'appel lascif vers les adresses
(4) P Des monstres noirs, lécheurs de rut, sur ton corps nu.
A noirs, lécheurs

- 22 P roses,
- 26 P Bâillent sur l'étang clair leurs rêves immobiles,
- 27 P Ni le peuple des fleurs despotique et fouetté
- 28 P hostiles ;
- 29 P Non – mais tout frémissants d'aurore et de soleil,
 A Non – Mais tout frémissant d'aurore et de soleil,
 B Non. – Mais tout frémissant d'aurore et de soleil,
- 30 P Comme des jets de sang se confondant par gerbes,
 A,B Comme des jets de sang se confondent par gerbes,
 V gerbes. *(Ce point final est une initiative de l'édition posthume. Dans toutes les éditions procurées par Verhaeren (de P à C) on trouve une virgule. Nous rétablissons celle-ci.)*
- 33 P-B Qui, dans

III

Ce que je choisirais pour te symboliser,
Ce ne seraient ni lys, ni tournesols, ni roses
Ouvrant aux vents frôleurs leur corolle en baiser,
Ni les grands nénuphars dont les pulpes moroses

25 Et les larges yeux froids, chargés d'éternité,
Fixent sur l'étang clair leurs rêves immobiles,
Ni le peuple des fleurs violent et fouetté
De colère et de vent sur les grèves hostiles,

30 Non. – Mais tout frémissants d'aurore et de soleil,
Comme des jets de sang laissant fuser leurs gerbes,
En pleine floraison, en plein faste vermeil,
Ce serait un massif de dahlias superbes,

35 Qui dans l'automne en feu des jours voluptueux,
Dans la maturité chaude de la matière,
Comme de grands tétons rouges et monstrueux,
Se raidiraient sous les mains d'or de la lumière.

III

- 39 P Tendent vers eux leurs seins, leur front et leurs visages
 41 P,A Ils sont les assoiffés de ciel, nocturne hallier,
 B Ils sont les assoiffés de ciel, vivant hallier,
 49 P-B Ils s'inclinent devant, à deux genoux, et mettent

En P, au bas du texte, une date : 1885.

En A, une autre date : 1892.

En B, une autre date : 1882.

CANTIQUE

IV

Les forts montent la vie ainsi qu'un escalier,
Sans voir d'abord que les femmes sur leurs passages
Tendent vers eux leurs seins, leurs fronts et leurs visages
40 Et leurs bras élargis en branches d'espalier.

Ils sont des assoiffés de ciel, vivant hallier,
Où buissonnent des feux en de noirs paysages,
Et si haut montent-ils, séduits par des présages,
Qu'ils parviennent enfin au suprême palier.

45 Ils y cueillent des fruits d'astres et de comètes ;
Puis descendent, lassés de gloire et de conquêtes,
L'esprit déçu, les yeux ailleurs, les cœurs brûlés;

Et regardant alors les femmes qui les guettent,
Ils tombent à genoux devant elles, et mettent
50 Entre leurs mains en or les grands mondes volés.

VI

En P-B, le titre est au pluriel : CANTIQUES

- 8 P Et comme un poids de monde élevât sa marée,
11 P roulât d'astre

CANTIQUE

I

Je voudrais posséder pour dire tes splendeurs,
 Le plain-chant triomphal des vagues sur les sables,
 Ou les poumons géants des vents intarissables ;

5 Je voudrais dominer les lourds échos grondeurs,
 Qui jettent dans la nuit des paroles étranges,
 Pour les faire crier et clamer tes louanges ;

Je voudrais que la mer tout entière chantât,
 Et comme un poids le monde élevât sa marée,
 Pour te dire superbe et te dresser sacrée ;

10 Je voudrais que ton nom dans le ciel éclatât,
 Comme un feu voyageur et roulât, d'astre en astre,
 Avec des bruits d'orage et des heurts de désastre.

- 15 P S'allongent vers ton corps mes désirs longs et verts.
 A,B Se traînent vers ton corps mes désirs longs et verts.
 C Se traînant *(Ce participe présent semble bien être une coquille qui a échappé à Verhaeren. Comme l'éditeur posthume, nous reprenons la leçon de A et de B.)*
- 18 P,A Auprès, frissonne un coin embrasé de métal,
 B Auprès, frissonne un coin embrasé du métal,
- 21 P Et le ciel lamé d'or diamante l'étendue.
 A l'étendue.
- 23 P-B lumières,

Après cette seconde partie, le poème comporte encore trois parties dans la préoriginale, réduites à deux parties dans les étapes A et B.

Voici la troisième partie, qui ne figure que dans la préoriginale :

III

Ton corps large étendu paraît un pays blanc,
 Où des orges poilus roussissent d'or la plaine,
 Où les monts reliés élargissent leur chaîne,

- (5) Où de grands lacs de chair dorment d'un sommeil lent.
 Ton corps est un pays de fraîcheurs cristallines,
 Où l'amour est assis sur de rouges collines.

Dans tes yeux luit l'émail tremblant d'un marais noir ;
 Ta bouche ouverte semble un fruit tombé de l'arbre
 Et qui gît là, fendu, sur un pavé de marbre.

II

15 Les pieds onglés de bronze et les yeux large-ouverts,
Comme de grands lézards, buvant l'or des lumières,
Se traînent vers ton corps mes désirs longs et verts.

En plein midi torride, aux heures coutumières,
Je t'ai couchée, au bord d'un champ, dans le soleil ;
Là-bas, frissonne un coin embrasé du métal,

20 L'air tient sur nos amours de la chaleur pendue,
L'Escaut s'enfonce au loin comme un chemin d'argent,
Et le ciel lamé d'or allonge l'étendue,

Et tu t'étends lascive et géante, insurgeant,
Comme de grands lézards buvant l'or des lumières
Mes désirs revenus vers leurs ardeurs premières.

- (10) Tes bras écartelés en croix semblent vouloir
S'étendre, comme un fleuve, à travers les campagnes,
Et toucher de leurs doigts les pieds verts des montagnes.

*Voici les deux dernières parties, qui figurent dans P, A et B. Elles sont
numérotées IV et V dans P ; III et IV dans A et B.*

III

- B Et mon amour sera le soleil fastueux,
Qui vêtira d'été torride et de paresse
Les versants clairs et nus de ton corps montueux,

- (5) Il répandra sur toi sa lumière en caresses,
Et les attouchements de ce brasier nouveau
Seront des langues d'or qui lècheront ta peau.

Tu seras la beauté du jour, tu seras l'aube
Et la rougeur des soirs tragiques et houleux ;
Tu feras de clartés et de splendeurs ta robe,

- (10) Ta chair sera pareille aux marbres fabuleux,
Qui chantaient, aux déserts, des chansons grandioses,
Quand le matin brûlait leurs blocs, d'apothéoses.

VI

Hélas ! hélas ! dit-il sur le monde, Amour !
 Grand Dieu, vain de rouge en tes splendides ardoises
 Vers toi l'humanité monte comme le jour. (13)

Mais comme les vents et comme les mares,
 Pour te magnifier, Amour, Dieu jeure et roue,
 Qui casse sur nos fronts les éblais de courroux,
 Mais qui décroche aussi dans la fure de nos moelles,
 L'éclaircie tréson au plaisir éternel. (14)

Et les courbes moelles d'or flambent au lieu d'éclaires,
 Et la lune arrondit son orbé en sein vermeil,
 Et la chair de Vénus met des lacs de soleil.

- (15) 7. Les versants clairs et tous de ce corps montueux.
 - (16) 7. courroux
 - (17) 7. lacs d'ardoisées
 - (18) 7. ardoises
 - (19) 7. Mais qui décroche aussi dans la fure de nos moelles.
- A B décroche (La sphère existant au 2^e final pour marquer la fin d'un
 passage. Mais cela entraîne une suite
 supplémentaire et élargit l'alexandrin. V. 19
 semble nous prêter un accès de la versification aux
 exigences de la sphère.)
- (20) 7. L'éclaircie tréson au plaisir éternel.
 - (21) 7. or flambent

En A et en B, mi pas de vers, une date : 1882.

IV

- (10) Hiératiquement droit sur le monde, Amour !
Grand Dieu, vêtu de rouge en tes splendeurs sacrées.
(15) Vers toi, l'humanité monte comme le jour,

Monte comme les vents et comme les marées ;
Nous te magnifions, Amour, Dieu jeune et roux,
Qui casses sur nos fronts tes éclairs de courroux,

- (20) Mais qui décoche aussi dans le fond de nos moelles,
L'électrique frisson au plaisir éternel,
Et nous te contemplons, sous ton ciel solennel,

Où des cœurs mordus d'or flambent au lieu d'étoiles,
Où la lune arrondit son orbe en sein vermeil,
Où la chair de Vénus met des lacs de soleil.

- (2) P paresse,
(3) P Les versants clairs et nus de ce corps montueux,
(5) P nouveau,
(12) P blocs d'apothéoses.
(14) P sacrées,
(19) P Mais qui détends aussi dans le creux de nos moelles,
A,B décoche (*La syntaxe exigerait un S final pour marquer la seconde
personne. Mais cela entraînerait une syllabe
supplémentaire et détruirait l'alexandrin. Verhaeren
semble avoir préféré les nécessités de la versification aux
exigences de la syntaxe.*)
(20) P L'électrique frisson du plaisir éternel,
(22) P or, flambent

En A et en B, au bas du texte, une date : 1882.

XU CARREFOUR DE LA MORT

I

1 Hélas, mon amour, tu ne m'as rien dit
 2 Ton pauvre cœur, si tu n'as rien dit
 3 Les yeux, réservoirs d'un profond, les yeux
 4 Et dans l'éternité, l'éternité, l'éternité
 5 Comme meurent les yeux d'un dans l'eau
 6 Mélancoliquement, dans tes grands yeux
 7 Les bras qui s'étaient au mur de la force
 8 Et dans l'éternité, l'éternité, l'éternité
 9 Et dans l'éternité, l'éternité, l'éternité
 10 Et dans l'éternité, l'éternité, l'éternité
 11 Et dans l'éternité, l'éternité, l'éternité
 12 Et dans l'éternité, l'éternité, l'éternité
 13 Et dans l'éternité, l'éternité, l'éternité
 14 Et dans l'éternité, l'éternité, l'éternité
 15 Et dans l'éternité, l'éternité, l'éternité
 16 Et dans l'éternité, l'éternité, l'éternité
 17 Et dans l'éternité, l'éternité, l'éternité
 18 Et dans l'éternité, l'éternité, l'éternité
 19 Et dans l'éternité, l'éternité, l'éternité
 20 Et dans l'éternité, l'éternité, l'éternité
 Et maintenant, qu'aux jours de juin, pour te distraire,
 On t'amène, là-bas, dans les jardins l'ascein,
 Dès qu'on t'étend sur les gazons, je crois te voir
 Tout lentement déjà l'enfoncer sous la terre.

- 1 P Hélas, ton corps ! – ô ma longue et pâle malade,
 A Hélas, ton corps ! ô ma longue et pâle malade,
 B malade,
 2 P blancs ...
 6 P,A Et doux, sous ton front plane, ont terni leurs ardeurs,
 B ardeurs,
 7 P mares
 8 P Mélancoliquement, dans ces grands yeux tu meurs.
 A yeux tu
 10 A,B d'or
 12 P morts,
 15 P Délustrés de leur pulpe et vidés de leur force,
 18 P-B t'asseoir,
 t'asseoir. *(Cette ponctuation est sans doute due à une distraction du typographe, puisqu'elle coupe la phrase en deux. Cette coquille a dû échapper à Verhaeren. Comme l'édition posthume, nous reprenons la ponctuation des étapes P-B, une virgule.)*
 19 P Comme on t'assied dans l'herbe, je crois te voir
 A Dès qu'on t'assied dans l'herbe, je crois te voir
 B Dès qu'on t'assied parmi l'herbe, je crois te voir

AU CARREFOUR DE LA MORT

I

Hélas ! ton corps ! ô ma longue et pâle malade.
Ton pauvre corps d'orgueil parmi les coussins blancs !...
Les maux serrent en toi leur nerveuse torsade
Et vers l'éternité tournent tes regards lents.

5 Tes yeux, réservoirs d'or profond, tes yeux bizarres
Et doux, sous ton front las, ont terni leurs ardeurs.
Comme meurent les soirs d'été dans l'eau des mares,
Mélancoliquement, dans tes grands yeux, tu meurs.

10 Tes bras qui s'étalaient au mur de ta jeunesse,
Tel qu'un cep glorieux vêtu de vins et d'ors,
Au long de tes flancs creux lignent leur sécheresse,
Pareils aux bras osseux et sarmenteux des morts.

15 Tes seins, bouquets de sève étalés sur ton torse,
Iles de rouge amour sur un grand lac vermeil,
Délustrés de leur joie et vidés de leur force,
Sèchent, eux que mon rut levait à son soleil.

20 Et maintenant, qu'aux jours de juin, pour te distraire,
On t'amène, là-bas, dans les jardins t'asseoir,
Dès qu'on t'étend sur les gazons, je crois te voir
Tout lentement déjà t'enfoncer sous la terre.

AU CARREFOUR DE LA MORT

I

- 23 P Et que les roux midis d'été feuillageaient d'or
 28 P-B Mes désirs, mes orgueils et mes ruts de poète.
 29 A,B Et néanmoins, je l'aime encore, quoique flétri,
 30 P-B Ce corps, horizon rouge ouvert sur ma pensée,
 36 P – Traînes au fil des eaux et robes dégrafées, –
 A,B – Traînes au fil des eaux et robes dégrafées –

II

A voir si pâle et maigre et proche de la mort,
Ta chair, ta grande chair, jadis évocatoire,
Et que les roux midis d'été parsemaient d'or
Et grandissaient, mes yeux se refusent à croire

25 Que c'est à ce corps-là, léché, flatté, mordu,
Chaque soir, par les dents et l'ardeur d'une bête,
Que c'est à ces deux seins pâles que j'ai perdu
Mes désirs, mes orgueils et mes chants de poète.

30 Et néanmoins je l'aime encor, quoique flétri,
Ce corps, horizon triste ouvert à ma pensée,
Arbre aux rameaux cassés, soleil endolori,
Ce corps de pulpe morte et de chair effacée,

35 Et je le couche en rêve au fond du bateau noir,
Qui conduisait jadis, aux temps chanteurs des fées,
Vers leurs tombeaux ornés d'ombre, comme un beau soir,
– Cheveux au fil des eaux et robes dégrafées –

- 38 P-B Brillent dans le hallier, les bois et dans les landes,
39 P Et dont les longs cheveux d'argents et de satins
A,B Et dont les longs cheveux d'argents et de satins,
40 A lune, ardent
42 P-B Les fleuves et les lacs et les marais de Flandre,
45 P-B Là-bas, vers les grands bois obscurs et pavoisés,
50 P Mon rêve aura voulu ta beauté rouge et forte ;
A,B Mon rêve aura songé ta beauté rouge et forte ;

40 Les défunes d'amour dont les purs yeux lointains
Brillent parmi les bois, les taillis et les landes,
Et dont les longs manteaux d'argents et de satins,
Comme des clairs de lune ardent dans les légendes.

40 Et comme elles, je veux te conduire à travers
Les fleuves et les lacs et les ruisseaux de Flandre,
Là-bas, vers les terreaux et les pacages verts
Et les couchants sablés de leur soleil en cendre,

45 Là-bas, vers les halliers obscurs et pavoisés
Avec des grappes d'ombre et des fleurs de lumière,
Où les rameaux noueux se tordent enlacés
Dans un spasme muet de sève et de matière.

50 Et telle, une suprême et magnifique fois
Mon rêve aura pleuré ta beauté rouge et forte ;
Pauvre corps ! pauvre chair ! pauvre et douce voix
Morte !

Et pour réaliser ton suprême souhait,
Le soir, dans la pièce des chrétiens ténébreux,
Je sortirai ton sein de ses voiles funèbres
Et je le baiserais tel que la mort l'a fait.

- 53 P La mort peindra ta chair de ce beau ton verdâtre
58 P-B Sentant pâlir en moi, comme un feu de lumière,
59 P-B plénière,
40 C plénière. (*Cette ponctuation est sûrement due à une distraction du*
42 *typographe, puisqu'elle coupe la phrase en deux. Cette*
43 *coquille a dû échapper à Verhaeren. Comme l'édition*
50 *posthume, nous reprenons la ponctuation des étapes P-B,*
une virgule.)
62 P-B trépassés,
68 P La croix que sur ton cœur auront formée tes mains.

III

55 La mort peindra ta chair de ce vieux ton verdâtre
Déliatement jaune et si fin, qu'on dirait
Qu'à travers le cadavre un printemps transparait
Et qu'une lueur jeune en avive l'albâtre.

60 Et recueilli du cœur, des yeux et du cerveau,
Sentant pâlir en moi, comme une ample lumière,
Le souvenir trop net de ta beauté plénière,
J'irai m'agenouiller devant ce corps nouveau.

Je lui dirai les grands versets mélancoliques
Que l'Eglise, ta mère, épand aux trépassés.
Et je lui parlerai de nos amours passés
Avec les mots fanés des hymnes catholiques.

65 Je fixerai dans mon esprit ses traits humains,
Ses yeux scellés au jour, au soleil, à la gloire,
Et rien n'effacera jamais de ma mémoire
La croix que sur ton cœur dessineront tes mains.

70 Et pour réaliser ton suprême souhait,
Le soir, dans la piété des chrétiennes ténèbres,
Je sortirai ton sein de ses voiles funèbres
Et je le baiserais tel que la mort l'a fait.

- 74 P Et que les vers se sont tordus dans ta beauté,
A,B Et que les vers se sont tordus dans ta beauté
76 P,B Et mord en toi les nids de sa fécondité,
78 P airs.
79 P là passante
83 P,A Peignant je ne sais quoi de triste et de splendide
84 P,A Dans le lissage en feu vivant de ses crins d'or.
85 P,A regarde et
87 P Et telle est la douleur de ces clartés éteintes,
88 P Que chaque soir mes mains lui ferment les deux yeux.
A,B Que, chaque soir, mes mains lui ferment les deux yeux.

En P, au bas du texte, une mention : Vers d'un volume (1885) resté inédit.

En A et en B, une autre date : 1892.

IV

75 Depuis que te voilà dissoute au cercueil sombre
Et que les vers se sont nourris de ta beauté
Et que la pourriture habite avec ton ombre
Et creuse en toi les nids de sa fécondité,

80 Qu'il fasse aurore ou soir, mon âme est douloureuse
Et stérile aux splendeurs des sites et des airs,
Le jour, ta forme est là, passante et vaporeuse,
La nuit, ton long fantôme emplit mes bras déserts.

Il m'apparaît dans un orgueil pâle et candide,
Debout, mais sèchement retouché par la mort,
Mêlant je ne sais quoi de triste et de splendide
Au déploiement funèbre et las de ses crins d'or.

85 Il me regarde – et ses regards semblent des plaintes
D'un exilé lointain, doux et silencieux,
Et telle est la douleur de ses clartés éteintes,
Que doucement mes mains lui ferment les deux yeux.

VI

Depuis que te voilà, ô l'absolue, ô l'absolue
Et que les yeux de l'absolue ont regardé
74 P. A.B. Et que la poitrine ardente avec son ombre
75 P. Et creuse en toi les rides de sa révolte
76 P. Et creuse en toi les rides de sa révolte
77 P. Et creuse en toi les rides de sa révolte
78 P. Et creuse en toi les rides de sa révolte
79 P. Et creuse en toi les rides de sa révolte
80 P. Et creuse en toi les rides de sa révolte
81 P. Et creuse en toi les rides de sa révolte
82 P. Et creuse en toi les rides de sa révolte
83 P. Et creuse en toi les rides de sa révolte
84 P. Et creuse en toi les rides de sa révolte
85 P. Et creuse en toi les rides de sa révolte
86 P. Et creuse en toi les rides de sa révolte
87 P. Et creuse en toi les rides de sa révolte
88 P. Et creuse en toi les rides de sa révolte
89 P. Et creuse en toi les rides de sa révolte
90 P. Et creuse en toi les rides de sa révolte
91 P. Et creuse en toi les rides de sa révolte
92 P. Et creuse en toi les rides de sa révolte
93 P. Et creuse en toi les rides de sa révolte
94 P. Et creuse en toi les rides de sa révolte
95 P. Et creuse en toi les rides de sa révolte
96 P. Et creuse en toi les rides de sa révolte
97 P. Et creuse en toi les rides de sa révolte
98 P. Et creuse en toi les rides de sa révolte
99 P. Et creuse en toi les rides de sa révolte
100 P. Et creuse en toi les rides de sa révolte

LES VIEUX ROIS

Hommes stériles **FRESQUES**

Et le regret mortel des volontés parties.

Vos mains ?

Et vos yeux ?

5 Immobilité de la pierre et du métal

Brillant sur des trônes illuminés

Et d'or ; masques rêveurs et grands comme les cieux,

Et calcines comme les rocs et les falaises.

10 Vieillards redoutables et vieux comme les mers,

Qui regardez en vous pour voir toute la terre,

Qui n'interrogez point l'azur des cieux amers,

Et demeurez penchés sur votre seul mystère.

Les fers cruels flamboient et vous dardez comme eux,

Sous vos nattes d'orgueil et vos étoles bleues,

15 Vos sceptres sont pareils à des doigts venimeux

Et la terreur de votre front souille à cent lieues.

En P, sous le titre, une dédicace : A Fernand Khnopff

- 2 P-B Et des virginités posthumes et pourries :
6 P Assis sur des trônes d'ébène, ornés de gloire
A,B Assis sur des trônes d'ébène, armés de gloire
7 P,A Et d'or. Masques
9 P Vieillards immenses et vieux comme les mers,
12 P Qui demeurez, penchés
13 P eux
14 P Sous les mitres d'orgueil et sous les lances bleues
A,B Sous les mitres d'orgueil et sous les lances bleues,
15 P-B Qui rayonnent vers vous leurs aciers vénéneux :

LES VIEUX ROIS

Hommes stérilisés par des siècles d'ennui
Et le regret mortel des voluptés taries.
Vos mains ? du fer ; vos cœurs ? du bronze et de la nuit.
Et vos ongles et vos yeux ? des pierreries.

5 Immobiles soleils, étincelants et noirs,
 Brûlant sur des trônes illuminés de gloire
 Et d'or ; masques rêveurs et grands comme les soirs,
 Et calcinés comme les rocs d'un promontoire.

10 Vieillards redoutables et vieux comme les mers,
 Qui regardez en vous pour voir toute la terre,
 Qui n'interrogez point l'azur des cieus amers,
 Et demeurez penchés sur votre seul mystère.

15 Les fers cruels flamboient et vous dardez comme eux,
 Sous vos mitres d'orgueil et vos étoles bleues,
 Vos sceptres sont pareils à des doigts venimeux
 Et la terreur de votre front souffle à cent lieues.

LES VIEUX ROIS

- 18 P on pare
19 P regard
20 P-B Tordent en vain vers vos désirs leur corps barbare.
24 P Et vous mourrez tout seuls, un soir, dans une orgie.

En A et en B, au bas du texte, une date : 1888.

SOUS LES PRÉTORIENS

Et vous restez muets, toujours. Un léopard
Lèche vos pieds bagués, et des femmes qu'on pare,
Pour vous distraire à les tuer d'un seul regard,
20 Tordent en vain vers vous leur corps brusque et barbare.

Et votre cerveau sèche et demeure engourdi,
Lassé de visions de meurtre et de magie,
Et plus aucun vouloir en vous ne respandit :
Et vous mourez tout seuls, un soir, dans une orgie.

10 Vaguement remue et demeure engourdi,
Un bas-relief se crispe et se tord
Où le grant se crispe et se tord

Un bruit de pas se crispe et se tord
Derrière un grand corps se crispe et se tord
11 Un tronc est là, sanglant et vide
Et le silence brusque et se crispe et se tord

12 Mon rêve, enroulé dans les cheveux
Comme en des tentures se crispe et se tord
13 Grands de robes se crispe et se tord
20 Et de robes se crispe et se tord

En P, avant la première strophe, une strophe supplémentaire :

Mon rêve, enfermons-nous dans les choses lointaines,
 Comme en de tragiques tombeaux
 Pleins de métaux et de flambeaux
 Et de faisceaux tendus sous des lances hautaines.

- 3 P-B Quand se hèlent dans les mémoires
 6 P D'une salle immense – personne.
 7 P Le bronze plangue et l'acier sonne
 8 P rouge avec mordacité

En P-B, entre la deuxième et la troisième strophe, une strophe supplémentaire :

B Contre des murs de nuit, de grands soleils
 Soudain arborent des trophées ;
 Les colonnes sont attifées
 De cartouches soyeux et de lauriers vermeils.

(1) P nuit de grands soleils

A soleils,

(2) P Soudains arborer des trophées :

- 9 P d'alérions,
 10 P flamboie.
 11 P Un bas-relief se déploie
 14 P-B livide :
 15 P Un tronc est là, sanglant et vide...
 17 P Mon rêve, enfermons-nous dans les choses lointaines,
 18 P Comme en de tragiques tombeaux
 A,B Comme en de tragiques tombeaux,
 19 A,B Grands de métaux et de flambeaux
 20 P,A Et de faisceaux tendus sous des lances hautaines.

En A et en B, au bas du texte, une date : 1887.

SOUS LES PRETORIENS

- Les soirs ! voici les soirs de pourpre, évocateurs
De carnages et de victoires,
Lorsque chantent dans les mémoires
Les clairons fabuleux et les buccins menteurs.
- 5 Et regardez ! Dans la mobile obscurité
D'une salle immense, personne.
Un bourdon sonne,
A travers l'ombre rouge, avec mordacité !
- 10 L'orgueil des étendards coiffés d'alérions
Vaguement remue et flamboie ;
Un bas-relief se creuse et se déploie
Où le granit se crispe en mufles de lions.
- 15 Un bruit de pas guerriers multiplié s'entend
Derrière un grand rideau livide ;
Un trône est là, sanglant et vide...
Et le silence brusque et volontaire attend.
- 20 Mon rêve, enfermons-nous dans ces choses lointaines,
Comme en des tragiques tombeaux,
Pleins de métaux et de flambeaux
Et de faisceaux dressés en des salles hautaines.

- SOUS LES PRETORIENS
- 1 P-B Les grands soleils cuivrés des suprêmes automnes
 2 P Tournent éclatamment en un carnage d'or ;
 A Tournent éclatamment dans un carnage d'or ;
 B Tournent, éclatamment, dans un carnage d'or ;
 3 P-B Mon cœur, où les héros des ballades teutones
 5 P – Combats dans les rochers, les campagnes, les havres
 A,B Ils passaient par les rocs, les campagnes, les havres,
 6 P Les burgs – et puis qui brusquement tombaient vermeils
 8 P légende ainsi
 10 P Avec des mors d'orgueil, ils lui bridait les dents ;
 14 P Crevant leur bête et rois et s'imposant au Sort ;
 15 P oh les
 16 P Mort ?

En A et en B, au bas du texte, une date : 1888.

LEGENDES

Les horizons cuivrés des suprêmes automnes
Meurent là-bas, au loin, dans un carnage d'or.
Où sont-ils les héros des ballades teutonnes
Qui cornaient, par les bois, les marches de la Mort ?

5 Ils passaient par les monts, les rivières, les havres,
Les burgs – et brusquement ils s'écroulaient, vermeils,
Saignant leurs jours, saignant leurs cœurs, puis leurs cadavres
Passaient dans la légende, ainsi que des soleils.

10 Ils jugeaient bien et peu la vie : une aventure ;
Avec un mors d'orgueil, ils lui bridait les dents ;
Ils la mataient sous eux comme une âpre monture
Et la tenaient broyée en leurs genoux ardents.

15 Ils chevauchaient fougueux et roux – combien d'années ?
Crevant leur bête et s'imposant au Sort ;
Mon cœur, oh, les héros des ballades fanées,
Qui cornaient, par les bois, les marches de la Mort !

En P, un autre titre : LES FRESQUES

suivi d'une dédicace : A Stuart Merrill

- 2 P Et des pennons lancéolés sur les murailles,
A Et des pennons lancéolés sur ses murailles,
3 P C'était, que ces rouges batailles,
4 P Entre les hauts piliers, éclataient en tableaux.
5 P-B Grandir ! on y voyait les féroces ramures
6 P la mêlée où
7 P-B Avec du soir au fond des yeux,
10 P – Fendus ; – et tous ces poings – coupés ! – traceurs d'éclairs,
A Fendus ! et tous ces poings, coupés ! traceurs d'éclairs,
B – Fendus ! et tous ces poings, – coupés ! traceurs d'éclairs,
11 P-B Avec, dans l'air, leurs glaives clairs
12 P-B Et leurs aigles de casque éployés dans l'Histoire.
13 P Hélas ! – et la débâcle à travers leurs Maisons,
14 P tueries

LES PREUX

En un très vieux manoir, avec des javelots
Et des pennons sur ses murailles,
Une rage de bataille
Rouge éclatait en tableaux.

5 On y voyait grandir les féroces ramures
De la mêlée, où des paladins merveilleux,
Avec la rage au fond des yeux,
Tombaient, allongés morts en leurs châsses d'armures.

10 Hélas ! tous ces cerveaux qui rêvèrent de gloire,
Fendus ! et tous ces poings, coupés ! traceurs d'éclairs,
Avec le tournoiement de leurs glaives dans l'air
Et l'aigle de leur casque éployé dans l'Histoire.

15 Hélas ! et la débâcle à travers leurs maisons,
Le deuil de la débâcle en des nuits de tueries,
Et les funèbres sonneries
Cassant la destinée en or de leurs blasons.

- 17 P,A tombés en
18 P-B Ramus de force et les dix doigts onglés de haine
19 P Et la bouche rouge et soudaine
A,B Et la bouche folle et soudaine
20 P De rage hurlée et du sang frais marbrant leurs dents,
21 P lances,
23 P Lourdes masses de bronze et de fer,

En A et en B, au bas du texte, une date : 1889.

SOIR DE CAVEAU

Pourtant, qu'ils soient tombés, en corps-à-corps ardents,
 Membrés de force et les dix doigts onglés de haine
 Et la bouche folle et hautaine
 20 Et le sang frais marbrant leurs dents,

 Et contre la forêt fourmillante de lances
 Qui s'avavançait, qu'ils aient, le désespoir au clair,
 Lourdes masses d'ombre et de fer,
 Terribles bras d'acier, cogné leurs violences,

 25 Qu'importe alors ! – ils ont senti la joie unique
 D'exprimer l'être humain en sa totalité
 De hargne et de brutalité,
 Jusqu'au tressaut dernier de la mort tétanique !

Pour ce poème, il existe deux versions préoriginales, qui seront désignées par les sigles P1 et P2.

En P1, un autre titre : ETERNELLEMENT

- | | | |
|----|------|---|
| 1 | P1 | Des torchères dont la flamme jamais ne bouge |
| | P2 | Des torches dont la clarté ne bouge |
| 2 | P1 | Brûlent depuis toujours, parmi la cruauté |
| | P2,A | Brûlent depuis les loins des jours, toujours, |
| 3 | P1 | Et la terreur de cet ancien caveau, voûté |
| | P2 | Parmi la cruauté de ce caveau voûté |
| | A | Parmi la cruauté de ce caveau voûté, |
| | B | Parmi la cruauté de ce caveau voûté |
| 4 | P1 | De jaspé et de porphyre et lambrissé d'or rouge. |
| | P2-B | D'ébène immense et lambrissé d'or rouge. |
| 5 | P1 | Les supplices de fer et les meurtres d'airain |
| 6 | P1 | S'y souviennent : Néron ! Procuste et Louis Onze ! |
| 7 | P1 | Regards de proie, ardant sous des masques de bronze ! |
| | P2 | Regards |
| 8 | P1 | Fixes bourreaux, avec des glaives dans la main ! |
| | P2 | Fixes bourreaux, avec des glaives dans leur main. |
| | A,B | Fixes bourreaux, avec des glaives dans leur main – |
| 9 | P1 | Un luxe lourd, lamé de métaux roux, habille |
| 10 | P1 | Un solennel granit de fût assyrien, |
| | P2 | assyrien |
| 11 | P1 | Qui s'érige debout et ne soutenant rien, |
| 12 | P1 | Grand de siècles, et moins ancien qu'indélébile. |
| | P2 | Que de siècles et leur douleur indélébile. |

SOIR DE CAVEAU

Des torchères dont la clarté ne bouge
 Brûlent depuis des jours, toujours,
 Autour de ce caveau, voûté
 D'ébène immense et pailleté d'or rouge.

5 Les supplices d'acier et les meurtres d'airain
 S'y souviennent : Néron, Procuste et Louis onze,
 – Regards de proie, ongles de bronze,
 Clous et tenailles dans la main –

10 Un luxe vieux de métaux noirs habille
 Le solennel granit d'un fût assyrien,
 Erigé là, pour ne soutenir rien
 Que les siècles et leur douleur indélébile.

- 13 P1 Soudain sur ses parois, ainsi qu'un ostensor
 14 P1 lui-même,
 15 P1 Une tête surgit dans un nuage blême
 P2 Masque de cire en son nuage blême
 16 P1 Marbre tortionné de souffrance et de soir.
 P2-B Mon front surgit de souffrance et de soir :

En P1-B, entre la quatrième et la cinquième strophe, une strophe supplémentaire :

- B Bouche de cris tordus en muette prière,
 Cheveux tristes d'orgueil fauché,
 Chair seule, et, par le col tranché,
 D'intermittents caillots de sang et de lumière –
 (1) P1 Hélas ! des pauvres yeux de haine et de prière
 A – Bouche
 (2) P1 Et ces fixes regards et ce grand front penché
 (3) P1 Et ces flaves cheveux et par le col tranché
 P2 Chair seule et par le col tranché
 (4) P1 Ces décolorants caillots de sang et de lumière
 P2 lumière ;

En P1, la cinquième strophe présente un texte tout à fait différent :

- Qui lentement, avec des pois d'août été [sic]
 Avec une lenteur de pleurs sur une tombe
 Tombent si lentement qu'à chaque goutte il tombe
 Une douleur de siècle, avec éternité.
 17 P2 Mon front hélas, celui
 18 P2 rouge
 19 P2 Où plus jamais – sinon ses yeux – flamme ne bouge
 20 P2 Pour éclairer ce faste en fer de la mort.

En A et en B, au bas du texte, une date : 1891.

ARTVEELDE

15 Soudain, sur ce pilier – ainsi qu'un ostensor
Lamentable, là-bas, qui s'éclaire lui-même –
Masque de cire en un nuage blême,
Surgit mon front de souffrance et de soir :

20 Mon front, hélas ! Celui si pâle de ma mort
En ces caveaux immobiles d'or rouge,
Où plus jamais – sinon mes yeux – flamme ne bouge
Pour regarder ce faste en fer de ma mort.

30 Impérieux, après les funérailles, dans le silence
Et le regard des autres, un regard qui se perd
Tendus ! Il était tout effrayé, tout effrayé
Quand il se levait, et les autres le regardaient
Ses yeux, ses yeux, ses yeux, ses yeux, ses yeux
35 Touche, touche, touche, touche, touche, touche
Tordre, tordre, tordre, tordre, tordre, tordre

40 Il se sentait morose, toute sa vie
S'imposait à l'obstacle, il le sentait tout
Jusqu'au jour où la mort s'abattit sur lui
Son front silencieux de face et de temps

45 Un soir, il disparut, tel comme un roi rouge
En pleine ville ardente et revêtue, un soir

En P, avant la première strophe, un distique :

Un masque seul ; où rien ne flamme, où rien ne bouge.
Du sang ! – Il me domine et je le sens vouloir.

- 2 P De l'orgue, érige en voix de gloire immensément
A De l'orgue, érige en voix de gloire immensément,
B De l'orgue, érige, en voix de gloire, immensément,
4 P Dont chaque anniversaire orgueille les mémoires.
5 P,A Superbe allumeur d'or parmi les incendies,
B Superbe allumeur d'or, parmi les incendies,

En P-B, entre le second et le troisième quatrain, un quatrain supplémentaire :

- B Avec un nœud d'éclairs il les tenait, ses Flandres,
Un nœud de volonté – son poing comme un beffroi
Debout dans la colère aimantait de l'effroi
Et s'abattait, et les chaînes devenaient cendres.
(1) P tenait ses Flandres.
(4) P Et s'abattait – et les cages devenaient cendres.
A,B Et s'abattait, et les cages devenaient cendres.

- 16 P-B Tordre ses feux, ainsi que des mains convulsées.
21 P Il disparut, un soir, tué comme un roi rouge

*En P, au bas du texte, la mention : Extrait des FLAMBEAUX NOIRS
(en préparation).*

- 17 P2 Mon front inflés, ceint
18 P2 rouge
19 P2 Ou plus jamais – sinon ses yeux – flamme ne bouge
20 P2 Pour éclairer ce faste en fer de la mort.

En A et en B, au bas du texte, une date : 1891.

ARTEVELDE

La mort grande, du fond des sonnantes armoires
De l'orgue, érige, en chant de gloire, immensément,
Vers les voûtes, le nom du vieux Ruwaert flamand
Dont chaque anniversaire exalte les mémoires.

5 Parmi les foulons morts, parmi les incendies,
Les carnages, les révoltes, les désespoirs,
Le peuple a ramassé sa légende, les soirs,
A la veillée, et la célèbre en recordies.

10 Les rois, il les prostrait devant son attitude,
Impérieux, ayant derrière lui, là-bas,
Et le peuple des cœurs et le peuple des bras
Tendus ! Il était fort comme une multitude.

15 Et son âme voyait son âme et ses pensées
Survivre et s'allumer par au delà son temps,
Torche première ! Et vers les avenir flottants
Tordre tragiquement ses flammes convulsées.

20 Il se sentait miraculeux. Toute sa tête
S'imposait à l'obstacle. Il le cassa sous lui,
Jusqu'au jour où la mort enlinceula de nuit
Son front silencieux de force et de tempête.

Un soir, il disparut tué comme un roi rouge.
En pleine ville ardente et révoltée, un soir.

Pour ce poème, il existe deux versions préoriginales, qui seront désignées par les sigles P¹ et P².

La version P², étant fort différente des autres états du texte, est reportée à la fin de cet appareil critique.

En P¹, un autre titre : LA PLAINE

- | | | |
|----|--------------------|---|
| 7 | P ¹ | d'un jet vers |
| 8 | P ¹ | Les chênes et les pins, pareils à des pilastres. |
| 9 | P ¹ -B | flambeaux, |
| 11 | P ¹ | Les champs, ils sont coupés par clos quadrangulaires, |
| | A,B | Les champs, ils sont coupés, en clos quadrangulaires, |
| 12 | P ¹ ,A | Et miroitent, ainsi que d'énormes tombeaux. |
| | B | Et miroitent ainsi que d'énormes tombeaux. |
| 13 | P ¹ , A | Et telle, avec |

La version P², pourvue d'un autre titre, UNE NUIT, comporte six quatrains :

Maintenant que dans les plaines il s'est fait soir,
 Avec ses grands oiseaux d'ébène et taciturnes,
 L'ombre sculpte ses murs et ses cloisons nocturnes
 Comme un Escorial donjonné d'argent noir.

- (5) Palais de flambeaux morts où le minuit n'étaie
 Aucune dalle au clair de lune, palais si lourd
 Que de ses blocs – pour l'âme et pour le songe – il sourd
 Une éternelle insensibilité totale.

LA NUIT

Depuis que dans la plaine immense il s'est fait soir,
Avec de lourds marteaux et des blocs taciturnes,
L'ombre bâtit ses murs et ses donjons nocturnes
Comme un Escorial revêtu d'argent noir.

5 Le ciel prodigieux domine, embrasé d'astres,
– Voûte d'ébène et d'or où fourmillent des yeux –
Et s'érigent, d'un jet, vers ce plafond de feux,
Les hêtres et les pins pareils à des pilastres.

10 Comme de blancs linceuls éclairés de flambeaux
Les lacs brillent, frappés de lumières stellaires,
Et les hameaux et leurs enclos quadrangulaires
Apparaissent ainsi que d'énormes tombeaux.

Et, telle, avec ses coins et ses salles funèbres,
Tout entière bâtie en mystère, en terreur,
15 La nuit paraît le noir palais d'un empereur
Accoudé quelque part, au loin, dans les ténèbres.

(10) Oh morne et monotone il est venu si long,
Du bout de grands couloirs, chargés de somnolence,
Tel pour à jamais, il est venu le vieux silence
S'asseoir énormément sous son manteau de plomb.

(15) Il est venu si grandement s'asseoir – et l'on espère
Que plus jamais sur ces pierres, couleur de nuit,
Ni les hommes futils [*sic*] ne casseront de bruit
Ni les aubes ne brouteront de la lumière.

(20) Ni l'angoisse ni la terreur ne cingleront,
Avec leurs torches d'or, l'oubli de ces grand'salles ;
Mais que seules les ténèbres polycéphales
En cette éternité de noir, signifieront,

En dehors des forces et du temps et du nombre,
Tel idéal désir d'être une ombre, – d'un cœur
Qui se rêve dans ce palais : un empereur
Accoudé, quelque part, sur un bloc d'argent sombre.

(1887)

APPENDICE

Les poèmes de ce recueil ont été publiés dans les revues suivantes :

Les poèmes de 1945 à 1947 : *Revue de la poésie*, *Revue de la littérature*, *Revue de la critique*, *Revue de la philosophie*, *Revue de la psychologie*, *Revue de la sociologie*, *Revue de la médecine*, *Revue de la jurisprudence*, *Revue de la pédagogie*, *Revue de la psychiatrie*, *Revue de la psychologie expérimentale*, *Revue de la psychologie appliquée*, *Revue de la psychologie sociale*, *Revue de la psychologie industrielle*, *Revue de la psychologie médicale*, *Revue de la psychologie légale*, *Revue de la psychologie criminelle*, *Revue de la psychologie judiciaire*, *Revue de la psychologie pénitentiaire*, *Revue de la psychologie scolaire*, *Revue de la psychologie universitaire*, *Revue de la psychologie professionnelle*, *Revue de la psychologie sociale*, *Revue de la psychologie industrielle*, *Revue de la psychologie médicale*, *Revue de la psychologie légale*, *Revue de la psychologie criminelle*, *Revue de la psychologie judiciaire*, *Revue de la psychologie pénitentiaire*, *Revue de la psychologie scolaire*, *Revue de la psychologie universitaire*, *Revue de la psychologie professionnelle*.

3 Masques terrifiés
Serres d'air et de feu
Et leur anstère bruyant

Haute allure, orgueil rigide
Orgueil rigide, barons, docteurs
Barons, docteurs, leurs doigts

10 Leurs doigts s'abaissent
Ils signifieront des vices
Et détraqueront des vices

Ils cachent sous leurs robes
Les fiers vices, barons
Et les vices des tyrans

Et le caprice rennaît
De voir du sang noir le sang
Séché trop vite aux cotés des cages

En P, le poème est déjà divisé en deux parties, mais celles-ci ne sont pas indiquées par des chiffres romains.

En P-B, entre la première et la seconde strophe, une strophe supplémentaire :

B Ils vous imposent leurs pensers,
Ce n'est pas eux que vous fixez,
Mais ce sont eux qui vous commandent.

(1) P pensées,

15 P tyrannies
A,B tyrannies ;

En P-B, entre les vers 15 et 16, une strophe supplémentaire :

B Et les ennuis de leurs cerveaux,
Scellés comme d'obscurs caveaux
Aux banals soleils de la vie ;

(3) P vie

18 P Séché trop vite, au coin des ongles !

A P R E M E N T

I

- 20 Dans leur cadre d'ébène et d'or
20 Les personnages d'Anton Mor
24 Persécutent de leur silence.
- 5 Masques terreux, visages durs,
5 Serrés dans leurs secrets obscurs,
5 Et leur austérité méchante.
- 8 Haute allure, maintien cruel,
8 Orgueil rigide et textuel :
8 Barons, docteurs et capitaines.
- 10 Leurs doigts sont maigres et fluets :
10 Ils figneraient des jouets
10 Et détraqueraient des empires.
- 15 Ils cachent sous leurs fronts chétifs
15 Les fiers vouloirs rébarbatifs
15 Et les vices des tyrannies
- Et le caprice renaissant
De voir du sang rosir le sang
Séché trop vite aux coins des ongles !

- 20 P masque.
 23 P pierre
 24 P Sans que depuis mille ans ait bougé la paupière ;

Entre les vers 24 et 25, en P-B, une strophe supplémentaire :

- B Sur le bloc de granit ancien, mordu de fer,
 Le chef qui se prolonge, ainsi que des murailles,
 Redresse immensément un front de funérailles ;
 (2) P prolonge ainsi que des murailles
 (3) P Dresse immensément un front de funérailles ;
- 26 P Les deux seins noirs, pareils à des lunes funèbres,
 A,B Les deux seins noirs, pareils à deux lunes funèbres,
 27 P,A Laissent deux baisers froids tomber en des ténèbres ;
 B Laissent deux baisers froids tomber en des ténèbres :
 29 P Les deux bras étendus dont les mains sont coupées,
 30 P Tendaient pour les aïeux l'orgueil droit des épées ;
 32 P Le ventre enguilandé d'une toison virile
 33 P lividement magnifique et stérile

En A, entre les vers 33 et 34, pas de coupure strophique.

- 34 P,A de fer.

En P, au bas du texte, pas de date.

II

- 20 Sur le bloc de granit ancien, mordu de fer,
 Une idole est debout – le mystère la masque :
 Un diamant se mêle à la nuit de son casque ;
- Sur le bloc de granit ancien, mordu de fer,
 Elle impose, là-bas, son dardement de pierre,
 Sans que depuis mille ans ait bougé sa paupière ;
- 25 Sur le bloc de granit ancien, mordu de fer,
 Les deux seins froids, pareils à deux lunes funèbres,
 Semblent deux baisers d'or gelés dans les ténèbres,
- Sur le bloc de granit ancien, mordu de fer,
 Les hauts bras étendus dont les mains sont coupées,
 30 Tendaient pour les vaincus l'orgueil droit des épées ;
- Sur le bloc de granit ancien, mordu de fer,
 Le ventre, enguirlandé d'une toison virile,
 Reluit lividement, magnifique et stérile,
- Sur le bloc de granit ancien mordu de fer...

(1888)

II

- 2 P là-bas,
- 3 P Montant et dévalant l'escalier des heures,
- 4 P Les horloges, avec leur pas ;
- 6 P,A Et fleurs d'antan, chiffres et camaïeux,
- 15 P le nombre
- 20 P-B Boitant de leur sabots ou glissant sur leurs pas,
- 26 P Sur le bloc de granit ancien, moulu de fer,
- 27 P,A Les deux séries folles, portées à deux fois l'heure,
- 29 P Semblent dans l'air de se lever dans les escaliers,
- 30 P : ardent est le sabot et le pied tendu,
- 31 P Sur le bloc de granit ancien, moulu de fer,
- 32 P Les hauts pans étirés dans les angles des escaliers,
- 33 P tendent pour les vaincus l'oreille et les yeux ;
- En A, sur le bloc de granit ancien moulu de fer,
- 34 P,A Le ventre enguirlandé d'une touison viable,
- Reluit lividement, cogné par et sans qu'il en soit,
- Sur le bloc de granit ancien moulu de fer...

(1888)

LES HORLOGES

La nuit, dans le silence en noir de nos demeures,
Béquilles et bâtons, qui se cognent, là-bas ;
Montant et dévalant les escaliers des heures,
Les horloges, avec leurs pas ;

5 Emaux naïfs derrière un verre, emblèmes
Et fleurs d'antan, chiffres maigres et vieux ;
Lunes des corridors vides et blêmes
Les horloges, avec leurs yeux ;

10 Sons morts, notes de plomb, marteaux et limes,
Boutique en bois de mots sournois
Et le babil des secondes minimes,
Les horloges, avec leurs voix ;

15 Gâines de chêne et bornes d'ombre,
Cercueils scellés dans le mur froid,
Vieux os du temps qui grignote le nombre,
Les horloges et leur effroi ;

20 Les horloges
Volontaires et vigilantes,
Pareilles aux vieilles servantes
Tapant de leurs sabots ou glissant sur leurs bas,
Les horloges que j'interroge
Serrent ma peur en leur compas.

LES HORLOGES

2 P La nuit dans le silence en tout le nos demandant
 3 P Bédouilles et bâtons pointus regardant les pas
 4 P Montant et descendant les escaliers des passages
 6 P Les horloges, avec leurs pas,
 15 P
 20 P-B Bonnet de leur casque au-dessus de leur front
 25 P
 30 P
 35 P
 40 P
 45 P
 50 P
 55 P
 60 P
 65 P
 70 P
 75 P
 80 P
 85 P
 90 P
 95 P
 100 P
 105 P
 110 P
 115 P
 120 P
 125 P
 130 P
 135 P
 140 P
 145 P
 150 P
 155 P
 160 P
 165 P
 170 P
 175 P
 180 P
 185 P
 190 P
 195 P
 200 P
 205 P
 210 P
 215 P
 220 P
 225 P
 230 P
 235 P
 240 P
 245 P
 250 P
 255 P
 260 P
 265 P
 270 P
 275 P
 280 P
 285 P
 290 P
 295 P
 300 P
 305 P
 310 P
 315 P
 320 P
 325 P
 330 P
 335 P
 340 P
 345 P
 350 P
 355 P
 360 P
 365 P
 370 P
 375 P
 380 P
 385 P
 390 P
 395 P
 400 P
 405 P
 410 P
 415 P
 420 P
 425 P
 430 P
 435 P
 440 P
 445 P
 450 P
 455 P
 460 P
 465 P
 470 P
 475 P
 480 P
 485 P
 490 P
 495 P
 500 P
 505 P
 510 P
 515 P
 520 P
 525 P
 530 P
 535 P
 540 P
 545 P
 550 P
 555 P
 560 P
 565 P
 570 P
 575 P
 580 P
 585 P
 590 P
 595 P
 600 P
 605 P
 610 P
 615 P
 620 P
 625 P
 630 P
 635 P
 640 P
 645 P
 650 P
 655 P
 660 P
 665 P
 670 P
 675 P
 680 P
 685 P
 690 P
 695 P
 700 P
 705 P
 710 P
 715 P
 720 P
 725 P
 730 P
 735 P
 740 P
 745 P
 750 P
 755 P
 760 P
 765 P
 770 P
 775 P
 780 P
 785 P
 790 P
 795 P
 800 P
 805 P
 810 P
 815 P
 820 P
 825 P
 830 P
 835 P
 840 P
 845 P
 850 P
 855 P
 860 P
 865 P
 870 P
 875 P
 880 P
 885 P
 890 P
 895 P
 900 P
 905 P
 910 P
 915 P
 920 P
 925 P
 930 P
 935 P
 940 P
 945 P
 950 P
 955 P
 960 P
 965 P
 970 P
 975 P
 980 P
 985 P
 990 P
 995 P
 1000 P

PARABOLE

Parmi l'étang d'or sombre
Et les nénuphars blancs,
Un vol passant de hérons lents
Laisse tomber des ombres.

5 Elles s'ouvrent et se ferment sur l'eau
Toutes grandes, comme des mantes ;
Et le passage des oiseaux, là-haut,
S'indéfinisse, ailes ramantes.

10 Un pêcheur grave et théorique
Tend vers elles son filet clair,
Ne voyant pas qu'elles battent dans l'air
Les larges ailes chimériques,

15 Ni que ce qu'il guette, le jour, la nuit,
Pour le serrer en des mailles d'ennui,
En bas, dans les vases, au fond d'un trou,
Passe dans la lumière, insaisissable et fou.

(1894)

- 1 P Il gèle – et des arbres ornés de givre clair
 A,B Il gèle et des arbres pâlis de givre clair
 2 P-B Montent au loin, ainsi que des faisceaux de lune ;
 6 P argent.
 7 P Seule, une barque est là, qui veille et qui attend
 A,B Seule une
 9 P empoignant, soudain
 10 P,A Disposera ce vaste hiver à coups de rames
 12 P Vers les océans d'or du paradis lointain ?
 15 P-B oiseaux libres

LA BARQUE

Il gèle – et des arbres pâles de givre clair
Montent là-bas, en les lointains baignés de lune ;
Au ciel purifié, aucun nuage ; aucune
Tache sur l'infini silencieux de l'air.

5 Le fleuve où la lueur des astres se réfracte
Semble dallé d'acier et maçonné d'argent ;
Seule, une barque est là, qui veille et qui attend,
Les deux avirons pris dans la glace compacte.

10 Quel ange ou quel héros les empoignant soudain
Dispersera ce vaste hiver à coup de rames
Et conduira la barque en un pays de flammes
Vers les océans d'or des paradis lointains ?

15 Ou bien doit-elle attendre à tout jamais son maître,
Prisonnière du froid et du grand minuit blanc,
Tandis que des oiseaux, libres et flagellant
Les vents, volent, là-haut, vers les printemps à naître ?

LA BARQUE

1 P Il gèle - et des arbres pâles de sève et de
 A.B. Montent là-haut, en les lointains bords de la nuit.
 2 P-B Au crépuscule aussi, quand l'automne est
 4 P Tâche sur l'inné silencieux de l'air
 7 P l'attente qui se lève sur les bords
 A.B. Le flot ou la fleur des saules se reflète
 9 P dans l'air.
 10 A.P. Semble taillé d'acier et moineau de fer.
 12 P Seule, une barque est là, dans l'attente
 15 B-P. Les deux avions pris dans la glace complètent

 Quel ange ou quel héros les empoignant soudain
 10 Dispersera ce vaste hiver à coup de rames
 Et conduira la barque en un pays de flammes
 Vers les océans d'or des paradis lointains ?

 Ou bien doit-elle attendre à tout jamais son maître,
 Prisonnière du froid et du grand minuit blanc,
 Tandis que les oiseaux, libres et gazouillant
 15 Les vents, voltent là-haut, vers les printemps à naître ?

UN SOIR

LES PAROLES MORNES

- (10) Au clair sonnant matin ne se souvenait pas.
 Pour le bord de mon livre, où comme en un miroir
 [et reflète mon cœur lasé, mon cœur du soir.
 (1) P
 (2) P.A
 (3) P
 (4) P
 (5) P
 (6) P
 (7) P
 (8) P.A
 (9) P
 (10) P

- En A et en B, selon le premier vers, le chiffre romain II.
 2 P
 A.B Et rille et que de mais bravaux baissent de vaie
 3 P
 A Un soir de tout à coup de gel, s'ouvre l'hiver
 B Un soir de tout à coup de gel, s'ouvre l'hiver
 4 P
 A Dans le foyer, touché de naphite et de phosphore
 B Dans le foyer, touché de naphite et de phosphore

En P, un autre titre : PENSEES DU SOIR

En A et en B, un autre titre : DES SOIRS

Avant le premier vers, en P-B, une strophe supplémentaire de dix vers ;
elle est précédée du chiffre romain I, en A et en B seulement :

- B Sur mes livres éteints, où comme en un miroir
 J'ai reflété mon front lassé, mon front du soir,
 Après un jour vécu sans gloire et sans vaillance,
 Lampes immobiles, larmez, dans le silence,
(5) Vos feux pour le sommeil qui vient, torpivement,
 Clote mes yeux fanés et mon attristement ;
 Lampes, brûlez, durant des heures et des heures
 Encore, inutiles pour tous, mais les meilleures
 Pour le rêve veiller – dont mon esprit, hélas !
(10) Au clair sonnante matin ne se souviendra pas.
 (1) P Sur le bord de mon livre, où comme en un miroir,
 (2) P,A J'ai reflété mon cœur lassé, mon cœur du soir,
 (4) P Lampes de mes larmes, larmez dans le silence
 (5) P Vos feux, pour le sommeil qui vient torpivement
 (7) P Lampes brûlez durant
 (8) P,A Encor, inutiles
 (9) P veiller dont

En A et en B, avant le premier vers, le chiffre romain II.

- 2 P Et rafle et que de mats brouillards baignent de vair,
 A,B Et vrille et que de mats brouillards baignent de vair,
3 P Un soir de tout à coup de gel, s'ouvre l'hiver,
 A Un soir, en tout à coup de gel, s'ouvre l'hiver,
 B Un soir de gel torpide et lourd, s'ouvre l'hiver,
4 P Dans le foyer, fourbi de naphte et de phosphore,
 A Dans le foyer, fourbi de naphte et de phosphore
 B Dans le foyer, fourbi de naphte et de phosphore,

UN SOIR

Sous les vitres du hall nitreux que le froid fore
Et vrille et dont la brume enveloppe le fer,
Un soir de gel rugueux et lourd, s'ouvre l'hiver,
Dans le foyer, plus scintillant que le phosphore.

(1888)

- 5 P-B Qui brûle : et le charbon pointu se mousse d'or
 6 P Et le posthume été dans l'or se persévère ;
 7 P-B Il émeraude un bol, il enturquoise un verre
 8 P-B Et multiplie en chatons d'or son âme encor.
 9 P Avec ce même feu qui l'abolit, sa joie
 A Par à travers ce feu qui le détruit, sa joie
 11 P fête - au loin
 12 P-B Lorsque tonne l'automne et que le vent disjoint
 13 P Resserre au loin ses poings et que gratte le givre...
 A Ou serre en nœud ses poings et que gratte le givre...
 B Pour mieux frapper, ses poings et que gratte le givre...

En P, au bas du texte, pas de date.

(10) Au clair semant matin ne se souviendra pas.

- (1) P Sur le bord de mon lit, où console en un miroir
 (2) P A J'ai reflété mon cœur las, mon œil du soir
 (3) P Lampes de mes larmes, fermes dans le silence
 (4) P Vos feux, pour le sommeil qui vient torpidement
 (5) P Lampes brûlées durant
 (6) P A L'œil inutile
 (7) P valleur dent

En A et en B, avant le premier vers, le chiffre romain II

- 1 P Et rafle et que de volets heurtés l'air de vaiv,
 A B Et vrille et que de mals heurtés l'air de vaiv,
 2 P Un soir de tout à coup de gel, s'ouvre l'hiver,
 A Un soir, en tout à coup de gel, s'ouvre l'hiver,
 B Un soir de gel torpide et lourd, s'ouvre l'hiver,
 4 P Dans le foyer, fourbi de naphite et de phosphore,
 A Dans le foyer, fourbi de naphite et de phosphore
 B Dans le foyer, fourbi de naphite et de phosphore,

5 Et le charbon rongé revêt sa mousse d'or
Et le posthume été dans l'or se réitère ;
Il empourpre un flacon, il enguirlande un verre
Et multiplie en feuilles d'or sa force encor.

10 Malgré ce feu soudain qui le détruit, sa joie
Est de faire des fleurs parmi les lustres, vivre !
Et d'allumer sa mort comme une fête. Au loin,

10 Là-bas, le vent du Nord souffle et rage en son coin
Et répand sur les toits et la neige et le givre.
10 Ô cette mort que l'on torture et qui flamboie !

(1888)

- 1 P C'est quelque part en des pays du Nord, le sais-je ?
A,B C'est quelque part en des pays du Nord – le sais-je ?
- 2 P C'est quelque part en des loins aciéreux
A C'est quelque part sous des pôles aciéreux,
B C'est quelque part, sous des pôles aciéreux,
- 4 P-B Griffent des pans de roc nitreux.
- 5 P Et c'est grand gel – miroiré brusquement
A,B Et c'est grand gel – reflété brusquement
- 7 P-B Et c'est givre qui grince et pince
- 9 P Et c'est minuit ainsi qu'un grand bloc blanc
A,B Et c'est minuit ainsi qu'un grand bloc blanc,
- 10 P dormant
- 11 P-B Et c'est minuit qui pince et grince

SAIS-JE OU ?

C'est quelque part en des pays du Nord – que sais-je ?
C'est quelque part, en Norvège, là-bas
Où les blancs ongles de la neige
Griffent des rocs, de haut en bas.

5 Oh ! ce grand gel – reflété brusquement
En des marais d'argent dormant ;
Et ce givre qui grince et pince
Les lancettes d'un taillis mince.

10 Et ce minuit ainsi qu'un grand bloc blanc,
Sur les marais d'argent dormant,
Et ce minuit qui pince et grince
Et, comme une grande main, rince
Les cristaux froids du firmament.

En P-B, au lieu des vers 14 à 17, on trouve six vers en P, réduits à cinq en A et en B :

B Et c'est en un lointain nocturne,
Comme une cloche taciturne
Qui tait son glas mortellement.

Et c'est encor la grand'messe du froid

(5) Où les arbres vont en cortège ...

(1) P-B Et c'est en ce lointain nocturne,

En P, entre les vers (1) et (2), un vers supplémentaire :

Celui d'un silence d'aimant,

(3) P-B glas, mortellement.

(4) P-B Et c'est encore grand'messe de froid

(5) P-B Et de drèves comme en cortège ...

En P-B, entre les vers 17 et 18, pas de coupure strophique.

18 P C'est quelque part en un très vieux pays du Nord, le sais-je ?

A,B C'est quelque part en un très vieux pays du Nord, – le sais-je ?

En P, entre les vers 18 et 19, une coupure strophique.

19 A,B Mais c'est vraiment dans un vieux cœur du Nord – en moi.

En P-B, au bas du texte, une date : 1890.

COMME TOUS LES SOIRS

15 Dites, l'entendez-vous la grand'messe du froid ?
L'entendez-vous sonner, sonner là-bas,
En ces lointains de neige et de frimas
Où les arbres vont en cortège...

C'est quelque part en un très vieux pays du Nord, – que sais-je ?
Mais c'est aussi dans un vieux cœur du Nord – en moi.

10
15
20
25
30
35
40
45
50
55
60
65
70
75
80
85
90
95
100
105
110
115
120
125
130
135
140
145
150
155
160
165
170
175
180
185
190
195
200
205
210
215
220
225
230
235
240
245
250
255
260
265
270
275
280
285
290
295
300
305
310
315
320
325
330
335
340
345
350
355
360
365
370
375
380
385
390
395
400
405
410
415
420
425
430
435
440
445
450
455
460
465
470
475
480
485
490
495
500
505
510
515
520
525
530
535
540
545
550
555
560
565
570
575
580
585
590
595
600
605
610
615
620
625
630
635
640
645
650
655
660
665
670
675
680
685
690
695
700
705
710
715
720
725
730
735
740
745
750
755
760
765
770
775
780
785
790
795
800
805
810
815
820
825
830
835
840
845
850
855
860
865
870
875
880
885
890
895
900
905
910
915
920
925
930
935
940
945
950
955
960
965
970
975
980
985
990
995

En P, le poème comporte 34 vers et est divisé en deux parties.
Le premier vers est précédé du chiffre romain I.

- | | | |
|----|-----|---|
| 2 | P-B | Vers la lune de fiel et d'or |
| 3 | P-B | C'est lui, là-bas, dans les roseaux, |
| 8 | P | l'univers |
| 9 | P | C'est lui dans les roseaux |
| 11 | P-B | Quand les taches des stellaires poisons |
| 12 | P-B | Mordent le plomb des horizons |
| 14 | P | C'est lui, cette toujours voix entendue |
| | A,B | C'est lui, cette toujours voix entendue, |
| 15 | P-B | Là-bas dans les roseaux. |
| | C | roseaux, (Cette virgule est sûrement due à une distraction du
typographe. Verhaeren termine toujours ses strophes, en
versification libre, par un point. Nous reprenons donc la
ponctuation de V (un point), conforme aux étapes P-B.) |

En P, entre les vers 18 et 19, une coupure strophique.

19 A,B Mais c'est vraiment dans un vieux cœur de Nid - en mot.

En P-B, au fin du texte, une date : 1890.

COMME TOUS LES SOIRS

5 Le vieux crapaud de la nuit glauque
Sous la lune de fiel et d'or,
C'est lui, là-bas dans les roseaux,
La morne bouche à fleur des eaux,
Qui rauque.

10 Là-bas, dans les roseaux,
Ces yeux immensément ouverts
Sur les minuits de l'univers,
C'est lui, dans les roseaux,
Le vieux crapaud de mes sanglots.

15 Quand les astres à l'horizon
Semblent des taches de poison
– Ecoute, il se râpe du fer par l'étendue –
C'est lui, cette même voix entendue
Toujours, là-bas, dans les roseaux.

COMME TOUS LES SOIRS

En P-B, la cinquième strophe diffère de la version définitive et ne comporte que quatre vers (au lieu de cinq) :

B Les nuits ne sont pas assez longues
Pour que tarissent les diphtongues,
Toujours les mêmes, de ces sons,
Qui se frôlent comme des gonds.
(2) P diphtongues
(3) P les mêmes de ces sons

En P-B, la sixième strophe commence par un vers supplémentaire :

P Ni les noroîts assez stridents
A,B Ni les noroîts assez stridents,
26 P dents
A,B dents,
28 P-B Afin que plus ne montent en cortège

En P, après le vers 30, un quatrain, précédé du chiffre romain II :

Vers la lune de fiel et d'or
Si quelque soir le cri s'endort
C'est que mon cœur qui rauque à mort,
Morne crapaud, il sera mort !

En A et en B, au bas du texte, une date : 1889.

L'HEURE MAFVRIE

Depuis Monotones, à fleur des eaux,
Mes Monotones, comme des gonds,
Monotones, s'en vont les sons
J'avais Monotones, pour les automnes.
Et mon entendement
20 Oïes Les nuits ne sont pas assez longues
Pour que tarissent, avant le jour profond,
Les mornes sons
Et leurs diphtongues
Lentes et longues.
25 Et qu' Ni les hivers assez mordants
Avec leur triple rang de dents :
Celle Gel, givre et neige,
Et s'en Pour que ne montent plus en long cortège
Vers Les lamentables lamentos
30 Où Du vieux crapaud de mes sanglots.
18 Ah ! comme il fut dolent
Quand mon âme s'éleva
S'écrasa toute
Et lézarda, craquelant tout

En P-B, entre les vers 1 et 2, deux vers supplémentaires :

- B Et de soudaine lassitude
D'être celui qui va, cerné de solitude,
(2) P D'être celui qui cherche, cerné de solitude,
- 3 P hantise,
A hantise.
- 4 P-B Et mon entêtement – haine et splendeur – vermeil,
6 P-B Dardait contre le bloc de roc de la bêtise.
7 A De vivre ainsi hautement, j'avais
9 P-B Ne croyant plus qu'à ma perdurance d'artiste
10 P,A Et à l'œuvre que je rêvais.
B Et à l'œuvre que je rêvais ;
13 P Vers les vergers humains,
15 P-B Ah ! comme il fut plombant ce soir d'opacité,
16 P doutes
17 P,A En tout à coup d'arbre à terre barra mes routes

L'HEURE MAUVAISE

- Depuis ces temps troublés d'adieux et de retours
Mes jours toujours plus lourds s'en vont roulant leur cours.
Mon sang roulait péniblement dans mes veines
J'avais foi dans ma tête ; elle était ma hantise,
Et mon entêtement – haine et fureur – vermeil,
5 OÙ s'allumait l'intérieur soleil,
Fonçait jadis contre le roc de la bêtise.
Comme un malade brisé de silence et de torture,
De vivre ainsi hautainement, j'avais
Muette joie à me sentir et seul et triste,
Et je ne croyais plus qu'à ma force d'artiste
10 Et qu'à l'œuvre que je rêvais :
- Celle qui se levait tranquille et douce et bonne
Et s'en allait par de simples chemins,
Vers les foyers humains,
Où l'on pardonne.
- 15 Ah ! comme il fut dolent ce soir d'opacité,
Quand mon âme minée infiniment de doutes,
S'écroula toute
Et lézarda, craquement noir, ma volonté.

- 20 P Mes poings, flasques ; mes yeux, fanés ; mes orgueils, serfs ;
21 P,A coulait péniblement jusqu'à mes nerfs
23 P le hasard,

En P-B, au bas du texte, une date : 1887.

LES RIDEAUX

A tout jamais mortes, mes fermetés brandies !
 20 Mes poings ? flasques ; mes yeux ? fanés ; mes orgueils ? serfs ;
 Mon sang coulait, péniblement, jusqu'à mes nerfs
 Et comme des suçoirs gluaient mes maladies.

Et maintenant que je m'en vais vers le hasard...
 Dites, le vœu qu'en un lointain de sépulture,
 25 Comme un marbre brûlé de gloire et de torture,
 Rouge éternellement se crispera mon art !

Sur mes lentes tapisseries
 Les chimères de haine et de méchanceté
 Font des bulisons de pierreries.

1 P-B Sur mes rideaux comme des cieux,

3 P silencieux.

En P, entre les vers 3 et 4, une coupure strophique.

En P, les vers 8 et 9 sont disposés de la façon suivante :

Sur les dalles,

mais aussi sur mon cœur.

11 P Dites, me bâtirais-je un asile aux douleurs ?

A,B Dites, me

12 P Les douces laines comme des mains

A Les douces les bonnes laines comme des mains,

14 P Que transissent les pleurs humains.

A Que froidissent les pleurs humains.

B Que froidissent les pleurs humains ;

En P-B, entre les vers 14 et 15, quatre vers supplémentaires séparés du vers 14 par une coupure strophique :

B Les douces, les bonnes laines sont sûres :

Elles feraient le tour de nos blessures

Et nous seraient l'apaisement

De nos tourments,

(4) P De nos peines d'interminablement,

15 P-B Brusques, n'étaient ces railleries

17 P Et leurs croupes cravachant l'air

A,B Et leurs langues perforant l'air

22 P Se buissonnent en pierreries.

A Font des buissons en pierreries.

LES RIDEAUX

- Sur mes rideaux couleur des cieux,
Les chimères des broderies
Tordent un firmament silencieux ;
Les chimères des railleries.
- 5 Elles flagellent de leurs queues
La paix plane des laines bleues
Et le sommeil des laines tombantes et lentes
Sur les dalles,
Mais aussi sur mon cœur.
- 10 En ces plaines de laines,
Dites ; me bâtirai-je un asile aux douleurs ?
- Les douces, les bonnes laines comme des mains,
Réchaufferaient les cœurs
Que désolent les pleurs humains ;
- 15 Brusques, n'étaient les railleries
Des chimères des broderies
Et leurs langues déchirant l'air
Et leurs ongles et l'or au clair
De leurs ailes diamantaires.
- 20 Sur mes lentes tapisseries
Les chimères de haine et de méchanceté
Font des buissons de pierreries.

- 23 P-B Elles dardent la cruauté des yeux,
 24 P-B regards,
 26 P-B Elles ont des ongles aigus et lents
En P et en A, entre les vers 28 et 29, pas de coupure strophique.
En B, le vers 28 est au bas de la page.

En C, entre les vers 28 et 29, une coupure strophique.

(Cette coupure strophique est manifestement due à une confusion du typographe, trompé par la situation ambiguë du vers 28 en B. Rappelons que Verhaeren, en versification libre, termine toujours ses strophes par un point. Pour ces motifs, nous revenons à la situation de P et de A.)

- 31 P,A Et de micas de nacre et d'or,
 32 P Comme j'ai peur de leur essor
 A,B Dites comme
 35 P-B A quoi riment les tissus et les laines
 37 P-B Les lentes laines pour les peines ?
 38 P Je sais de bleus de ciel rideaux,
 42 P-B De beaux rideaux si doux de joie,
 43 P-B Aux mornes fronts profonds
 44 P,A Qu'on roule en leurs baisers de soie.
 B Qu'on roule en leur baiser de soie.

25 Elles dardent l'hostilité des yeux,
Qui m'ont troué de leurs regards
Aux jours d'erreurs et de hasards ;
Elles ont des ongles aigus et blancs
Et leurs caprices sont volants
Comme des feux à travers cieux ;
Bêtes de fils et de paillettes,
30 Faites de strass et de miettes
Et de morceaux de nacre et d'or,
Dites, comme j'ai peur de leur essor
Et crainte et peur de leurs yeux,
Couleur d'éclair parmi la mer !

35 A quoi servent les tissus et les laines
Pour les douleurs et pour les peines ?
Les douces laines pour les peines ?

Je sais de vieux et longs rideaux,
Avec des fleurs et des oiseaux,
40 Avec des fleurs et des jardins
Et des oiseaux incarnadins ;
De beaux rideaux tissés de soie,
Qui caressent les fronts profonds
Avec de la douceur et de la joie.

Les chûmes de soie et d'or qui bouge,
Qu'elles griffent les laines
De mes rideaux à lentes trains,
Il est trop tard pour que ces laines
Me soient douces comme une haleine.

45 P-B Les miens, ils sont hargneux de leurs chimères,

46 P Ils sont, mes grands rideaux, couleur de cieux,

En P et en A, entre les vers 48 et 49, une coupure strophique.

49 P-B A quoi riment leurs traînes et leurs laines ?

En P et en A, entre les vers 49 et 50, pas de coupure strophique.

51 P-B Avec du sang et de grands trous

52 P-B Pour les bêtes d'or et de soie ;

54 P Elle n'est que loque à morsures

55 P-B Où ces bêtes, à coupables armures

56 P-B D'ailes en flamme et de rostres ouverts,

58 P-B A quoi riment les tissus et les laines

En P-B, après le vers 59, quatre vers supplémentaires ; en P, ils terminent la strophe ; en A et en B, ils forment une strophe indépendante :

B Les jours des douleurs consolées,

Avec des mains auréolées,

Et la pitié comme témoin,

Ces jours des temps lointains, comme ils sont loin !

(4) P,A Ces jours de temps lointains, comme ils sont loin !

60 P s'aime

61 P-B A cause de sa douleur même,

64 P-B De viande rouge.

69 P-B Me soient encore ainsi qu'haleines.

En A et en B, au bas du texte, une date : 1892.

NOVEMBRE

45 Les miens, ils sont armés de leurs chimères,
Ils sont, mes grands rideaux, couleur des cieux,
Un firmament silencieux
De signes fous et de haines ramaires.
A quoi servent leurs traînes et leurs laines ?

50 Mon âme est une proie
Avec du sang et des grands trous
Pour ces bêtes d'or et de soie ;
Mon âme, elle est béante et pantelante,
Elle n'est que loques et déchirures
55 Où ces bêtes, à terribles armures,
Ailes de feu, rostres ouverts,
Mordent leur faim par au travers.

A quoi servent les tissus et les laines
Pour y rouler encor mes peines ?

60 Mon âme est désormais celle qui s'aime,
A cause de sa souffrance même,
Qui s'aime en ces lambeaux
Qu'on arrache d'elle en drapeaux
De douleur rouge.

65 Les chimères de soie et d'or qui bouge,
Qu'elles griffent les laines
De mes rideaux à lentes traînes,
Il est trop tard pour que ces laines
Me soient douces comme une haleine.

En P-B, un autre titre : VERS

En P-B, avant la première strophe, trois strophes supplémentaires :

- B Rayures d'eau, longues feuilles couleur de brique,
 Par mes plaines d'éternité comme il en tombe !
 Et que de la pluie et de la pluie – et la réplique
 D'un gros vent boursoufflé qui gonfle et qui se bombe
 (5) Et qui tombe, rayé de pluie en de la pluie.
 – Il fait novembre en mon âme
 Feuilles couleur de ma douleur, comme il en tombe ! –
 Par mes plaines d'éternité, la pluie
 Goute à goutte, depuis quel temps, s'ennuie,
 (10) – Il fait novembre en mon âme –
 Et c'est le vent du Nord qui clame
 Comme une bête dans mon âme.
 (6) P – Il fait Novembre en mon âme –
 A mon âme –
 (7) P,A tombe !
 (9) P A de longs arbres, longue, s'essuie
 (10) P – Il fait Novembre en mon âme –
 (12) P Comme une bête en mon âme.
- 1 P douleur
 3 P Feuille couleur de mes douleurs et de mes pleurs
 4 P cœur.
 8 P aveugle,
 9 P – Il fait Novembre en mon âme –

NOVEMBRE

Feuilles couleur de lie et de douleur,
Par mes plaines et mes plaines comme il en tombe ;
Feuilles couleur de mes douleurs et de mes pleurs,
Comme il en tombe sur mon cœur !

5 Avec des loques de nuages,
Sur son pauvre œil d'aveugle
S'est enfoncé, dans l'ouragan qui meugle,
Le vieux soleil aveugle.

- Il fait novembre en mon âme -

- 10 P Quelques osiers par des mares de limon veule
 A,B Quelques osiers en des mares de limon veule
 11 P brouillard
 13 P Monotone vers l'infini !
 A,B l'infini !
 14 P – Il fait Novembre en mon âme –

En P-B, la dernière strophe (vers 15-19) est remplacée par trois strophes :

B Une barque pourrit dans l'eau,
 Et l'eau, elle est d'acier, comme un couteau,
 Et des saules vidés flottent, à la dérive,
 Lamentables, comme des trous sans dents en des gencives.

(5) – Il fait novembre en mon âme –

Il fait novembre et le vent brame
 Et c'est la pluie, à l'infini,
 Et des nuages en voyages
 Par les tournants au loin de mes parages

(10) – Il fait novembre en mon âme –

Et c'est ma bête à moi qui clame,
 Immortelle, dans mon âme !

- (1) P eau
 (2) P couteau
 (3) P Et des saules les troncs flottent à la dérive
 (4) P gencives
 (5) P – Il fait Novembre en mon âme –
 (6) P Il fait Novembre et le vent brame
 (7) P Et la pluie est longue à l'infini
 (8) P Et ce sont des nuages en voyages
 (10) P – Il fait Novembre en mon âme –
 (11) P clame
 (12) P Immortelle dans

En A et en B, au bas du texte, une date : 1891.

10 Quelques osiers en des mares de limon gris
Et des cormorans d'encre en du brouillard,
Et puis leur cri qui s'entête, leur morne cri
Monotone, vers l'infini.

– Il fait novembre en mon âme –

15 O ces feuilles qui tombent
Et tombent ;
Et cette pluie à l'infini
Et puis ce cri, ce cri
Toujours le même, dans mon âme !

- 1 P Calmes voluptueux avec des encensoirs
 A,B Calmes voluptueux, avec des encensoirs
 2 P-B Et des rythmes lointains par le soir solitaire,
 5 P pourpre et

En P, entre les vers 5 et 6, pas de coupure strophique.

- 6 P Calmes voluptueux avec de grands nuages
 A,B Calmes voluptueux, avec de grands nuages,
 9 P Saphir des étoiles à travers les feuillages,
 A,B Saphir des étoiles, à travers les feuillages,
 10 P,A Et de roses odeurs et des roses de lait,
 B Et des aubes s'ouvrant en des matins de lait,

En P-B, entre les vers 10 et 11, pas de coupure strophique.

- 11 P,A Pour s'en aller vers les couchants et se défaire
 B Pour s'en aller vers les lointains et se défaire
 12 P Aussi comme une fin lente de jour, un jour,
 A De soi, comme une fin lente de jour, un jour,
 13 P-B En un voyage ardent et mol comme l'amour

En A et en B, au bas du texte, une date : 1888.

LA - BAS

Calme voluptueux, que le frêle encensoir
Des fleurs répand en ce soir solitaire !
Claire heure alanguissante et fondante des soirs,
Le soir sur des lits d'or s'endort avec la terre,
5 Sous des rideaux de pourpre, et longuement se tait !

Calme voluptueux, avec de grands nuages,
Et des îles de nacre et des plages d'argent
Et des perles et des coraux et le bougeant
10 Eclat des étoiles, à travers les feuillages ;
Et dans le ciel, là-haut, de grands fleuves de lait !

Et s'en aller vers les lointains et se défaire
De soi et des autres, un jour,
En un voyage ardent et doux comme l'amour
Et légendaire ainsi qu'un départ de galère !

En P, le titre comporte un article : LE SILENCIEUSEMENT

- 7 P-B esseulement ;
 8 P,A Je vis tranquillement en lui ;
 B Je vis tranquillement de lui ;
 9 P Il me frôle de sa robe ;
 A,B Il me frôle de l'ombre de sa robe ;
 10 P Parfois, ses deux mains doigtées d'aube
 A,B Parfois, ses mains et ses doigts d'aube
 11 P-B Closent les yeux de mon ennui.

En P, entre les vers 11 et 12, une coupure strophique.

En A et en B, le vers 11 est au bas de la page.

En C, entre les vers 11 et 12, pas de coupure strophique.

- 12 P Nous nous écoutons ne rien dire
 A,B Nous nous écoutons ne rien dire.

En P-C, entre les vers 12 et 13, une coupure strophique. C'est donc à tort que V supprime celle-ci.

En P-B, entre les vers 13 et 14, une coupure strophique.

En C, le vers 13 est au bas de la page. Il semble donc bien qu'il faille maintenir la coupure strophique (ce que V ne fait pas).

Le vers 13 est de ce fait un monostique, forme à laquelle Verhaeren a volontiers recours pour mettre en valeur une image forte.

- 14 P Par la croisée à l'air, des araignées
 A,B Par la croisée ouverte à l'air, des araignées
 15 P Tissent leur tamis d'or, depuis combien d'années ?...

SILENCIEUSEMENT

En un plein jour, larmé de lampes,
Qui brûlent en l'honneur
De tout l'inexprimé du cœur,
Le silence, par un chemin de rampes,
5 Descend vers ma rancœur.
Il circule très lentement
Par ma chambre d'esseulement.
Je vis malade et triste auprès de lui
Et lui me frôle avec sa robe ;
10 Parfois, ses mains couleur de l'aube
Ferment les yeux de mon ennui.
Et nous nous écoutons ne rien nous dire.

Et je rêve de vie absurde et l'heure expire.

15 Dans la croisée ouverte à l'air, les araignées
Tissent leur tamis gris, depuis combien d'années ?

En P-B, les vers 16 et 17 sont remplacés par six vers :

- B Saisir le va-et-vient menteur des sequins d'or
 Qu'un peu d'eau de soleil amène au long du bord,
 Laisser les crins du vent qui passe,
 Et se futiliser, le cœur intègre,
 (5) Et plein de sa folie allègre,
 Regarder loin, vers l'horizon fallace,
 (4) P Se futiliser, le cœur intègre,
- 18 P Aimer l'écho, parce qu'il n'est personne
 A Aimer l'écho, parce qu'il n'est personne ;
 B Aimer l'écho, parce qu'il n'est personne,
- 21 P-B Etre le rai mince et ductile
 25 P Statue au pied d'un arbre
 26 P Et faire un tout avec ce bloc de clair granit,
 A,B Et faire un tout avec le socle de granit,

En P-B, entre les vers 26 et 27, deux vers supplémentaires :

- B Qui serait là, depuis l'éternité, tranquille,
 Avec, autour de lui, un peu de fleurs jonquille.
 (1) P là depuis
 (2) P Avec, autour du socle, un peu de fleurs jonquille.
- 31 P,A Pour ne jamais vouloir de soi se souvenir !

En P-B, au bas du texte, une date : 1889.

Oh ! les pauvres et lents et pénibles désirs
Qui traversent encore et peuplent nos loisirs ;
Hélas ! aimer l'écho, parce qu'il n'est personne ;
Et lentement traîner son pas qui sonne,
20 Par les chemins en volutes de l'inutile.
Vouloir être soudain le rai mince et ductile
Qui se repose encor dans les villes du soir,
Lorsque déjà le gaz mord le trottoir.
S'asseoir sur les genoux de marbre
25 D'une vieille statue, au pied d'un arbre,
Et ne faire qu'un avec ce bloc de granit.
Ne point saisir au vol ce qui se définit ;
Passer et ne pas trop s'arrêter au passage ;
Ne jamais repasser surtout ; ne savoir l'âge
30 Ni du moment, ni de l'année – et puis finir
Par ne jamais vouloir de rien se souvenir !

- 5 P mon âme elle
 6 P-B Morosement et pour extraire
 10 P mon âme elle
 12 P,A blême :
 15 P mon âme elle

En P-B, entre les vers 15 et 16, deux quatrains et deux monostiques supplémentaires :

B Homme las de rage, qui rage
 D'être lassé de son orage,
 La vie en lui ne se prouvait
 Que par l'horreur qu'il en avait.

(5) Quant à mon âme, elle est partie.

Mes poings ont tordu dans le livre
 L'intolérable fièvre de vivre ;
 Ils ne l'ont point tordue assez
 Bien que mes poings en soient brisés.

(10) Quant à mon âme, elle est partie.

(5) P mon âme elle
 (9) P-B Bien que mes poings en soient cassés.
 (10) P mon âme elle

- 16 P-B Le han du soir suprême, écoute !
 17 P Se fend là-bas sur la grand'route ;
 A S'entend là-bas sur la grand'route ;
 18 P-B tes volets – c'est

En P, après la dernière strophe, un monostique supplémentaire :

Quant à ton âme elle est partie.

En P-B, au bas du texte, une date : 1888.

UN SOIR

- Avec les doigts de ma torture
 Gratteurs de mauvaise écriture,
 Maniaque inspecteur de maux,
 J'écris encor des mots, des mots ...
- 5 Quant à mon âme, elle est partie.
- Tenacement et pour extraire
 L'arrière-faix de ma colère,
 Aigu d'orgueil, crispé d'effort,
 Je racle en vain mon cerveau mort.
- 10 Quant à mon âme, elle est partie.
- Je voudrais me cracher moi-même,
 La lèvre en sang, la face blême.
 L'ivrogne de son propre moi
 S'érucrerait en un renvoi.
- 15 Quant à mon âme, elle est partie.
- Le glas du soir suprême – écoute !
 S'entend, là-bas, sur la grand'route ;
 Clos tes volets ; c'est bien fini
 Les mors aux dents vers l'infini.

- 1 P les soleils une
2 A cerveau
4 P à peine
6 P-B Un horizon d'ivoire y traîne des suaires
9 P Et ces passants muets marchent dans les soirs blêmes

En P, entre les vers 10 et 11, pas de coupure strophique.

En A-C, entre les vers 10 et 11, une coupure strophique.

En V, entre les vers 10 et 11, pas de coupure strophique.

Cette infidélité à l'étape C ne se justifie pas.

- 11 P-B Ils ont plié leurs ans ainsi que des linceuls ;
12 P eux-mêmes.
13 P Les vices leur sont noirs mais aussi les vertus ;
A,B Les vices leur sont noirs, mais aussi les vertus ;
14 P-B Leurs cœurs saignés à blanc et leurs ardeurs matées,
16 P Leurs yeux qui s'enflammaient encor, ils les ont tus
A,B Leurs yeux qui se parlaient encore, ils les ont tus ;
19 P même hélas le

En P-B, au bas du texte, une date : 1887.

QUELQUES - UNS

Plus loin que les soleils, une ville d'ébène
Se dresse et mire énormément en leur cerveau,
Son deuil et sa grandeur de morte ou de caveau.
La terre ? elle a passé. Le ciel ? se voit à peine.
5 Et de l'ombre toujours, immensément toujours.
Un horizon brumeux y traîne des suaires
Sur des monts soulevés en tertres mortuaires
Qui n'ont plus souvenir de ce qui fut les jours.
Et des passants muets marchent dans les soirs blêmes,
10 Hommes pleins de douleurs, vieux de tristesse, seuls.

Ils ont plié leurs jours ainsi que des linceuls ;
Ils sont les revenus de tout, même d'eux-mêmes ;
Les vices leur font peur, mais aussi les vertus ;
Leurs cœurs désormais clos et leurs ardeurs matées,
15 Ils travaillent à vivre indulgemment athées.
Leurs yeux qui nous parlaient encore, ils les ont tus ;
Et maintenant plus rien en eux jamais ne bouge ;
Ni les désirs, ni les regrets, ni les effrois ;
Ils n'ont plus même, hélas ! le grand rêve des Croix
20 Ni le dernier espoir tendu vers la mort rouge.

QUELQUES-UNS

Plus loin que les soies, une ville d'épaveilles est
 Se dressa et mire enroulement en leur cerveau
 Son deuil et sa grandeur de morte en de l'air
 La terre ? elle à base, l'air ? se voit à peine
 Et de l'ombre l'ombre, l'ombre l'ombre l'ombre
 Un horizon purpurin, l'air est tout en l'air
 Sur des monts rouges, les montagnes rouges
 Qui n'ont plus souvenir de ce qui fut les jours
 Et des passants morts, morts dans les soies blanches
 Hommes pleins de douleur, vœux de tristesse, vœux
 Ils ont fait, les jours, les jours, les jours
 Ils sont les vœux de tristesse, les vœux de tristesse
 Les vœux sont les vœux, les vœux, les vœux
 Leurs yeux, désormais clos et leurs ardeurs mortes
 Ils travaillaient à vivre indifféremment
 Leurs yeux qui nous parlaient encore, ils les ont tus ;
 Et maintenant plus rien en eux jamais ne bouge ;
 Ni les désirs, ni les regrets, ni les efforts ;
 Ils n'ont plus même, hélas ! le grand rêve des Cieux
 Ni le dernier espoir tendu vers la mort rouge.

LES VIGNES DE MA MURAILLE

1892-1893

A Eugène Demolder

TABLE DES MATIÈRES

- T : Préface. Poèmes parus en revue (voir la bibliographie).
Apq : Poèmes parus d'abord dans les *Annales* dans mes colonnes et repris
ensuite dans *Les Vignes de ma muraille*.
A : Édition originale. Les Vignes de ma muraille, dans le volume
collectif *Poèmes (in série) comprenant Les Villages illustres*.
Les *Annales* dans mes colonnes. Les Vignes de ma muraille.
Paris, Mécanique de France, 1893.
V : Édition définitive, parues dans le tome 2 des *Œuvres complètes*.
Paris, Mécanique de France, 1914.

Sur les premières épreuves de A, un autre titre :
LES BORDS DE LA ROUTE (nouvelle série)

TABLE DES SIGLES

- P : Préoriginales. Poèmes parus en revue (voir la bibliographie).
- App : Poèmes parus d'abord dans *Les Apparus dans mes chemins* et repris ensuite dans *Les Vignes de ma muraille*.
- A : Édition originale. *Les Vignes de ma muraille*, dans le volume collectif *Poèmes* (III^e série) comprenant *Les Villages illusoires*. *Les Apparus dans mes chemins*. *Les Vignes de ma muraille*. Paris, Mercure de France, 1899.
- V : Édition définitive, publiée dans le tome 2 des *Œuvres d'Émile Verhaeren*. Paris, Mercure de France, 1914.

CELLE DES VOYAGES

LES VIGNES DE MA MURAILLE

1892-1897

A Eugène Demolder.

	Qui regarda la pâle et triste	2
	Faire le tour de ton	3
	Je suis pour ta mort	5
	Celle de non habillés	7
	Celle qui s'en va	8
	La hanche des yeux	10
	Oh dis, combien	10
	Jadis j'étais	11
	D'où la	13
	Mes bras illuminés	14
	Nouveau	16
	Par des	17
	Un	18
	En	19
	Et	20

En P, un autre titre : CELLE DU VOYAGE

- 2 P Je suis la triste et l'accoudée
 A Je suis cette image accoudée
- 3 P Qui regarde ton idée
- 5 P Je suis, pour
- 6 P La de tout en noir habillée,
 A Celle en noir habillée,
- 7 P La si triste aux regards ailleurs
 A Celle aux regards ailleurs
- 8 P Dont les yeux brûlent, en leurs pleurs,
 A Dont les yeux brûlent en leurs pleurs
- En P, les vers 10 et 11 n'en forment qu'un seul :*
 Dis, comme ils sont loin dans l'autrefois, nos soirs en mer !
- 10 A Dites, combien c'est loin de nous, les plages
- 12 P J'étais l'élan du vaisseau clair
 A Alors, j'étais l'avant du vaisseau clair
- 13 P D'où ta jeunesse avait crié son vœu de vivre !
 A D'où la jeunesse avait crié son vœu de vivre ;
- 14 P J'étais la proue et sa statue en or :
- En P, entre les vers 14 et 15, un vers supplémentaire :*
 Mes bras vibraient aux nerfs du grand mât clair,
- 16 P Cueillaient dans l'air les écharpes des vents.
 A Cueillaient dans l'air les écharpes du vent.
- 17 P Dis, c'était par des ports d'or, là-bas, vers les Levants,
 A Dites, c'était en de grands ports là-bas, vers les Levants
- 18 P En des nuits de miroirs et d'îles immobiles.
- 20 P Et je multipliais, sous les moires des flots myriadaires,

Collection Poèmes qui s'enlèvent comprenant Les Villages illusoires, Les Apparitions dans mes chemins, Les Vignes de sa muraille, Paris, Mercure de France, 1899.

Édition définitive, publiée dans le tome 2 des Œuvres d'Émile Verhaeren, Paris, Mercure de France, 1914.

CELLE DES VOYAGES

Sur ta rampe, pendant la nuit,
Je suis cette femme accoudée
Qui regarde la pâle idée
Faire le tour de ton ennui.

5 Je suis pour ta morne veillée,
Celle de noir habillée,
Celle qui s'en revient d'ailleurs
Et dont les yeux conservent en leurs pleurs
La hantise des vieux voyages.

10 Oh dis, combien sont loin de nous, les plages
Les soirs et les couchants en mer !

Jadis, j'étais l'avant du vaisseau clair
D'où ta jeunesse avait crié son vœu de vivre ;
J'étais la proue en fête et qui s'enivre ;
15 Mes bras illuminés d'escarboucles et d'or
Nouaient dans l'air les écharpes du vent :
C'était en des grands ports là-bas, vers les Levants,
Par des nuits de miroirs et d'îles immobiles.

J'étais celle des soirs en mer
20 Et je réverbérais aux flots myriadaires
Les écailles d'argent de mon ventre d'éclair
Et l'or hallucinant de mes yeux légendaires.

- 23 P J'étais la sirène et la proue,
 24 P la roue,
 25 P Ton nom s'allumait d'or à l'or de mes seins d'or,
 26 P Et ta tête brûlait dans ma fête
 27 P De chocs contre chocs, contre les blocs de la tempête.
 28 P Sur la rampe de ton ennui
 29 P Je suis la triste et l'accoudée ;
 30 P Regarde : (*ce vers ne comporte que ce seul mot*)
 31 P J'étais encore cette immobile en des gares étincelantes,
 32 P Où des poteaux de fer, avec des boules de clarté,
 33 P Jonglent, sur les départs vers les hasards, leurs signes.
En P, au lieu des vers 34 et 35, une strophe de cinq vers :
 J'étais cette immobile en tout grand deuil, au seuil
 Des quais d'espoir laissé dans des fuites subites,
 Qui regardait partir et revenir,
 Avec ses yeux de souvenir,
 Les exaltés d'espace et de vents en crinières.
 36 P Et celle aussi des bonds en tonnerres de trains parmi les ponts,
 A J'étais celle des bonds en tonnerres parmi les ponts
 37 P Vers au-dessus les bras de mer et vers les monts,
En P et en A, entre les vers 37 et 38, deux vers supplémentaires :
 P Et celle aussi des yeux en braise des charbons,
 Comme des écailles au ventre des chaudières.
 A J'étais les yeux de braise du charbon
 Et les écailles d'or au ventre des chaudières.
 39 P Des convois noirs au clair des coupoles illuminées ;
 A Des convois noirs, au clair des coupoles illuminées
 40 P Et le cri des sifflets par les plaines, la nuit,
 41 P Ce cri ? – C'était mon cri d'angoisse à l'infini,
*En P, après le vers 41, deux vers supplémentaires terminent la strophe ;
 ils sont suivis d'un distique :*
 Déchirure de peur et de terreur,
 Dans l'infini de ton ennui !
 Dis, comme ils sont loin dans l'autrefois,
 Nos voix, à deux, penchés à la fenêtre.

J'étais la déesse et la proue ;
L'audace au gouvernail tournait la roue ;
25 Ton nom s'illuminait à l'or de mes seins d'or
Et ta tête brûlait, parmi ma fête
De chocs sur chocs, contre les blocs de la tempête.

Et maintenant, à ta rampe, pendant la nuit,
Je suis l'image accoudée et brûlante
30 Qui se penche sur ton ennui.

J'étais présente aussi en ces gares étincelantes
Où des poteaux de fer avec leurs boules de clarté
Tracent sur les départs vers les hasards, leurs signes.

J'étais celle des quais et des pays quittés,
35 En des départs soudains et des fuites insignes,
J'étais celle des bonds sur les arches des ponts
Par au-dessus des bras de mer et des grands monts ;
Et mes cheveux ? C'étaient les nocturnes fumées
Des convois noirs sur des plages illuminées
40 Et le cri des sifflets, par les gares, la nuit,
Ce cri ! C'était mon cri d'angoisse à l'infini.

- 42 P Les villes d'ombre étalaient leurs maisons
 43 P Vers les nuages en désarroi,
 44 P Quelque chose de terrible et de froid
 46 P Où le soleil fermait un trou cicatrisé.
 A Où le soleil rouvrait son trou cicatrisé.
 47 P Le soir semait du fer pulvérisé,
 A Le froid semait du fer pulvérisé
 48 P En brouillard roux, sur des Oders et des Volgas,
 A En brouillard roux sur des Oders et des Volgas ;
 49 P Une odeur de pétrole et de ramas,
 A Une odeur de pétrole et de platras
 50 P les ruelles comme des gorges
 51 P Vers des entassements d'usines et de forges.
 A Vers un entassement, là-bas, d'usines et de forges.

En P, entre les vers 51 et 52, une coupure strophique.

En A, le vers 51 est au bas de la page.

En V, entre les vers 51 et 52, pas de coupure strophique.

Il faut sûrement rétablir la coupure strophique dont l'absence doit être due à une confusion du typographe.

Notons que tous les développements de ce poème qui commencent par l'exclamation « Oh » sont précédés d'une coupure strophique.

- 52 P Oh, ces villes des Nord's loins et fuligineux,
 53 P pluie,
 54 P suie,
 55 P Qui maintenant debout leurs siècles vers les cieus.
 56 P Mornes soupiraux d'or entre-bâillant leur cave,
 57 P,A Chevelures de poix en feu sur des cargaisons d'or,
 58 P Dos que l'on voit, cassés sous leur effort,
 60 P de fer,
 61 P Et cette grue énorme au bord des fleuves inextricables,
 62 P câbles,
 64 P Dis, comme ils sont dans les naguères
 A Dites comme ils sont loin dans les naguères,
 65 P rêves, sur ces lointains embarcadères.

Des villes d'ombre étalaient leurs maisons
Sous les nuages en désarroi ;
Quelque chose de tragique et de froid
45 Tombait des horizons
Où le soleil saignait comme un œil écrasé.
Le froid rapait du fer pulvérisé
En brouillards roux sur des Volgas et des Oders ;
Une senteur d'iode et de varech amer
50 Bouchait les ruelles, comme des gorges,
Qui menaient vers des lieux d'usines et de forges.
Oh ces villes des Nord's fuligineux !
Et ces monuments lourds et ces barres de pluie
Rayant, monotones, des murailles de suie
55 Qui soulevaient leurs siècles vers les cieux.
Immenses soupiraux entre-bâillant des caves,
Chevelures de feu sur des cargaisons d'or,
Dos que l'on voit, ployés sous leur effort,
Se perdre en des couloirs de souterrain qu'on pave.
60 Quais de basalte et tourelles de fer
Et cette grue, au bord des flots inextricables,
Qui lève une montagne entre ses câbles
Et la tient oscillante et morne sur la mer.
Oh dis ! Comme ils sont loin dans les naguères,
65 Nos deux rêves sur ces lointains embarcadères !

- 66 P C'était en des lointains plus loins encore,
 A C'était en des lointains plus éloignés encore,
 70 P Les minces vergues d'or et de cristal
 72 P,A Et l'aire à l'infini de cette solitude.
En P, entre les vers 72 et 73, pas de coupure strophique.
En A, le vers 72 est au bas de la page.
- 73 P Une plane lumière illuminait les monts,
 74 P horizons,
 75 P exsude,
 76 P d'argent
 77 P Et tel ce
 78 P passionnelles
 79 P,A Magnifiait, en ses silences de clarté,
 81 P C'était un des pays d'évidente beauté,
 83 P Sculptaient leurs diamants au fond des cieus lucides.
 A Sculptaient leur diamant, au front des cieus lucides.
 84 P Dis, comme il est loin dans l'autrefois
 A Dites ! Comme il est loin dans l'autrefois
 85 P Ce grand silence alors de nos deux voix.
En P, les vers 86 et 87 sont intervertis :
 Parmi des monts et des forêts encor
 C'était, plus tard, en des Indes de songe,
- 88 P Dont chaque arbre était un vœu et un mensonge,
 A Dont chaque tronc semblait un vœu et un mensonge,

C'était en des pays plus éloignés encore,
Sur un grand lac dallé de ciel,
Où des barques lustraient aux vents de miel,
Comme des oiseaux blancs leur voileure d'aurore.
70 De minces vergues d'or et de cristal
Lignaient et prolongeaient le calme horizontal
Et l'aire à l'infini d'une ample solitude.
Une haute lumière illuminait les monts
Et déployait sa nappe aux horizons ;
75 La goutte d'eau que le rocher exsude
Seul y tintait son bruit d'argent ;
Et tel, ce lac total, jamais changeant,
Par au delà des tempêtes passionnelles,
Magnifiait, en ces silences de clarté,
80 L'immobile splendeur des choses éternelles.
C'était en des pays d'évidente beauté
Où des soleils de prisme et des midis placides
Sculptaient leurs diamants, au front des cieus lucides.
Oh dis ! comme il est loin dans l'autrefois
85 Le grand silence alors de nos deux voix.
Enfin, c'était en des Indes de songe,
Parmi des monts et des forêts encor,
Dont chaque arbre semblait un merveilleux mensonge,
Émeraude de fleurs et filigrané d'or.

- 92 P Une dame de soie, au seuil, venait s'asseoir
 A Une dame de soie, au seuil, venait s'asseoir,
 93 P,A Avec sous
 94 P Elle tissait les histoires d'amour
 96 P d'artiste
 97 P Qu'elle y brodait le charme ineffable du jour.
 100 P De dessiner leur aile et leur corps miroitants
 101 P Et leur essor vers les treillis de folioles.
En P, les vers 102-109 manquent.
 106 A Et puis rentrait surseoir
 107 A A son travail et regarder danser ses bayadères

- 90 En de frêles maisons où de bleus lampadaires
Brûlent pour on ne sait quel voyageur du soir,
Une dame pensive, au seuil, venait s'asseoir,
Avec, sous ses pieds clairs, des lions légendaires.
- 115 Elle brodait les histoires d'amour,
95 Sur un métier de jade et d'améthyste,
Avec des doigts si fins de princesse et d'artiste,
Qu'elle y disait le charme et la gloire du jour.
- 120 Des papillons, des bengalis, des lucioles
Posaient dans un rayon et lui donnaient le temps
100 De dessiner leur aile et leur corps miroitant
Et leur essor vers des treillis de folioles.
- 125 La princesse brodait une lagune
Et des cygnes et des monstres et deux amants
Qui sans douter de rien se faisaient le serment
105 De conquérir les ors qui dormaient dans la lune,
Et puis rentrait un peu lasse, s'asseoir
Sous des lambris pour voir danser ses bayadères
En sa maison d'émail où les bleus lampadaires
Brûlent pour on ne sait quel voyageur du soir.

- 110 P Dis, comme ils sont dans les passés
 A Dites comme ils sont dans le passé
- 111 P fleurdelysés,
- 112 P Mais, comme en ce soir pâle, ils suscitent dans l'âme,
 A Mais comme en
- 113 P Avec toute la douceur des regrets,
- 114 P perdue en des forêts,
 A des forêts,
- 115 P Mélancoliquement, où l'ennui brame.
 A Mélancoliquement, où l'ennui brame ;
En A, entre les vers 115 et 116, pas de coupure strophique.
- 117 A Vous carre en son fauteuil d'inbougeabilité,
En P, au lieu des vers 118 à 121, sept vers :
 Je suis celle du temps fugace
 Du temps vengé
 Qui t'arrache d'ici pour t'en aller
 Toi-même te retrouver :
 Changé,
 Là-bas, en des plus loins, toujours plus vite,
 Où ta rage te précipite.
- 119 A Qui vous conseille avec amour, d'aller
- 120 A Vous-même enfin vous retrouver,
- 121 A Là-bas, dans votre fuite au bout du monde.

CONQUÊTE

110 Oh dis ! Comme ils sont dans le passé,
 Ces souvenirs d'argent et d'or fleurdelysés.
 Mais comme, en ce soir noir, ils suscitent dans l'âme
 Avec toutes les forces du regret,
 La mémoire perdue, en des forêts
 115 Mélancoliques où l'ennui brame.

Si la raison avec solennité
 Te carre en son fauteuil d'imbougeabilité,
 Je suis celle des surprises fécondes
 Qui te conseille avec amour, d'aller
 120 Toi-même enfin te retrouver,
 Là-bas, dans une fuite au bout du monde.

En quel pays ? On sait à peine,
 A les suivre, l'œil s'éblouit.
 15 Nul ne connaît l'ancien récit
 De leur vaillance ou de leur peine.

Leur carène est vaillante - et va !
 Le temps est court, la clarte bave,
 Et là-bas sont les fleurs de rêve
 20 Ou tant d'amour s'objectiva.

En P, un autre titre : VOYAGE

- 1 P,A Au long du port moiré de soir,
 2 P Près d'un hangar de fleurs fanées,
 4 P Ornent les flots couleur d'or noir.
 5 P Dès le matin vers l'autre rive
 7 P Tangent au clair leurs guivres rouges
 A Dansent au vent, leurs agrès rouges
 8 P,A Et leur allure exaltative.
 11 P Allant par les vagues vertes
 12 P Vers un voyage aux horizons.
 16 P De leur vaillance et de leur peine.
 18 P,A brève,
 20 P Où le désir s'objectiva.
 A Où tout désir s'objectiva.

119 A

120 A

121 A

CONQUETE

Au long d'un port moiré de soir,
Sèchent des cargaisons de fleurs fanées.
Quelques barques vermillonnées
Y sillonnent le flot couleur d'or noir.

5 Chaque matin, vers l'autre rive
Où des miroirs de soleil bougent,
Partent au vent, leurs agrès rouges
Et leur mâtère exaltative.

10 On les dirait : fraîches maisons,
Portes et fenêtres ouvertes,
S'en allant, par les vagues vertes,
Faire un voyage aux horizons.

15 En quel pays ? On sait à peine.
A les suivre, l'œil s'éblouit.
Nul ne connaît l'ardent récit
De leur vaillance ou de leur peine.

20 Leur carène est vaillante – et va !
Le temps est court, la clarté brève ;
Et là-bas sont les fleurs de rêve
Où tant d'amour s'objectiva.

- 22 P Là-bas, au loin, chacun voudrait
 24 P Et susciter sa destinée.
 A Et susciter sa destinée ?
 25 P Chacun cultive son attrait
 A On y cultive son attrait,
 26 P Et cueille avec sa main ravie
 28 P,A Et le bouquet de son souhait.
 29 P suprême »,
 32 P La moisson fraîche est déjà blême.
 34 P Voici mourir les fleurs fanées,
 A Voici par tas les fleurs fanées
 36 P S'ancre dans l'eau couleur d'or noir.

UN MATIN

A chaque heure de la journée,
Là-bas, au loin, qui ne voudrait
Capter les chimères aux rets
Et susciter ta destinée ?

25 On y cultive mille attraits,
On y cueille, la main ravie,
« L'illusion qui fait la vie »
Et le bouquet de ses souhaits.

30 On moissonne « l'espoir suprême »
Mais quand, vers le déclin du jour,
On embarque pour le retour,
La moisson faite est déjà blême.

Et, dans le port moiré de soir,
Echouent par tas les fleurs fanées ;
35 Et les barques vermillonnées
S'ancrent dans l'eau, couleur d'or noir.

- 1 A un coin,
2 P,A OÙ la prairie au clair brillait comme un visage,
3 A au loin,
5 P Sur les mousses de laque et les pierrailles d'or
6 P Les eaux, comme des pleurs lassés, s'égouttaient blanches ;
8 P Rythmé suivant
11 P L'ombre dormait sous eux le long des gazons verts
A L'ombre dormait sous eux, parmi les gazons verts,
12 P Et se penchait dans les miroirs d'argent de la rivière.
A Et s'inclinait vers les miroirs d'argent de la rivière.
14 P des choses
A des choses,
15 P De songeuse attitude et de mouvement clair ;
16 P Et le Verbe tremblait entre des lèvres closes.

UN MATIN

C'était, dans la campagne émerveillée, un coin
Où la prairie en fleur brillait comme un visage,
Où deux grands étangs bleus s'arrondissaient au loin
Comme un double baiser du ciel au paysage.

5 Sur les mousses de vair et les pierrailles d'or,
Les eaux, telles des pleurs d'aube s'égouttaient blanches ;
L'éclair d'un vol d'oiseau frôlait le sol, l'essor
Rythmé, suivant le va-et-vient, au vent, des branches.

10 Des mélèzes frangés tendaient leurs bras ouverts
Comme des pèlerins tournés vers la lumière.
L'ombre dormait sous eux, au long des gazons verts,
Et s'étendait jusqu'aux miroirs de la rivière.

Aux collages le long des mâts,
Les cristaux du matin étincelaient dans l'air ;
Toute la vie ornait le silence des choses ;
15 Toutes les feuilles brillaient de mouvement clair
Et le Verbe tremblait sur leurs lèvres décloes.

Et les gens se taisaient, ne sachant pas
Ce qui venait de l'océan, là-bas,
A travers brumes ;
Le navire voguait comme un parer d'argent
Rempli de chair, de fruits et d'or bougeant
Qui s'avancait, porté sur des ailes d'écrins.

UN MATIN

- 3 P,A De la Sicile et de ses îles mensongères,
 4 P Avec un couple de Sirènes,
 6 P,A Aigus d'orgueil, ils regagnaient leur fiord,
 En P, entre les vers 7 et 8, un vers supplémentaire :
 – Mensonge au Sud, mensonge au Nord –
- 8 P Aigus d'orgueil ils regagnaient leur fiord,
 18 P,A Les gens se regardaient, ne sachant pas
 19 P là-bas.
 20 P,A Malgré les brumes,
 21 P,A Le navire semblait comme un panier d'argent

AU NORD

Deux vieux marins des mers du Nord
S'en revenaient, un soir d'automne,
De la Sicile et de ses îles souveraines,
Avec un peuple de Sirènes,
5 A bord.

Joyeux d'orgueil, ils regagnaient leur fiord,
Parmi les brumes mensongères,
Joyeux d'orgueil ils regagnaient le Nord
10 Sous un vent morne et monotone,
Un soir de tristesse et d'automne.

De la rive, les gens du port
Les regardaient, sans faire un signe :
Aux cordages, le long des mâts,
15 Les Sirènes, couvertes d'or,
Tordaient, comme des vignes,
Les lignes
Sinueuses de leurs corps.

Et les gens se taisaient, ne sachant pas
Ce qui venait de l'océan, là-bas,
20 A travers brumes ;
Le navire voguait comme un panier d'argent
Rempli de chair, de fruits et d'or bougeant
Qui s'avancait, porté sur des ailes d'écume.

- 24 P,A chantaient,
 25 P,A navire ;
 26 P,A lyres
 30 P diurnes,
 32 P,A Le corps crispé autour des mâts,
 38 P,A toile,
 40 P Qui enchantait la mer de son voyage
 42 P,A on enseignait, dans
 44 P Passa, les alléchant sur sa merveille,
 45 P Sans que personne, entre ses treilles,
 46 P Cueillit le fruit de chair et d'or.

Les Sirènes chantaient
 25 Dans les cordages du navire :
 Les bras tendus en lyres,
 Les seins levés comme des feux ;
 Les Sirènes chantaient
 Devant le soir houleux,
 30 Qui fauchait sur la mer les lumières diurnes ;
 Les Sirènes chantaient,
 Le corps serré autour des mâts,
 Mais les hommes du port, frustes et taciturnes,
 Ne les entendaient pas.
 35 Ils ne reconnurent ni leurs amis
 – Les deux marins – ni le navire de leur pays,
 Ni les focs, ni les voiles
 Dont ils avaient cousu la toile ;
 40 Ils ne comprirent rien à ce grand songe
 Qui enchantait la mer de ses voyages,
 Puisqu'il n'était pas le même mensonge
 Qu'on enseignait dans leur village ;
 Et le navire auprès du bord
 Passa, les alléchant vers sa merveille,
 45 Sans que personne, entre les treilles,
 Ne recueillît les fruits de chair et d'or.

- 1 P,A baie, au bord des dunes
 2 P s'étendent de lieue
 A s'étendent, de lieue
 3 P,A Voici jouant
 5 P d'or
 7 P Et s'éparpille
 9 P,A La lune et tout le grand ciel d'or
 12 P,A reine, la fée
 18 P Le mêle à l'or lascif de ses cheveux
 A Le mêle à l'or de ses cheveux
 19 P,A Et sur
 21 P,A Brusques et violets
 24 P,A Que dans les loins du firmament

LA BAIE

Dans une baie au bord des dunes
Qui s'étendent de lieue en lieue,
Voici, jouant avec la lune,
La fée aux deux mains bleues.

5 Comme d'un panier d'or,
La lune tombe au fond de l'eau
Elle s'éparpille
En ronds qui brillent ;
La lune et les étoiles d'or
10 Tombent et roulent vers leur mort,
Au fond de l'eau profonde et bleue
Dont est reine la fée
Aux deux mains bleues.

15 Or idéal et si lointain
Que les regards sont incertains
Dès qu'ils le comptent ;
Et néanmoins la fée
Le mêle aux flots de ses cheveux
Et, sur ses seins, le dompte.

20 Elle se pâme en ses reflets
Jaunes et violets,
Le jette au sable et à la vase,
Sans se douter, un seul moment,
Que dans le haut du firmament
25 Cet or aimante et fait brûler l'extase.

LA BATE

- 26 P,A salit
 27 P,A L'attire à elle au fond du lit
 30 P,A Et des balancements d'ombres et de méduses,
 32 P,A employé
 33 P,A fulgure,
 34 P A son plaisir et sa luxure,
 39 P,A Drainant le ciel en ses cheveux.

Or idéal et si lointain
 Que les regards sont incertains
 Dès qu'il le contemple ;
 Et néanmoins la lée
 Le mêle aux floes de ses cheveux
 Lit sur ses seins, le dompteur
 Elle se pâme en ses reflets
 Jaunes et violets
 Le jette au sable et à la vase
 Sans se douter un seul moment
 Que dans le haut du firmament
 C'est or aimant et fait brûler l'exase

SOIR D'AUTOMNE

30 Elle le fausse et le salit,
L'attire à elle au fond d'un lit
D'algues et de goémons flasques,
Où rit, d'entre des fleurs couleur céruse
Et des balancements de gluantes méduses,
Son masque.

35 Et l'or divin est employé,
Sans peur qu'il soit l'éclair qui tout à coup fulgure
Pour le plaisir et la luxure ;
Et l'or divin, c'est l'or noyé.

40 Dans une baie au fond des dunes
Qui s'étendent de lieue en lieue,
Voici la fée aux deux mains bleues
Traînant le ciel en ses cheveux.

45 Le vent est ce cavalier
Qui s'est soifé, ce soir, et fait l'amour
A tous les coins des entrées
Avec la rouge et violette automnale.

En P, un autre titre : EN FORET

- 2 P Volent à travers le ciel fou
 3 P,A « Eh la lune, garde à vous ! »
 4 P L'espace crie et se déchire
En P, les vers 5 et 6 sont intervertis :
 On écoute railler ou rire,
 Sous l'écorce, par leurs fentes, méchantes
- 5 A Sous l'écorce, par leurs fentes,
 8 P,A « Eh la lune, garde à vous ! »
 10 P Va choir, morte, parmi l'étang
 A Va choir morte, parmi l'étang,
 11 A vaguettes,
 12 P Les troncs plient comme des baguettes ;
 A Les troncs plient comme des baguettes,
 13 P L'ouragan pille aux chaumières cognées,
 14 P Leur chaume immense, par poignées.
 15 P l'automne
 16 P – « Eh la lune garde à vous ! »
 A « Eh la lune, garde à vous ! »
 18 P l'amour,
 19 P carrefours,

SOIR D'AUTOMNE

Des nuages, couleur de marbre,
 Volent, à travers le ciel fou ;
 « Eh ! la lune, garde à vous ! »
 L'espace meugle et se déchire.
 5 Sous leur écorce par les fentes
 On écoute pleurer et rire
 Les arbres.

 « Eh ! la lune, garde à vous ! »
 Votre face de cristal blanc
 10 Va choir, morte, parmi l'étang,
 Cassée aux angles des vaguettes ;
 L'ouragan pille aux cabanes cognées
 Le chaume immense, par poignées.

 C'est les noces du vent et de l'automne.
 15 « Eh ! la lune, garde à vous ! »
 Le vent est ce cavalier lourd
 Qui s'est soulé, ce soir, et fait l'amour
 A tous les coins des carrefours
 20 Avec la rouge et violente automne.

- 21 P, A « Eh la lune, garde
 24 P N'ont rien à faire en cette heure de fête
 25 P, A tête,
 En P et en A, après le vers 25, quatre vers supplémentaires terminent la strophe :

A Où l'on entend leurs cris et leurs spasmes de bruit
 Immensément la nuit,
 Et les forêts ployer et s'agiter soudain
 Comme des dos, à coups de reins.

(2) P Immensément s'entremordre la nuit

(3) P soudain,

En P, avant le vers 26, un vers supplémentaire commence la strophe :

– « Eh la lune, garde à vous » –

- 26 P Les chiens rôdent, les loups maraudent,
 A Par les fourrés, les chiens maraudent,
 27 P Une odeur ample et chaude
 28 P Grise la force et redresse debout
 29 P Le rut universel qui gonfle monte et bout
 30 P Dans les assauts de la nature en rage :
 A Dans les fureurs de la nature en rage ;
 31 P,A sauvage
 33 P Le vent râlant s'accouple à mort.

En P, les vers 34 et 35 sont intervertis et forment une strophe :

Les chiens s'en vont, faisant les loups

– « Eh la lune garde à vous ! »

- 34 A « Eh la lune

CELLE DE L'ÎLE

« Eh ! la lune, garde à vous ! »
 Votre allure de sainte Vierge
 Et vos étoiles et vos cierges
 N'ont rien à faire en cette heure de fête,
 25 Où l'automne et le vent perdent la tête.
 Par les taillis, les chiens maraudent,
 Une odeur lourde et chaude
 Grise la plaine et redresse debout
 Le rut universel qui monte et s'enfle et bout
 30 Dans les fureurs de la campagne en rage ;
 Avec l'automne ivre et sauvage,
 De l'Est à l'Ouest, du Sud au Nord,
 Le vent houleux s'accouple à mort.
 « Eh ! la lune garde à vous ! »
 35 Les chiens hurlent comme des loups !
 Au crépuscule, elles sont
 Elles sont de maintes
 Comme les corps
 Quelques bijoux sans
 Mourant sur leur
 Le drap tant de leurs cheveux
 Les couvrirait jusque au col,
 N'était qu'elles ne l'ont
 Timidement comme un

En P, un autre titre : UNE AME, LA-BAS

*En P, le poème est divisé en trois parties, indiquées par des chiffres romains.
La première partie comprend les vers 1 à 16 ; la seconde les vers 17 à 49 ;
la troisième, les vers 50 à 73.*

1 P d'elles

2 P,A fidèle,

En P, les vers 3 et 4 sont intervertis :

Venant avec la joie entre ses mains

Et la clarté par leurs chemins.

3 A Venant vers leurs chemins,

5 P errantes

8 P filent,

En P, entre le vers 9 et 10, une coupure strophique.

En A et en V, le vers 9 est au bas de la page.

Il paraît donc logique de maintenir la coupure strophique qui se trouvait en P.

14 P Rêveusement, en des golfes tranquilles,

15 P Au crépuscule, avec des rais de soir,

17 P Elles sont là, de silence vêtues,

A Elles s'assoient de mantelets vêtues,

18 P Comme les corps humbles de fragiles statues,

19 P Avec de bleus bijoux sans faste

20 P Croisés sur leur poitrine chaste.

En P, les vers 23 et 24 précèdent le vers 22 :

– N'étaient qu'elles ne l'arrêtent au col,

Discrètement, comme un aveu –

Les couvriraient jusques au sol.

24 A Timidement, comme

CELLE DE L'ILE

- Il est des âmes si craintives d'elles,
 Qu'elles n'osent aimer l'âme même fidèle
 Venant par leurs chemins,
 Avec la joie, entre ses mains.
- 5 Vagues et comme errantes,
 Elles n'ont foi qu'en la tristesse
 Des implorantes.
 En des golfes, elles rêvent et filent,
 Au rouet des jours, toujours.
- 10 Les yeux calmés, les désirs grêles,
 Et peureuses de la victoire
 Qui bondirait vers elles
 D'un horizon trop rouge et trop notoire,
 Silencieusement, en des golfes tranquilles,
- 15 Au crépuscule, avec les rais du soir,
 Elles filent.
 Elles sont là, de mantelets vêtues,
 Comme les corps humbles des gothiques statues.
 Quelques bijoux sans faste
 20 Meurent sur leur poitrine chaste.
 Le drap flottant de leurs cheveux
 Les couvrirait jusques au sol,
 N'était qu'elles ne l'arrêtent au col,
 Timidement comme un aveu.

- 25 P Au crépuscule, avec des rais de soir,
 32 P Celui de leurs candeurs graciles
 33 P Et de leurs timides ardeurs
 34 P Qu'on aimerait poser moins sur leur front docile
 35 P Que sur leur cœur.
 36 P patience
 37 P Et leurs rêves d'obédience,
En P, entre les vers 40 et 41, pas de coupure strophique.
 41 P ouvrir
 42 P Avec de prestes tours d'aiguille
 A Avec de prestes tours d'aiguilles
 44 P Elles brodent l'opale et le saphir
 47 P Elles tissent enfin avec la laine

- 25 Au crépuscule, avec les rais du soir,
 En des golfes tranquilles,
 Sans trop savoir
 Ni les autres, ni elles-mêmes,
 Elles filent, avec des fils d'argent
- 30 Et d'or bougeant
 Un invisible diadème :
 Celui de leur candeur gracile
 Et de leur mystique ardeur
 Qu'on aimerait placer, non sur leur front docile,
- 35 Mais sur leur cœur.
 Très doucement, avec la douce patience,
 En leurs rêves d'obédience,
 Dès l'aube, elles tressent pieusement
 Les tapis blancs que le silence
- 40 Met sous les pieds du dévouement.
 Elles raccommodent en leur ouvroir,
 Avec de prestes points d'aiguilles,
 Le linge usé du vieil espoir.
- 45 Elles brodent aussi l'opale et le saphir,
 Sur la trame la plus légère
 Que tend vers Dieu le repentir.
 Elles tissent avec la laine
 L'imperméable vêtement
 Qui fait le tour de la misère humaine.

En P et en A, entre les vers 49 et 50, une strophe supplémentaire :

A Le soir encor au crépuscule,
 En des golfes, où se recule
 Vers l'horizon le vieux soleil,
 Avec, sur leurs mains claires,
 (5) L'ombre errante des fleurs auréolaires,
 Dans le site vermeil
 De leurs golfes tranquilles,
 Elles s'assoient, travailleuses, mais immobiles.

(1) P Le soir, au crépuscule

(2) P Quand se recule

(5) P L'ombre errante de fleurs auréolaires,

(8) P Elles s'asseyaient tristes et immobiles.

50 P l'île

51 P En ma barque, depuis des jours,

A En ma barque, depuis quels jours,

53 P,A regarder s'attarde

60 P erré par

En P, entre les vers 61 et 62, une coupure strophique.

En A, le vers 61 est au bas de la page.

En V, entre les vers 61 et 62, pas de coupure strophique.

Il faut maintenir la coupure strophique, parce que, manifestement, l'intention de Verhaeren était de terminer son poème commencé en versification libre par une suite de six quatrains. Le typographe de V n'a pas perçu cette intention à cause de la place ambiguë du vers 61.

62 P,A Il faut à mon orgueil volant, plus d'ombre

63 P ailes ;

66 P austères

69 P alors !

72 P Oh dis, quel vaisseau noir de mes douleurs un jour

73 P Sauveras-tu dans ton amour ?

CELLE DES RELIQUES

50 J'ai navigué autour de l'île,
En ma barque – depuis quels jours –
Vers l'une d'elles qui toujours
Sans regarder, s'attarde et file.

Bien que mes yeux soient confiants
55 Et que mon âme n'ait que haine
Pour la brutale ardeur humaine,
Je suis encor trop triomphant.

J'ai trop de joie en mes paroles
Et trop de fleurs en mes pensées ;
60 J'ai trop erré, par les routes tracées
Des pays clairs et des régions folles.

Il faut à mon orgueil volant, plus d'ombres
Sur l'or dardé de ses deux ailes,
Moins de paillons et d'étincelles
65 A mes futilités dont j'ignore le nombre.

Il faut que je m'en aille en des lointains austères,
Où le vent gerce et choit des Nordes,
Où le culte de l'âme est volontaire
Et simple et humble et souriant – alors

70 Lente Ariane abandonnée au songe
Dans les Naxos du saint mensonge,
Dites, quel vaisseau gris de ma douleur, un jour,
Sauverez-vous dans votre amour ?

En P, un autre titre : CELLE DES BIJOUX

1 P, A mélancoliques

En P, entre les vers 1 et 2, dix vers supplémentaires ; les trois premiers, unis au vers 1, forment la première strophe ; les sept suivants forment la seconde strophe.

Qui ravive en des chambres d'or
Belles de soir, leur vie encor
En des gloires de vieilles armoires.

La seule et la demeurée,

(5) Je suis celle de la chambre cintrée,

La toute en elle et qui, de tristesse parée,
Du haut de la terrasse en deuil du souvenir

Regarde les jours et puis les jours après les jours venir.

Dans la maison – dis et regarde aussi – c'est l'heure

(10) Qui sonne un glas vers les partis de ta demeure.

2 P Je suis celle de la chambre d'or

A Qui passe, en cette chambre d'or,

3 P dort ;

En P, le vers 4 manque.

5 P, A Je suis celle de leur mémoire

6 P Qui recueille avec de lentes mains, les soirs,

A Et je recueille, avec mes lentes mains, le soir,

7 P, A Les larmes du silence au fond des bijoux noirs.

8 P L'heure met du sang clair en cette fin de jour.

9 P Je suis celle du triste amour

10 P Des fleurs et des choses passées,

12 P Dans de la terre et de l'oubli,

14 P Sec et fané, de lys d'étang.

15 P Leur collier rose et joli

16 P garde entre mes doigts pieux

17 P D'avoir fermé tant de regards d'adieux,

En P, le vers 19 manque.

En P, les vers 20 et 21 n'en forment qu'un :

Tombés des doigts, hors des tombeaux !

CELLE DES RELIQUES

Je suis celle des reliques mélancoliques.
 Je passe, en cette chambre d'or
 Où ce qui vient des morts repose et dort
 En des boîtes de soie et des écrins de gloire ;
 5 Je suis celle qui garde les mémoires
 Et qui recueille, avec de lentes mains, le soir,
 Les larmes du silence aux yeux des bijoux noirs.

L'heure est grave et triste en cette fin de jour.

Je suis celle du pâle amour
 10 Celle des fleurs et des choses passées
 Qui te parle de tes mortes, enfoncées
 Dans de l'absence et de l'oubli,
 Avec leur pauvre bouquet blanc
 De fleurs d'étangs.

15 Leur collier frêle et joli,
 Je le garde, entre mes doigts, pieux
 D'avoir voilé tant de regards d'adieux,
 Depuis que je suis celle des anneaux
 Solitaires,
 20 Laissés sur terre
 Hors des tombeaux.

En P, entre les vers 21 et 22, un monostique :

L'heure met du sang rouge en les vitres du soir.

En P, les vers 22 et 23 manquent. En fait, on les retrouve plus haut, sous une forme modifiée : ce sont les vers (9) et (10).

- 23 A Qui sonne un glas vers les défunts de ta demeure ;
 En P, les vers 24 et 25 sont assez différents :
 Je suis aussi celle du mâle espoir
 Vers les aïeux, qui ont été dans les naguères
- 26 P ta race ;
- 27 P eux, tu tiens ton cœur vorace,
- 28 P Immensément, de rêve à travers mers et terres.
 A terres ;
- 29 P Voici leurs croix et leurs médailles,
 A médailles (l'absence de ponctuation est probablement une faute typographique)
- 30 A tu ailles
- 31 P les guerres
- 32 P mordre
- 33 P Passionnément dans
 A bouches, (la virgule est probablement une faute typographique ; il faudrait un point)
- 34 P Voici leurs croix et leurs cartouches,
 A Voici leur haine et leurs cartouches
- 35 P épée en coup d'éclair fendue
- 39 P fermoir,
- 40 P Qui fut celui où prièrent tous ceux des tiens
- 41 P Dont le roi christ illuminait les têtes.
 A Christ, illuminait
- 42 P gardiens,
- 43 P athlètes
- 44 P,A Humbles et doux, avec des fleurs en main,
- 45 P Marquent d'un faste clair telle oraison naïve.

Le soir arrive et voici l'heure
Qui sonne un glas vers les absents de ta demeure ;
J'ai connu ceux de tes aïeux
25 Qui ont été, dans les naguères,
Les héros rouges de ta race.
De l'un d'entre eux tu tiens ton cœur vorace
Immensément de rêve à travers mers et terres.
Voici ses croix et ses médailles.
30 Un jour, n'importe où que tu ailles,
Songe à tous ceux qui moururent parmi les guerres,
Avec de la terre mordue,
Passionnément, dans leurs bouches.
Voici leur sac et leurs cartouches,
35 Leur âpre épée, en coup d'éclair, fendue
Et l'orage magnifique de plumes
Qu'ils agitaient sur l'or tressé de leurs costumes.

L'heure met un baiser sur les vitraux du soir.

Voici le livre ancien à quadruple fermoir
40 Où prièrent tous ceux des tiens
Dont le roi Christ illuminait les têtes ;
Des entrelacs et des anges gardiens
Caparaçonnés d'or et tels que des athlètes
Humbles et doux, avec des fleurs en mains,
45 Marquent d'un faste d'or telle oraison naïve ;
Des empreintes jaunes de doigts et de salive
Ont de certains feuillets souillé le grain,
Mais le livre est profond de tant d'âme versée,
Depuis cent ans, sur chaque page cicatrisée.

En P, avant le vers 50, six vers supplémentaires commencent la strophe :

- Encor, je suis celle des pierres auréolaires
 Que précieusement sur leurs robes perlaïres
 Tes aïeules portaient dans l'ancien temps ;
 Celle des minces fleurs filigranées,
 (5) Et des bouquets en diamant,
 Sur des tiges, d'un nœud d'éclairs enrubannées.
- 50 P,A En des boîtes de cèdre et d'or
 52 P Des turquoises et des onyx mémoratifs
 A Des turquoises et des onyx mémoratifs ;
 55 P Fondus en des bijoux d'un feu sonore.

En P, entre les vers 55 et 56, une strophe supplémentaire :

- Quand je les sors de leur écrin vermeil,
 La chambre entière en est myriadée,
 Et s'y reflète ainsi qu'en des fragments d'idée.
 Mais puisque ceux qui les portaient s'en sont allés,
 (5) Qu'ils reposent ces feux, en leurs écrins aussi,
 Comme de beaux regards sous des paupières ;
 Je suis celle des deuils éteints et longs voilés,
 Des deuils qu'on pense et qui n'ont plus souci
 Que de ton âme et de ton rêve de prières.

- 56 P n'entend pas
 57 P Je vais la nuit de relique à relique
 59 P Leurs voix alors me viennent des là-bas,
 A Les voix alors, me
 60 P Si loin, de patience et de douleur,
 61 P Qu'elles sont barques lasses et voiles pendantes
 62 P En tristesse sur le cœur,

En P, entre les vers 62 et 63, pas de coupure strophique.

50 En des boîtes de cèdre d'or
 Je tiens les yeux captifs
 Des turquoises et des onyx ;
 Et mes tiroirs cachent encor
 Du soir et de l'aurore
 55 Fendus en des chaînons d'un feu sonore.

Avec des pas qu'on n'entend pas,
 Je vais la nuit de relique en relique
 Porter un peu d'amour mélancolique.
 Les voix alors me reviennent, là-bas,
 60 De si lointains pays d'ombres et de douleurs
 Qu'elles semblent barques lasses, voiles pendantes
 Et rames noires, sur le cœur.

En robe éclatante et nocturne
 Qui viens jeter un caillou taciturne
 Dans l'œuf morte de tes ressorts.

- 63 P ardentés
- 64 P je plains,
- 66 P mes mains
- 67 P mes yeux.
A mes yeux ;
- En P, entre les vers 67 et 68, une coupure strophique ; le vers 68 est donc un monostique.*
- 69 P L'heure met de la mort en les vitraux du soir.
- 71 P,A Des diamants – et vont dormir.
- 72 P Ceux qui se persistent en toi pour se revivre,
A en toi, pour
- 73 P Guettent en ton âme s'ouvrir le souvenir.
A Guettent s'ouvrir ton souvenir.
- 74 P Ecoute – et songe encor : c'est l'heure –
- 75 P demeure.
- En P, entre les vers 75 et 76, une coupure strophique.*
- 76 P d'or,
- 77 P nocturne. (Ce point est certainement une faute typographique.)

L'HEURE NOCTURNE

Je donne à ces pierres ardentes,
 A ces bijoux et ces fleurs que je plains
 65 Les caresses de mes cheveux,
 Le culte de mes mains,
 Et la mémoire de mes yeux :
 Je suis la servante de leur silence.

L'heure met de la mort sur les vitraux du soir.

70 Les reliques apaisent la violence
 De leurs éclats – et vont dormir.
 Ceux qui se continuent en toi pour se revivre,
 Guettent l'éveil des souvenirs.
 Ecoute – et songe aussi : c'est l'heure
 75 Qui sonne un glas dans ta demeure ;
 Je suis celle de la chambre d'or
 En robe éclatante et nocturne
 Qui viens jeter un caillou taciturne
 Dans l'eau morte de ton remords.

20 C'est étouffé comme de l'ombre
 Ce battement contre la porte
 A l'oiseau de mon cœur
 Que l'on jette contre la porte.

25 La nuit surplombe les toits
 Et je meurs d'écouter contre la porte
 Ton cœur blessé, ton cœur cassé,
 Morceaux de cœur, contre la porte !

*En App, un autre titre : UNE HEURE NOCTURNE**En App, les deux premiers vers sont différents :*

Mon cœur n'est point ici, mon cœur est loin de tous,
 Mon cœur heurte la Porte avec du sang sur les verroux,

- 2 App, A Mon cœur, là-bas, est haletant :
- 3 App Là-bas, en des cryptes et des sous-sols, voisins de havres,
- 4 App – Mon cœur il veille au loin de terribles cadavres –
 A Mon cœur surveille au loin de terribles cadavres.
- 6 App A dos d'hommes et sur des brancards noirs,
 A noirs ;
- En App, les vers 7 et 8 ne forment qu'un seul vers :*
- 10 App Des morts rompus et lourds qu'on jette en blocs
 A Mon cœur il veille un multiple remords,
 A Là-bas, mon cœur surveille un multiple remords,
- 11 App Le sien, là-bas, en chocs contre la porte ;
- 12 App, A Et moi je suis son âme effrayée – et la mort
- 13 App Près de mon cœur elle est là-bas contre la porte.
 A Près de mon cœur, s'est assise contre la porte.
- 14 App Ce qu'ils disent entre eux ne s'entend pas.
- 16 App, A Je n'entends rien, sinon mon cœur
- 17 App Souffrir et se tuer contre la porte
- 19 App Mon cœur qui bat contre la porte,
 A Ce battement, contre
- 22 App les tombeaux
- 23 App Et j'écoute contre la porte
- 24 App, A Mon cœur blessé, mon cœur cassé,
- 25 App Morceaux de cœur contre la porte.
 A cœur contre

L'HEURE NOCTURNE

Près d'une porte où luit du sang, sur les battants,
Ton cœur, là-bas, est haletant ;
Près d'une porte, en des sous-sols, voisins de havres,
Ton cœur surveille au loin de terribles cadavres.

5 Ce sont des morts qu'on y apporte,
A bras d'hommes ou sur des brancards noirs,
Des morts anciens qu'on apporte, le soir,
Et que l'on jette en blocs,
Avec des chocs, contre la porte.

10 Là-bas, ton cœur surveille un multiple remords,
Le sien, qui heurte et bat la porte ;
Et moi je suis ton âme effrayée – et la mort
Près de ton cœur s'est assise contre la porte.

15 Ce qu'ils se disent entre eux, on ne le comprend pas,
Mais ce qu'ils se disent, qu'importe !
Je n'entends rien, sinon ton cœur
Pleurer et se tuer contre la porte.

20 C'est étouffé comme de l'ombre,
Ce battement contre la porte,
A l'unisson de chaque mort
Que l'on jette contre la porte.

25 La nuit surplombe les tombeaux.
Et je meurs d'écouter contre la porte
Ton cœur blessé, ton cœur cassé,
Morceaux de cœur, contre la porte !

- 3 P Rompent soudain les longs et torpides cordons
 8 P purs ainsi que
 12 P tiédir sous leurs beaux doigts de flamme
 A tiédir, sous leurs beaux doigts de flamme,
 En P, au bas du poème, une date : 1887.

L'HEURE NOCTURNE

1 A App Ce sont des nocturnes, ces yeux
 2 A App A travers le noir, les yeux
 3 A App Les yeux, les yeux, les yeux
 4 A App Et que l'on voit en face
 5 A Avec des choc, contre la porte
 6 A App
 7 A App
 8 A App
 9 A App
 10 A App Le sien, qui brille et qui se perd
 11 A App Et moi je suis ton autre moitié
 12 A App Près de ton cœur, et ton cœur
 13 A App
 14 A App Ce qu'il faut dire, c'est que
 15 A App Mais ce que je te dis, c'est que
 16 A App Je n'entends rien, sous ton regard
 17 A App Pleurer et se faire contre la porte
 18 A
 19 A App C'est étouffé comme de l'onde
 20 A App Ce battant contre la porte
 21 A App A l'insonnie de l'heure
 22 A App Que l'on jette contre la porte
 23 A
 24 A App
 25 A App
 26 A App
 27 A App
 28 A App
 29 A App
 30 A App
 31 A App
 32 A App
 33 A App
 34 A App
 35 A App
 36 A App
 37 A App
 38 A App
 39 A App
 40 A App
 41 A App
 42 A App
 43 A App
 44 A App
 45 A App
 46 A App
 47 A App
 48 A App
 49 A App
 50 A App
 51 A App
 52 A App
 53 A App
 54 A App
 55 A App
 56 A App
 57 A App
 58 A App
 59 A App
 60 A App
 61 A App
 62 A App
 63 A App
 64 A App
 65 A App
 66 A App
 67 A App
 68 A App
 69 A App
 70 A App
 71 A App
 72 A App
 73 A App
 74 A App
 75 A App
 76 A App
 77 A App
 78 A App
 79 A App
 80 A App
 81 A App
 82 A App
 83 A App
 84 A App
 85 A App
 86 A App
 87 A App
 88 A App
 89 A App
 90 A App
 91 A App
 92 A App
 93 A App
 94 A App
 95 A App
 96 A App
 97 A App
 98 A App
 99 A App
 100 A App

L'ÉVEIL DE PAQUES

Les vieilles mains d'argent des coutumes locales
– Et carillons et bruits de fête à pleins bourdons –
Tendent soudain les longs et torpides cordons
A l'horloge de mes douleurs maniacales.

5 Le sonnait cuivre clair des musiques pascales
Couvre les voix et les sanglots des abandons ;
Et me voici : le radieux vers des pardons
Ardents et purs, ainsi que des lueurs focales.

10 Des Christs passent dans l'air et font leur charité ;
Et je suis bon et net et droit par volonté
Bien que le vieux péché gèle toujours mon âme.

Je sens mon cœur tiédir sous leurs beaux doigts de flamme
Posés sur mon désir d'être, malgré l'hiver,
L'herbe neuve qui brille au vent acide et vert.

D'un ciel plein d'astres

En P, un autre titre : UNE AUTRE HEURE

- 1 P Mon cœur il est tombé dans le puits de la mort,
App Mon cœur ? Il est tombé dans le puits de la mort.
- 2 P, App Et sur le bord de la margelle,
A Et sur le bord de la margelle
- 3 P Sur le bord de la vie et de la margelle
App Et sur le bord de la vie et de la margelle,
A Sur le bord de la vie et de la margelle
- 4 P, App lutter dans
- 5 P – Le silence est effrayant,
App – Et le silence est effrayant
En P et en App, le vers 5 est accompagné d'un second vers :
Il est béant le lent silence ! –
- 6 P gel,
7 P, App aussi au fond
- 8 P Descend son visage éternel.
App Paraît en visage éternel.
- 10 P, App Un bloc de viande sanglante,
11 P Mon cœur il bat au fond du puits
App Mon cœur, il bat au fond du puits
- 13 P – Le silence et le grand froid,
App – Et le silence et le grand froid
- 14 P Et par la nuit le pâle effroi,
App Et par la nuit le pâle effroi
- 15 P en voyage. –

UNE HEURE DE SOIR

Mon cœur ? – Il est tombé dans le puits de la mort.
Et moi du bord de la margelle,
Du bord de la vie et de la margelle,
J'entends mon cœur lutter, dans le puits de la mort.

5 – Le silence est effrayant –

Comme un morceau de gel
La lune aussi, au fond du puits
Laisse tomber sa pâleur éternelle.

10 Mon cœur est un quartier de chair,
Un bloc de viande saignante,
Mon cœur bat, seul, au fond du puits,
Contre un morceau de lune ardente.

– Le silence et le grand froid ;
Et, par la nuit, le vague effroi
15 D'un ciel plein d'astres en voyage –

- UNE HEURE DE SOIR
- 16 P de mort
- 17 P,App Mon cœur il bat encor,
En P et en App, entre les vers 17 et 18, un vers supplémentaire :
 P Certes, il bat sa mort
 App Certes, il bat sa mort,
- 18 P, App fièvre sur
En P-A, entre les vers 18 et 19, une coupure strophique.
- 19 P,App La lune à lui parmi les eaux s'allie
 A La lune à lui, parmi les eaux, s'allie ;
- 20 P Avec ses coins étincelants
 App Avec ses coins étincelants ;
 A étincelant,
- 21 P,App La lune est un hiver de miroirs blancs
 A La lune est un hiver de miroirs blancs,
En P-A, entre les vers 21 et 22, un vers supplémentaire :
 Sur l'eau des Nords du sort ;
- 22 P folie,
 App folie
- 23 App Une bouche de gel
- 24 P,App Qui mord un cœur essentiel.

Au fond des citernes de mort,
 Mon cœur s'acharne et bat encor
 À coups de fièvre, sur la lune.
 La lune, à lui, parmi les eaux s'allie ;
 20 La lune est un visage étincelant ;
 La lune est un visage aux regards blancs ;
 La lune est un bloc de folie ;
 La lune est une bouche de gel
 Qui mord mon cœur essentiel.

- 26 P leurs fers.
- 27 App La patience des pointes du givre
- 28 P Crible ce cœur ardent de vivre.
V Criblent (*sic*)
En P et App, entre les vers 28 et 29, une coupure strophique.
- 29 A cadavre
- 30 P,App ce cœur avec
- 31 P Et des hoquets en de grands trous.
App Et des hoquets en de grands trous ;
En P et en App, entre les vers 31 et 32, une coupure strophique.
- 32 P Et, certes, un soir, la lune enfermera
App Et certe, un soir, la lune enfermera
- 33 A de haine
En P-A, après le vers 34, une strophe supplémentaire :
- A – Alors que le grand froid sauvage
Et, par la nuit, le vague effroi
D'un ciel plein d'astres en voyage,
Définiront ma mort, par cette image.
- (1) P sauvage,
(2) P, App Et par la nuit le
(3) P Définiront sa mort par cette image –
App Définiront sa mort par cette image.

LES SAINTS, LES MORTS,
LES ARBRES ET LE VENT

25 Les tenailles des minuits clairs
Serrent ce cœur entre leurs fers ;
La patience des aiguilles du givre
Criblent ce cœur ardent de vivre ;
Déjà les eaux, couleur de son cadavre,
30 Roulent ce cœur, avec de lents remous
Et des hoquets, vers de grands trous.
Et certes, un soir, la lune enfermera
Ce cœur, malgré ses battements de haine,
Comme une pierre en une gaine.

10 Arbres pareils au gibet
Au son débile des vents
Et vent qui déchire le monde
15 Et vent qui déchire le monde
Arbres qui combattent au Nord
20 Et vent qui déchire le monde
Oh ! tous ces morts, sans feu ni lieu
Oh ! tous ces vents craignant les murs opiniâtres
Et repoussés et rejetés
Vers l'inconnu, de tous côtés.

En P et en A, un autre titre : NOVEMBRE

En P, un sous-titre : LES GRAND'ROUTES

- 1 P des croix,
 3 P lointaines,
 5 P des croix,
 6 P,A Dans l'air livide et froid,
 7 P Où voyagent les vents roulés
 8 P Du fond du soir vers les allées.
 9 P pèlerins ;
 10 P Arbres frustes et fous, où l'orage s'accroche ;
 12 P les morts,
 13 P Aux sons des cloches ;
 14 P Arbres qui guerroyez au Nord
 15 P,A Et vents qui déchirez le monde,
 16 P Oh vos luttes et vos terreurs et vos remords
 A Oh vos
 18 P Novembre, assis
 20 P Oh, tous ces morts, là-bas, sans feu ni lieu ;
 A Oh, tous ces morts là-bas, sans feu ni lieu
 21 P Oh, tous ces vents, cognant les murs opiniâtres,
 A Oh tous
 23 P Loin des maisons, de tous côtés.

LES SAINTS, LES MORTS,
LES ARBRES ET LE VENT

Les grand'routes tracent des croix
A l'infini, à travers bois ;
Les grand'routes tracent des croix lointaines
A l'infini, à travers plaines ;
5 Les grand'routes tracent des croix
Dans l'espace livide et froid
Où voyagent les vents échevelés
A l'infini, par les allées.

Arbres et vents pareils aux pèlerins,
10 Arbres tristes et fous où l'orage s'accroche,
Arbres pareils au défilé de tous les saints,
Au défilé de tous les morts
Au son des cloches,
Arbres qui combattez au Nord
15 Et vent qui déchirez le monde,
Oh ! vos luttes et vos sanglots et vos remords
Se débattant et s'engouffrant dans les âmes profondes !

Voici novembre assis auprès de l'âtre,
Avec ses maigres doigts chauffés au feu ;
20 Oh ! tous ces morts, sans feu ni lieu,
Oh ! tous ces vents cognant les murs opiniâtres
Et repoussés et rejetés
Vers l'inconnu, de tous côtés.

- 24 P Oh, tous ces noms de saints partis en litanies,
 A Oh tous
En P, les vers 25 à 27 n'en forment que deux :
 Tous ces arbres pareils dont la monotonie
 S'en va, sur double rang, vers les couchants d'effroi ;
- 28 P Oh, tous ces bras en désarroi,
 A Oh tous ces bras invocatoires
- 30 P Vers on ne sait quel Christ aux horizons pendus, (*la virgule est évidemment une faute typographique*)
- 31 P Voici Novembre, en son manteau grisâtre,
- 32 P Qui se blottit au fond de l'âtre,
En P, les vers 33 et 34 sont assez différents :
 Et dont les yeux, par les carreaux fendus de la croisée,
 Effrayamment, regardent
- 36 P Dans l'étendue effarante et hagarde.
- 37 P le vent :
- 38 P Oh, l'identique
 A Oh l'identique
- 39 P Qui passe au fond du soir et de la neige ;
 A Qui tourne et tourne, au long des soirs de neige ;
- 41 P Comme ils se liguent dans la mémoire,
 A Dites comme
- 42 P Quand les marteaux battants,
 A Quand les marteaux battants
- 43 P bonds, dans
En P, les vers 44 et 45 sont intervertis :
 Du haut des tours imprécatoires,
 Ecartèlent la peur aux horizons !
- 44 A Ecartèlent leur deuil aux horizons,

25 Oh ! tous ces noms de saints semés en litanies,
Tous ces arbres, là-bas,
Ces vocables de saints dont la monotonie
S'allonge infiniment dans la mémoire ;
30 Oh ! tous ces bras invocatoires,
Tous ces rameaux éperdument tendus
Vers on ne sait quel christ aux horizons pendu.

Voici novembre en son manteau grisâtre
Qui se blottit de peur au fond de l'âtre
Et dont les yeux soudain regardent,
35 Par les carreaux cassés de la croisée,
Les vents et les arbres se convulser
Dans l'étendue effarante et blafarde.

Les saints, les morts, les arbres et le vent,
Oh ! l'identique et affolant cortège
Qui passe et passe, au long des soirs de neige ;
40 Les saints, les morts, les arbres et le vent,
Dites, comme ils se confondent dans la mémoire
Quand les marteaux sautant,
A coups de bonds dans les bourdons,
Jettent le deuil aux horizons,
45 Du haut des tours imprécatoires.

- 46 P Et Novembre, près de l'âtre qui flambe,
 A Et novembre, près
 47 P Allume avec crainte, la lampe,
 48 P Qui doit brûler, combien de soirs, l'hiver !
 A Qui brûlera, combien
 49 P Et Novembre si humblement supplie et pleure
 51 P Car au dehors, voici toujours le ciel couleur de fer,
 54 P Des arbres fous, des arbres tors,
 55 P Qui va de l'un à l'autre bout du monde ;
 56 P grand'routes, comme des croix,
 57 P A l'infini, sur les vallons et sur les plaines,
 A les plaines
 58 P Les grand'routes, comme des croix lointaines,
 59 P A l'infini, sur les hameaux et sur les bois.

L'ÉTERNELLE LUEUX

Et novembre près de l'âtre qui flambe,
 Allume, avec des mains d'espoir, la lampe
 Qui brûlera combien de soirs, l'hiver ;
 Et novembre si humblement supplie et pleure
 50 Pour attendrir le cœur mécanique des heures !

Mais au dehors, voici toujours le ciel, couleur de fer,
 Voici les vents, les saints, les morts
 Et la procession profonde
 Des arbres fous et des branchages tors
 55 Qui voyagent de l'un à l'autre bout du monde.
 Voici les grand'routes comme des croix
 A l'infini parmi les plaines,
 Les grand'routes et puis leurs croix lointaines
 A l'infini, sur les vallons et dans les bois !

15 Qui s'en revient, avec pourceaux et chiens,
 Des pays lourds de la fatigue ;
 Voici les béliers noirs qu'un patriarche,
 Aux temps lointains, apprivoisait dans l'arabe ;
 Voici les pâtres de Chaldée
 20 Qui contemplaient la nuit avec les yeux de leur âme,
 Et ceux de Flandre et de Zélande
 Qui s'estompent dans la légende
 Et le brouillard, au fond des landes.

L'étrange et solennel cortège
 25 Et les traînes des longs manteaux
 Et les bruits d'orselets que font les pattes du tréport
 Froient et animent la neige.

En P et en A, un autre titre : DECEMBRE

En P, un sous-titre : NOEL

- 2 P,A Faites flamber foyers et cœurs dans les hameaux,
4 P,A Faites luire de l'or dans vos carreaux
12 P,A Dans les fables, en Allemagne ;
22 P,A Qui s'estompent de brume et de légende,
23 P,A Sous leurs chaumes, au fond des landes.
24 P,A L'étrange et fantômal cortège
26 P,A Et le bruit d'osselets que font les pattes du troupeau

L'ÉTERNELLE LUEUR

- Dites, les gens, les vieilles gens,
 Que s'exaltent les cœurs dans vos hameaux ;
 Dites, les gens, les vieilles gens,
 Que la clarté s'éveille en vos carreaux
 5 Qui regardent la route,
 Car les mages avec leurs blancs manteaux,
 Car les bergers avec leurs blancs troupeaux,
 Sont là qui débouchent et qui écoutent
 Et qui s'avancent sur la route.
- 10 Voici le prince Charlemagne ;
 Et Frédéric dont la barbe bataille
 Dans les guerres, en Allemagne ;
 Et puis voici Louis qui fit Versailles.
 Voici le triste enfant prodigue
 15 Qui s'en revient, avec pourceaux et chiens,
 Des pays lourds de la fatigue ;
 Voici les béliers noirs qu'un patriarche,
 Aux temps lointains, apprivoisait dans l'arche ;
 Voici les pâtres de Chaldée
 20 Qui contemplaient la nuit avec les yeux de leur idée,
 Et ceux de Flandre et de Zélande
 Qui s'estompent dans la légende
 Et le brouillard, au fond des landes.
- 25 L'étrange et solennel cortège
 Et les traînes des longs manteaux
 Et les bruits d'osselets que font les pattes du troupeau
 Frôlent et animent la neige.

En P et en A, entre les vers 35 et 36, une strophe supplémentaire :

Et l'archange dont les ailes indélébiles
 Vibrent au vent, dans les minuits du ciel,
 Qui tout à coup se lève – et pose comme un scel,
 Aux confins du Zénith, une étoile immobile.

- 36 P,A Alors, là-bas, sur terre, au bout des plaines,
 37 P,A Sous l'étoile, dont plus rien n'est bougeant,
 38 P,A s'éclaire – et
 39 P,A D'un bœuf et d'un âne fument dans l'air d'argent.
 46 P,A Sans qu'ils voient les nimbes qui les couronnent,
 47 P silencieusement,
 A silencieusement :
 48 P prononcent, de

En A, entre les vers 49 et 50, pas de coupure strophique.

Là-haut, le gel s'étage en promenoirs
Que tachettent des feux, pareils à des acides,
30 Et d'où les anges clairs et translucides
Semblent surgir et flamboyer en des miroirs.

On aperçoit Saint Gabriel qui fut sculpté,
Au village, jadis, dans l'or du tabernacle ;
Saint Raphaël vêtu d'éclairs et de beauté ;
35 Et Saint Michel dont la bergère ouït l'oracle.

Alors soudain, sur terre, au bout des plaines,
Sous une étoile immense aux feux bougeants
Une étable s'éclaire et les haleines
Et d'un âne et d'un bœuf fument dans l'air d'argent.

40 A la clarté qui sort
Mystique et douce de son corps,
Une Vierge répare et dispose des langes,
Et, près du seuil, où sommeille un agneau,
Un charpentier fait un berceau,
45 Avec des planches.

Sans qu'ils voient l'auréole qui les couronne,
Ils travaillent, tous deux, silencieusement
Et prononcent de temps en temps,
Un nom divin qui les étonne.

- 58 P,A Allumez d'or vos cœurs et vos fenêtres,
59 P,A Pour voir enfin, par à travers la nuit,

50 Autour des murs et sous le toit,
L'atmosphère s'épand si pure et si fervente
Qu'on sent que des genoux invisibles se ploient
Et que la vie entière est dans l'attente.

55 Oh ! vous, les gens, les vieilles gens,
Qui regardez passer dans vos villages
Les empereurs et les bergers et les rois mages
Et leurs bêtes dont le troupeau les suit,
Penchez-vous tous à vos fenêtres,
Pour voir enfin, dans le fond de la nuit,
60 Ce qui, depuis mille et mille ans,
S'efforce à naître.

Autour des musées, les fouilles, les vestiges
 L'atmosphère à l'écart, les regards se posent
 Qu'on sent que des genoux invisibles se ploient
 Et que la vie entière est dans l'attente

 Oh ! vous, les gens, les vieillards, les gens
 Qui regardez passer dans vos villages
 Les empereurs et les bergers et les nobles
 Et leurs bêtes dont le troupeau les suit
 Fendez-vous tous à vos fenêtres
 Pour voir venir, dans le fond de la nuit
 Ce flot, depuis mille et mille ans
 S'efforce à naître

APPENDICE I

Appendices

Poèmes supprimés
lors des remaniements des
BOITES DE LA ROUTE

Appendices

POÈMES SUPPRIMÉS À PARTIE DE L'ÉTAPE C

APPENDICE I

- Le plumage lustré de satin et de soie,
 Les corneilles, oiseaux placides et dolents,
 Parmi les champs d'hiver, que la neige a faits blancs,
 Apparaissent ainsi que des florissans défunts.
- 5 Poèmes supprimés
 lors des remaniements des
- 10 BORDS DE LA ROUTE
- Une autre est là, plus loin, pleurarde et solitaire,
 Sur un tertre maussade et bas comme un tombeau,
 Et longuement se rêve en ce coin renge d'œuf,
 Fleur tombale d'un mort qui dormirait sous terre.
- 15 Une autre encor, les yeux fixes et vigilants,
 Hiératiquement, sur un pigeon placé,
 Reste à l'écart et meurt, vieille et paralysée,
 Plante hiéroglyphique en fleur depuis mille ans.
- 20 Le plumage lustré de satin et de soie,
 Les corneilles, oiseaux placides et dolents,
 Parmi les champs d'hiver, que la neige a faits blancs,
 Apparaissent ainsi que des florissans défunts.

APPENDICE I

En A et en B, entre SUR LA COTE et VAGUEMENT, un poème intitulé

LES CORNEILLES.

- | | | |
|----|---|---|
| 1 | P | Le plumage, lustré |
| 7 | P | Et, fleur d'encre, gémit une plainte entendue |
| 11 | P | Et longuement elle rêve en ce coin rongé d'eau, |
| 14 | P | Hiératiquement sur |
| 17 | P | Le plumage, lustré |

POÈMES SUPPRIMÉS À PARTIR DE L'ÉTAPE C

LES CORNEILLES

Le plumage lustré de satins et de moires,
 Les corneilles, oiseaux placides et dolents,
 Parmi les champs d'hiver, que la neige a faits blancs,
 Apparaissent ainsi que des floraisons noires.

5 L'une marque les longs rameaux d'un chêne ami ;
 Elle est penchée au bout d'une branche tordue,
 Et, fleur d'encre, prolonge une plainte entendue
 Par le tranquille écho d'un village endormi.

10 Une autre est là, plus loin, pleurarde et solitaire,
 Sur un tertre maussade et bas comme un tombeau,
 Et longuement se rêve en ce coin rongé d'eau,
 Fleur tombale d'un mort qui dormirait sous terre.

15 Une autre encor, les yeux fixes et vigilants,
 Hiératiquement, sur un pignon placée,
 Reste à l'écart et meurt, vieille et paralysée,
 Plante hiéroglyphique en fleur depuis mille ans.

20 Le plumage lustré de satins et de moires,
 Les corneilles, oiseaux placides et dolents,
 Parmi les champs d'hiver, que la neige a faits blancs,
 Apparaissent ainsi que des floraisons noires.

En A et en B, entre VAGUEMENT et LES CIERGES, un poème intitulé
VENUS ARDENTE.

- 1 P En ce soir de couleurs et ce soir de parfums,
4 P colère à l'horizon s'accule,
5 P Et foudroyé, redresse encor ses poings au ciel ;
6 P pâtures,
7 P Et parmi le couchant élaboussé de fiel,
11 P lointain
13 P Et comme un grand brasier brûlait

VENUS ARDENTE

En ce soir de couleurs, en ce soir de parfums,
 Voici grandir l'orgueil d'un puissant crépuscule
 Plein de flambeaux cachés et de miroirs défunts.
 Un chêne avec colère, à l'horizon, s'accule
 5 Et, foudroyé, redresse encor ses poings au ciel.
 Le cadavre du jour flotte sur les pâtures
 Et, parmi le couchant élaboussé de fiel,
 Planent de noirs corbeaux dans l'or des pourritures.

Et le cerveau, certes morne et lassé, soudain
 10 S'éveille en ces heures de fastueux silence
 Et resonge son rêve infiniment lointain,
 Où la vie allumait sa rouge violence
 Et, comme un grand brasier, brûlait la volonté.
 Et le désir jappant et la ferveur torride
 15 Ressuscitent le cœur mollessement dompté,
 Et voici que renaît Vénus fauve et splendide,
 Guerrière encor, comme aux siècles païens et clairs,
 Qui l'adoraient en des fêtes tumultueuses,
 Tandis qu'elle dressait, comme un pavois, ses chairs,
 20 Pâle, le cou dardé, les narines fougueuses.

(1886)

En A et en B, entre APREMENT et OBSCUREMENT, un poème intitulé LA GRILLE.

- 2 P Et du soleil éteint et de l'ombre, la grille
 5 P Et transversalement coupe
 A Et, transversalement, coupe
 7 P,A Lances d'acier, faisceaux de morsures – disjointes
 8 P Et plus cruelles ainsi sur les barres altières –
 A Et plus cruelles ainsi sur les barres altières.
- En P, entre les vers 8 et 9, pas de coupure strophique.*
- 9 P Au fond le tabernacle est imposé, vainqueur.
 11 P Paraît entre ses dents broyer
 12 P chœur. –
 13 P – Et mâchoire pour les souffrances et langues
 A Et mâchoire pour les souffrances et langues
 14 P,A Et crocs et tenailles pour les peines, et pal
 16 P exsangues –
 20 P Paraît entre ses dents broyer des choses d'or.

En P, au bas du texte, pas de date.

LA GRILLE

Avec de la fureur et du métal tordu
 Et du soleil sauvage et de l'ombre, la grille
 Comme une bête en fer fourmilleusement brille
 Et se hérissé et fend le dallage fendu
 5 Et transversalement, coupe les stalles fières.
 Buissons de dards, fleurs d'aiguilles, bouquets de pointes,
 Lances d'acier, faisceaux et tenailles disjointes
 Et se fermant soudain sur les barres altières !

Au fond, le tabernacle est imposé, vainqueur,
 10 Et l'ostensoir fulgure et la grille qui mord
 Paraît, entre ses dents, broyer des choses d'or
 Quand on voit à travers étinceler le chœur.
 Et mâchoires pour les iniquités et langues
 Vives et dents et crocs pour les peines, et pal
 15 Pour les remords et les péchés, et crucial
 Autel pour les frayeurs et les crimes exsangues ;
 15 Suspendez-y vos cœurs et vos sanglots, chrétiens,
 Et vos amertumes et vos espoirs anciens
 Et vos rêves de ciel – et la grille qui mord
 20 Paraît, entre les dents, broyer ces choses d'or.

(1888)

En A et en B, entre LA GRILLE et LES HORLOGES, un poème intitulé OBSCUREMENT.

- 2 P OÙ griffes de lion et d'aigle et mufles d'ours
 A OÙ griffes de lion et d'aigle et gueules d'ours
 4 P Et des spasmes soudains au long des rideaux lourds.
 A soudains au long
 6 P socle ;
 7 P Sa peau de pierre allume éclair dans un miroir,
 A Sa peau de pierre allume éclair en un miroir,
 9 P, A Obscurément : marteaux
 12 P Clouer des bras de croix dans cette ombre du lit,
 13 P Obscurément, où nue et sous les langues d'or
 14 P D'un seul flambeau tordu comme un rut de sirènes,
 16 P De ses ongles d'hiver ses lèvres souterraines.
 A Avec ses doigts d'hiver ses lèvres souterraines.

OBSUREMENT

Obscurément : ce sont de fatales tentures
 Où griffes de lion s'ouvrant et gueules d'ours
 Et crocs et becs ; ce sont de roides contractures
 Et des spasmes soudains, au long des rideaux lourds.

5 Obscurément : un Achille de granit noir
 Se rue en son amour et piétine son socle :
 Son bras luisant jette un éclair dans un miroir,
 Et l'on entend craquer les reins du beau Patrocle.

10 Obscurément ; marteaux cassés ! mortes les heures !
 Un soir immensément oppresse et s'établit ;
 Et rien de Dieu n'ira jamais vers ces demeures
 Clouer ses bras en croix, dans l'ombre, où sur un lit,

15 Obscurément, et nue, et, sous les langues d'or
 D'un grand flambeau tordu comme un rut de sirènes,
 Le ventre vieux et mort, Gamiani détord
 Avec ses doigts usés, ses lèvres souterraines.

En A et en B, entre LES HORLOGES et PARABOLE, un poème intitulé MINUIT BLANC.

En P, un autre titre : MINUIT CLAIR

- 1 P Stagent au fond des clairs lointains, les lacs d'opales,
2 P Pendant les grands hivers, quand les minuits sont pâles
3 P Et qu'un autel de froid s'éclaire au cœur des neiges.
En P, entre les vers 3 et 4, pas de coupure strophique.
4 P Le gel se fend par blocs de gel à travers branches,
7 P,A Sur fond de ciel, là-bas, où les minuits sont pâles.
9 P Hèlent la peur, avec des becs d'ombre vivante
10 P Qu'on voit s'ouvrir par de grands cris en ces opales
A Et se promène, et se grandit sur ces opales
11 P De grands miroirs. Oh ! sous ces pâles minuits pâles,
12 P âmes

MINUIT BLANC

Dalles au fond des lointains clairs et lacs d'opales,
 Pendant les grands hivers, lorsque les nuits sont pâles
 Et qu'un autel de froid s'éclaire au chœur des neiges !

Le gel se râpe en givre ardent à travers branches,
 5 Le gel ! – et de grandes ailes qui volent blanches
 Font d'interminables et suppliants cortèges
 Au fond du ciel, là-bas, où les minuits sont pâles.
 Des cris immensément de râle et d'épouvante
 Hèlent la peur, et l'ombre, au loin, semble vivante
 10 Et se déplie, et se grandit sur ces opales
 10 De grands miroirs. – Oh ! sur ces lacs de minuits pâles,
 Cygnes clamant la mort, les êtes-vous, ces âmes,
 Qui vont prier en vain les blanches Notre-Dames ?

*Le soir, quand le pêcheur lassé de la douleur,
 Celui dont la nuée interprète les signes,
 Pêche de la rancune en les bas-fonds du cœur.*

(1891)

MINUIT BLANC

En A et en B, entre VERS et LA-BAS, un poème intitulé SONNET.

En P, ce poème n'a pas de titre.

- 1 P Par les pays des soirs, au Nord de ma tristesse,
- 3 P Et m'angoisse – voici – d'une nuée enfuie,
- 5 P Quoi donc de mort m'annoncerait la prophétesse,
- 6 P Sinistre en mon lourd ciel d'octobre, où je m'ennuie
- 7 P Depuis quel temps ? à
- 9 P,A d'être ! Et
- 10 P Toujours son même rêve, en l'air moite et fondant,
- 11 P,A Avec ces cormorans de deuil curver des lignes,
- 12 P Ce soir que le pêcheur, lassé de la douleur,

En P, au bas du texte, pas de date.

SONNET

Par les pays des soirs, au nord de ma tristesse,
 Mous d'automne, le vent se pleure en de la pluie
 Et m'angoisse soudain d'une nuée enfuie,
 Avec un geste au loin d'âpre scélératesse.

5 Est-ce la mort qu'annoncerait la prophétesse,
 Au fond de ce grand ciel d'octobre où je m'ennuie
 – Depuis quel temps ? – à suivre un vol d'oiseaux de suie
 Tourner dans l'infini leur si même vitesse ?

10 Attendre et craindre d'être ? Et voir, en attendant
 Toujours le même rêve, en l'air moite et fondant,
 Avec ces cormorans de deuil curver ses lignes,

Le soir, quand le pêcheur lassé de la douleur,
 Celui dont la nuée interprète les signes,
 Pêche de la rancune en les bas-fonds du cœur.

(1891)

SONNET

En les pays des vents, au nord de nos tristesses
 Mous d'automne, le vent se plaint en de la pluie
 Et m'angoisse soudain d'une note enrouée
 Avec un geste et loin à terre se désolant
 Est-ce l'automne qui m'angoisse la pluie
 Au fond de ce grand ciel d'attente on se enroue
 -- Depuis quel temps ? -- à suivre un vol d'oiseaux de suite
 Toujours dans l'attente leur vol se désolant
 Attendre et attendre, l'attente est attendue
 Toujours le même rêve, en l'attente, l'attente
 Avec ces courants de deuil craver ses lignes
 Le soir, quand le pêcheur lassé de la douleur
 C'est dont la note interprète les signes
 Pêche de la rancune en les bas-fonds du cœur

(1891)

APPENDICE II

Le polder moite et uni, sous un ciel gris, inondé
 Sous les midis, par coins de laize étirés,
 S'étalait tel en champs luisants de miroirs blancs
 Taillés à choc brutaux de pique et de charrue.

Poèmes qui ne figurent que dans

AU BORD DE LA ROUTE

(tirage à part de *La Wallonie*, mai 1890)

Par à travers les blocs de ces lourds terreaux mous

De la graisse d'humus et de labour, fondue,
 Coulait dans le vent d'or d'automne - et lentement
 Toute la plaine enflait sous ce débordement
 De vie éparse aux quatre loins de l'étendue.

C'étaient, à l'angle clair d'un bois et d'un ruisseau,
 Des gars casseurs de ferre avec de grandes bêches
 On entendait souffler leur corps d'abais reséchés
 Et d'un rythme visqueux tomber les tas d'engrais.

Plus loin, les servantes tassaient les sacs, par groupes,
 En meuchoirs rouges, en sabots noirs, en jupons bleus
 Et se baissaient-elles : leurs reins, pliés en deux,
 Faisaient surgir du sol, monstrueux, leurs croupes.

Et derrière eux, l'Éscaut poussait son feu vermeil,
 Par au delà les prés et les digues masquantes
 Et les navires cinglaient, toutes voiles claquantes,
 Leur proue et leurs sabords souffiétés de soleil.

(1884)

APPENDICE II

6 barochant : *sans doute faut-il lire* bavochant.

Hommes qui ne tiennent que dans
un bord de la route
(tirage à part de la *Wallonie*, mai 1930)

LE POLDER

Le polder moite et qui suait sa force crue,
 Sous les midis, par coins de glaise étincelants,
 S'étalait tel : en champs luisants de miroirs blancs
 Taillés à chocs brutaux de pique et de charrue.

5 La Flandre – au coup de col de ses gros chevaux roux
 Barochant de l'écume au branle de leur tête
 Et pieds gluants – traînait son vieux travail de bête,
 Par à travers les blocs de ces lourds terreaux mous.

10 De la graisse d'humus et de labour, fondue,
 Coulait dans le vent d'or d'automne – et lentement
 Toute la plaine enflait sous ce débordement
 De vie éparses aux quatre loins de l'étendue.

15 C'étaient, à l'angle clair d'un bois et d'un marais,
 Des gars casseurs de terre avec de grandes bêches :
 On entendait souffler leur corps d'ahans revêches
 Et d'un rythme visqueux tomber les tas d'engrais.

20 Plus loin, les servantes tassaient les sacs, par groupes,
 En mouchoirs rouges, en sabots noirs, en jupons bleus ;
 Et se baissaient-elles : leurs reins, pliés en deux,
 Faisaient surgir du sol, monstrueuses, leurs croupes.

Et derrière eux, l'Escaut poussait son flux vermeil,
 Par au delà les prés et les digues masquantes
 Et les navires cinglaient, toutes voiles claquantes,
 Leur proue et leurs sabords souffletés de soleil.

(1884)

LE POTIER

Le potier molle et qui agit sa force est
 sous les pieds, par coins de glaise étincelants,
 S'étalait tel : en champs luisants de miroirs blancs
 Taillés à choc brutaux de pique et de charrie.

La Plante - au coup de col de ses gros cheveux roux
 Barochant de l'écumé au frêle de leur tête
 Et pieds gluants - traînant son vieux travail de bête
 Par à travers les blocs de ces lourds terreux miroirs.

De la graisse d'humus et de labour fondue,
 Coulait dans le vent d'or d'automne - et l'automne
 Toute la plaine enfait sous ce débordement
 De vie éparse aux quatre jours de l'étendu.

C'étaient, à l'angle clair d'un bois et d'un marais,
 Des gars cassants de terre avec de grandes bêches
 On entendait souffler leur corps d'airans revêchés
 Et d'un rythme vespéral tomber les tas d'engrais.

Plus loin, les servantes tassent les sacs par groupes,
 En mouchoirs rouges, en sarots noirs, en jupons bleus ;
 Et se balançaient-elles : leurs reins, pieds en deux,
 Faisaient sautir du sol, monstrueuses, leurs croupes.

Et derrière eux, l'écart poussait son flux vermeil,
 Par au delà les près et les digues masquant
 Et les navires englaient, toutes voiles clapantes,
 Leur pouce et leurs sarots soufflés de soleil.

SONNET

Les nets éveils d'été des bourgades sous branches
Et sous ombre coupée au vent – et les roseaux
Et les aiguilles d'or des insectes des eaux
Et les barres des ponts de bois et leurs croix blanches.

5 Et près de beurre et lait – et métairie en planches
Où les jarres de grès vermeil sur les carreaux
Et les crèmes, couleur de soufre, aux soupiraux
Et la servante, avec du cru soleil aux manches.

10 Ces nets éveils dans le matin ! Des mantelets
Des coiffes et des sarreaux, par trroupelets,
Vont au village et son clocher lavé de craie.

Pommes et bigarraux ! Et par dessus la haie
Leurs grappes rouge et jaune – et, dans le verger clair,
Brusque, comme un sursaut, claque du linge en l'air.

(1889)

SONNET

Les toits éveillés d'été des bougades sous branches
Et sous ombre coupée au vent – et les roseaux
Et les aiguilles d'or des insectes des eaux
Et les barres des ponts de bois et leurs croix blanches

Et près de peurs et fait – et installé en planches
Où les jupes de gris venant sur les canaux
Et les crèmes, couleur de soufre, aux soupiraux
Et la servante, avec du cri soleil aux manches.

Ces toits éveillés dans le matin ! Des manteaux
Des coiffes et des sarreaux par troupelets,
Vont au village et son clocher lavé de craie.

Pommes et bigarreaux ! Et par dessus la haie
Leurs grappes rouges et jaunes – et dans le verges clair,
Brisques, comme un ours, clapot du hâle en l'air.

(1889)

POÈME SUPPRIMÉ À PARTIR DE V

APPENDICE III

Poème supprimé lors du
remaniement définitif des

VIGNES DE MA MURAILLE

- On croirait voir de grands lambeaux
De cœurs brisés,
On croirait voir de grands lambeaux
De vie ardente et dispersée,
On croirait voir de gros caillots
De sang tomber, parmi les flots,
À moins qu'on ne se voie enfin soi-même
Défini là, par un emblème.
- Les fleurs charnelles et nocives,
Et flasques comme des garçives,
Abandonnent au vent dolent
Leurs pétales et leurs couleurs,
Les fleurs mêmes abandonnent
Au vent d'automne
Leur sang et leurs douleurs
Monotones.

APPENDICE III

En A, entre UN MATIN et AU NORD, un poème intitulé AU BORD DE L'EAU.

- | | | |
|----|---|----------------------------------|
| 1 | P | D'une chair rouge de gencive |
| 4 | P | Bougent au vent torpide et lent, |
| 10 | P | De vie ardente dispersée, |
| 12 | P | tomber parmi |

POÈME SUPPRIMÉ À PARTIR DE V

AU BORD DE L'EAU

- Chairs de vulves ou de gencives,
 Les pétales des fleurs nocives
 25 Et bougent au vent,
 Torpide et lent,
 5 Qui les pourrit d'automne monotone
 Et les emporte sur l'étang.
 On croirait voir de grands morceaux
 30 De cœurs brisés,
 On croirait voir de grands lambeaux
 10 De vie ardente et dispersée,
 On croirait voir de gros caillots
 De sang tomber, parmi les flots,
 À moins qu'on ne se voie enfin soi-même
 Défini là, par un emblème.
 15 Les fleurs charnelles et nocives,
 Et flasques comme des gencives,
 Abandonnent au vent dolent
 Leurs pétales et leurs couleurs ;
 Les fleurs mornes abandonnent
 20 Au vent d'automne
 Leur sang et leurs douleurs
 Monotones.

POÈME SUPPLÉMENT À PARLER DE V

AU BORD DE L'EAU

23 P Le soir a beau vanner ses ombres,
 27 P la lune
 28 P importunes

Et les emportés l'éclair,
 Qui les pousse à l'autourne monotone,
 Torpide et lent, tout le séduit, tout le rassure,
 Bougent au vent, vagues en agitant
 Les pétales des fleurs nocives

On croit voir de grands insectes
 De ceux brisés,
 On croit voir de grands lambeaux
 De vie ardente et désertée,
 On croit voir de gros caillots
 De sang tomber parmi les floes,
 À moins qu'on ne se voie enfin soi-même
 Défilé par un emblème.

Les fleurs charnelles et nocives,
 Et flâques comme des genévives,
 Abandonnent au vent dolent
 Leurs pétales et leurs coeurs,
 Les fleurs mortes abandonnent
 Au vent d'automne
 Leur sang et leurs douleurs
 Monotones.

APPENDICE IV

Le soir a beau filtrer ses ombres,
Par le treillis des taillis sombres,
25 Et le soleil, comme un cri rouge,
Se perdre et s'étouffer dans l'eau qui bouge,
Elles réapparaissent sous la lune,
Les fleurs mornes et importunes,
Grappes de pleurs, bouquets de sang,
30 Qui se mirent et se déchirent
Dans la pâleur de l'étang blanc.

Le soir a beau flûter ses vagues, comme dans un vase,
Par le treillis des tulleis soulevés,
Et le soleil, comme un cri rouge,
Se perd et s'éteint dans l'eau qui bouge.
Elles réparaissent sous la lune,
Les fleurs mortes et impuantes,
Grappes de pleurs, bouquets de sang,
Qui se mirent et se déchirent
Dans la pâleur de l'éclair blanc.

EN DECEMBRE

- 1 hiver
- 2 assoupies ;
- 6 griffer ;
- 14 Que

SUR LA COTE

- 2 Quand,
l'aube
- 7 bleu
- 9 encor
- 11 mer

VAGUEMENT

- 2 dormir
- 5 danse

NOEL

- 3 beau,
destins,
- 8 manteau :
- 11 humain.

LES CIERGES

- 25 or

HOMMAGE

- 7 paniers
- 8 nets
- 23 baiser
- 30 gerbes.
- 32 superbes
- 33 Qui,
- 41 hallier

CANTIQUE

- 4 grondeurs
- 10 éclatât
- 14 lézards
- 17 couchée
- 22 insurgent

AU CARREFOUR DE LA MORT

- 6 doux
- 18 amène
- 25 mordu
- 26 soir
- 32 effacée.
- 33 noir
- 40 légendes,
- 78 airs ;

LES VIEUX ROIS

- 13 eux
- 14 bleues ;
- 18 bagués ;

SOUS LES PRETORIENS

- 7 sonne
- 17 lointaines
- 18 tombeaux

LEGENDES

- 10 orgueil
- 15 oh !

ARTEVELDE

- 2 érige
7 soirs
11 bras,

LA NUIT

- 2 taciturnes
7 s'érigent

APREMENT

- 5 obscurs
15 tyrannies,
27 ténèbres ;
34 ancien,

LES HORLOGES

- 2 bâtons
là-bas,

PARABOLE

- 7 oiseaux

LA BARQUE

- 16 volent

UN SOIR

- 2 vrille,
10 lustres

COMME TOUS LES SOIRS

- 3 lui -
roseaux -
4 eaux
27 neige -

L'HEURE MAUVAISE

- 3 hantise.
4 vermeil
21 nerfs ;
24 Dites
sépulture
25 torture

LES RIDEAUX

- 14 humains,
15 Brusques
23 yeux
42 soie

LA-BAS

- 1 voluptueux
3 soirs ;
8 coraux,
9 étoiles

SILENCIEUSEMENT

- 1 jour
lampes
6 lentement,
12 dire
18 personne
19 sonne

QUELQUES-UNS

- 10 seuls ;
17 bouge,

Year	Area	Value	Area	Value
1910	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1909	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1908	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1907	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1906	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1905	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1904	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1903	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1902	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1901	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1900	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1899	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1898	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1897	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1896	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1895	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1894	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1893	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1892	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1891	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1890	LA BARGE	10	LA BARGE	10

Year	Area	Value	Area	Value
1910	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1909	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1908	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1907	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1906	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1905	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1904	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1903	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1902	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1901	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1900	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1899	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1898	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1897	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1896	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1895	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1894	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1893	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1892	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1891	LA BARGE	10	LA BARGE	10
1890	LA BARGE	10	LA BARGE	10

LES BORDS DE LA BOUTE

Manuscrit

Le manuscrit semble dispersé :

1. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique :

* VATELMENT (FS. XVI 71)

* HOMMAGE (II^e partie) (FS. XVI 71)

* AU CARREFOUR

Bibliographie

2. Anvers, ancienne collection A. Dumont :

* HOMMAGE (I^e et III^e parties).

3. Anvers, Musée Plantin-Moretus, Salon Émile Verhaeren, VV 84 :

* LE CIEL

* SUR LA CÔTE

* AU CARREFOUR DE LA MER (fragment)

* LES HÉROÏQUES

* LA BAS (intitulé VOYAGE)

* LES VIEUX BOIS

* LÉGENDE (intitulé JADIS)

* LES FUNÉRAILLES (intitulé LES TRENTAINES).

Préoriginales

CANTIQUES (à partir de C : CANTIQUE), dans *La Jeune Belgique*,

20 décembre 1883, p. 42-44.

SOUS LA CÔTE, dans *La Jeune Belgique*, 5 mai 1885, p. 286.

LA PLAINE (à partir de P^e : UNE NUIT ; à partir de A : LA NUIT), dans *La*

Jeune Belgique, 5 novembre 1885, p. 523.

LES CONSENTES, dans *La Jeune Belgique*, 20 décembre 1885, p. 46-47.

LES BRUMES, dans *La Jeune Belgique*, 20 décembre 1885, p. 47.

LE CIEL (à partir de B : UN DÉCEMBRE), dans *La Jeune Belgique*,

20 décembre 1885, p. 48.

ÉPIQUELISME (à partir de P^e : SOIR DE CANTAU), dans *La Jeune France*,

novembre 1886, p. 242-243.

SOUS LES PRECOISES, dans *La Jeune Belgique*, 5 janvier 1887, p. 24-25.

ARTÉVELDE, dans *Écrits pour l'Art*, 7 juin 1887, p. 84-85.

Bibliographie

LES BORDS DE LA ROUTE

Manuscrit

Le manuscrit semble dispersé :

1. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique :

- VAGUEMENT (F.S. XVI 71)
- HOMMAGE (II^e partie) (F.S. XVI 71)
- AU CARREFOUR DE LA MORT (F.S. XVI 11).

2. Anvers, ancienne collection A. Dumont :

- HOMMAGE (I^e et III^e parties).

3. Anvers, Musée Plantin-Moretus, Salon Émile Verhaeren, VV 84 :

- LE GEL
- SUR LA COTE
- AU CARREFOUR DE LA MORT (fragment)
- LES HORLOGES
- LA-BAS (intitulé VOYAGE)
- LES VIEUX ROIS
- LEGENDE (intitulé JADIS)
- LES FUNERAILLES (intitulé LES TRENTAINES).

Préoriginales

CANTIQUES (à partir de C : CANTIQUE), dans *La Jeune Belgique*,
20 décembre 1883, p. 42-44.

SUR LA COTE, dans *La Jeune Belgique*, 5 mai 1885, p. 286.

LA PLAINE (à partir de P² : UNE NUIT ; à partir de A : LA NUIT), dans *La Jeune Belgique*, 5 novembre 1885, p. 522.

LES CORNEILLES, dans *La Jeune Belgique*, 20 décembre 1885, p. 46-47.

LES BRUMES, dans *La Jeune Belgique*, 20 décembre 1885, p. 47.

LE GEL (à partir de B : EN DECEMBRE), dans *La Jeune Belgique*,
20 décembre 1885, p. 48.

ETERNELLEMENT (à partir de P² : SOIR DE CAVEAU), dans *La Jeune France*,
novembre 1886, p. 242-243.

SOUS LES PRETORIENS, dans *La Jeune Belgique*, 5 janvier 1887, p. 24-25.

ARTEVELDE, dans *Écrits pour l'Art*, 7 juin 1887, p. 84-85.

- OBSCUREMENT, dans *La Wallonie*, 15 septembre 1887, p. 277.
- LES CIERGES, dans *La Wallonie*, 20 novembre 1887, p. 347-348.
- LES VIEUX ROIS, dans *La Wallonie*, 31 janvier 1888, p. 16-17.
- LA-BAS, dans *La Wallonie*, 31 janvier 1888, p. 15-16.
- PENSEES DU SOIR (à partir de A : DES SOIRS ; à partir de C : UN SOIR), dans *La Wallonie*, 31 juillet 1888, p. 221-222.
- LA GRILLE, dans *La Wallonie*, 30 septembre 1888, p. 346.
- APREMENT, dans *La Wallonie*, 30 novembre 1888, p. 412.
- MINUIT CLAIR (à partir de A : MINUIT BLANC), dans *Écrits pour l'Art*, 15 décembre 1888, p. 40.
- LES FRESQUES (à partir de A : LES PREUX), dans *La Wallonie*, 31 décembre 1889, p. 11-12.
- COMME TOUS LES SOIRS, dans *La Wallonie*, 31 juillet 1889, p. 221-222.
- LE SILENCIEUSEMENT, dans *La Wallonie*, mai 1890, p. 145-146.
- UN SOIR, *ibid.*, p. 150-151.
- SAIS-JE OU, *ibid.*, p. 159.
- UNE NUIT, *ibid.*, p. 160.
- LE POLDER, *ibid.*, p. 166.
- SONNET, *ibid.*, p. 167.
- QUELQUES-UNS, *ibid.*, p. 163.
- VERS (à partir de C : NOVEMBRE), dans *La Wallonie*, juin-juillet-août 1891, p. 225-226.
- UN COUCHANT, *ibid.*, p. 227.
- [Sans titre] : (à partir de A : SONNET), *ibid.*, p. 228.
- SOIR DE CAVEAU, dans *La Wallonie*, septembre-octobre 1891, p. 292-293.
- LES RIDEAUX, dans *La Jeune Belgique*, janvier 1892, p. 17-19.
- AU CARREFOUR DE LA MORT, dans *La Jeune Belgique*, février 1892, p. 104-107.
- LES HORLOGES, dans *Le Mouvement littéraire*, 8 avril 1892, p. 39.
- VERS (à partir de A : *Hommage*), dans *La Jeune Belgique*, septembre 1892, p. 330-331.
- VAGUEMENT, dans *Revue-Journal*, 25 mars 1894, p. 51.

VENUS ARDENTE, dans *Revue-Journal*, 29 avril 1894, p. 71.

L'HEURE MAUVAISE, dans *Revue-Journal*, 13 mai 1894, p. 79.

LA BARQUE, dans *L'Art wallon*, août 1895, p. 11.

NOEL, dans *Le Réveil*, octobre-décembre 1895, p. 150.

Éditions originales

AU BORD DE LA ROUTE, Liège, Vaillant-Carmanne, 1890, 32 p.

(Tirage à part du numéro de mai 1890 de *La Wallonie*)

LES BORDS DE LA ROUTE, 1882-1894, dans le recueil *Poèmes. Les Bords de la route. Les Flamandes. Les Moines*. Paris, Mercure de France, 1895, 282 p.

Éditions remaniées

Poèmes. Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route. Paris, Mercure de France, 1900, 284 p.

Poèmes. Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route. Paris, Mercure de France, 1911, 236 p.

Édition définitive

Œuvres d'Émile Verhaeren, tome 3. *Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route*. Paris, Mercure de France, 1922, 254 p.

Exemplaire de travail

Exemplaire de l'édition de 1895 des *Poèmes*, corrections autographes de l'auteur. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, F.S. XVI 70.

Épreuves

Premières épreuves corrigées de l'édition des *Poèmes* de 1900. Un cachet à la première page porte l'indication : Imprimerie V^{ve} Albouy, à Paris ; première épreuve : date : 1-3-1900. Anvers, Musée Plantin-Moretus, VV 87.

Édition critique

BRASSEUR, Clemens, *Les Bords de la route*, Mémoire inédit, Université catholique de Louvain (KUL), 1958.

LES VIGNES DE MA MURAILLE

Manuscrit

Manuscrit de la main du poète comportant de nombreuses corrections. Sept préoriginales, abondamment corrigées, y sont jointes. Sur la première page, Verhaeren a écrit : « A mon très cher Georges Tribout... Ce souvenir de notre vie côte-à-côte pendant bien des années à Saint-Cloud. Son voisin et son ami. E. Verhaeren ». Ancienne Bibliothèque Carlo De Poortere.

Préoriginales

UNE AUTRE HEURE (à partir des *Apparus* : UNE HEURE DE SOIR) dans *La Jeune Belgique*, août 1891, p. 297.

CELLE DU VOYAGE (à partir de A : CELLES DES VOYAGES), dans *La Société Nouvelle*, mai 1892, p. 559.

CELLE DES BIJOUX (à partir de A : CELLE DES RELIQUES) dans *La Société Nouvelle*, mai 1892, p. 562.

UN MATIN, dans *La Nervie*, octobre 1893, p. 127.

VOYAGE (à partir de A : CONQUETE), dans *La Nervie*, juin 1894, p. 28.

UNE AME, LA-BAS (à partir de A : CELLE DE L'ILE), dans *L'Art Jeune*, janvier 1895, p. 2.

DECEMBRE (à partir de V : L'ETERNELLE LUEUR), dans *L'Almanach des Poètes pour l'année 1896*. Paris, Mercure de France, 1895, p. 93.

AU BORD DE L'EAU, dans *La Coupe*, janvier 1896, p. 3.

EN FORET (à partir de A : SOIR D'AUTOMNE), dans *Le Coq rouge*, octobre 1896, p. 245.

LES ARBRES ET LE VENT, dans *L'Almanach des Poètes pour l'année 1897*, Paris, Mercure de France, 1896, p. 111.

AU NORD,

LA BAIES,

L'ÉVEIL DE PAQUES.

Ces trois dernières préoriginales figurent dans le manuscrit de l'ancienne collection Carlo De Poortere. Nous n'avons pu identifier les revues dans lesquelles elles ont paru.

Édition originale

Les Vignes de ma muraille dans *Poèmes* (III^e série). *Les Villages illusoires*. *Les Apparus dans mes chemins*. *Les Vignes de ma muraille*. Paris, Mercure de France, 1899, 205 p.

Édition définitive

Œuvres d'Émile Verhaeren, tome 2. *Les Soirs*. *Les Débâcles*. *Les Flambeaux noirs*. *Les Apparus dans mes chemins*. *Les Villages illusoires*. *Les Vignes de ma muraille*. Paris, Mercure de France, 1914, 350 p.

Exemplaires de travail

1. Exemplaire de la réédition du Mercure de France, *Poèmes* (III^e série) comportant de nombreuses corrections de la main de Verhaeren en vue de l'édition définitive. *Les Vignes de ma muraille* se présentent sous forme d'épreuves en placards. Le dernier poème (DECEMBRE) manque. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, F.S. XVI 62.
2. Exemplaire de la réédition du Mercure de France, *Poèmes* (III^e série) corrigé par Verhaeren en vue de l'édition définitive. Fait suite à l'exemplaire précédent. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, F.S. XVI 65.

Épreuves

1. Épreuves en vue de l'édition originale des *Poèmes* (III^e série) : *Les Villages illusoires*. *Les Apparus dans mes chemins*. *Les Vignes de ma muraille*. 206 p. Elles portent sur la première page le cachet de l'imprimerie V^ee Albouy, à Paris, avec la date du 24-1-99 et celui du Mercure de France avec la date du 28 janvier 1899. Anvers, Musée Plantin-Moretus. Salon Émile Verhaeren, VV 135.
2. Premières épreuves de l'édition définitive (tome 2 des *Œuvres d'Émile Verhaeren*). Corrigées par l'auteur. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, F.S. XVI 118.
3. Secondes épreuves de l'édition définitive (tome 2 des *Œuvres d'Émile Verhaeren*). Corrigées par l'auteur. Épreuves datées par des cachets du 14 au 19-2-1914. Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique, F.S. XVI 141.

Édition critique

VAN EEGHEM, Paulinus, *Les Vignes de ma muraille*, Mémoire inédit, Université catholique de Louvain (KUL), 1959.

Table des matières

Introduction	5
Édition critique	27
Principes suivis pour l'édition critique	29
LES BORDS DE LA ROUTE	31
Note sur l'édition des <i>Bords de la route</i>	32
Établissement du texte définitif du recueil	33
DECORS TRISTES	37
EN DECEMBRE	39
LES BRUMES	41
SUR LA COTE	43
VAGUEMENT	45
NOEL	47
LES CIERGES	49
KATO	51
HOMMAGE	53
CANTIQUE	61
AU CARREFOUR DE LA MORT	69
FRESQUES	79
LES VIEUX ROIS	81
SOUS LES PRETORIENS	85
LEGENDES	87
LES PREUX	89
SOIR DE CAVEAU	93

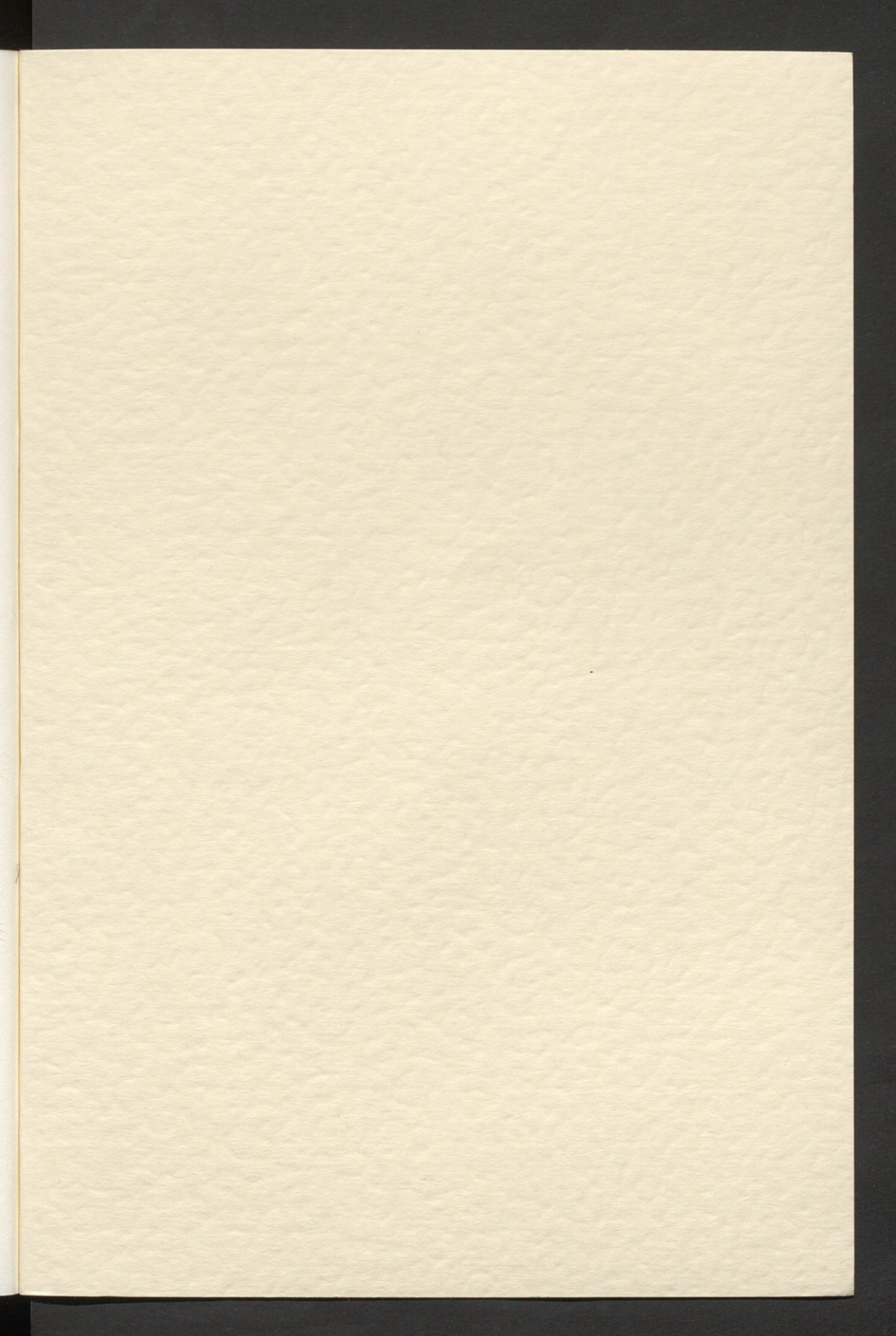
ARTEVELDE	97
LA NUIT	99
APREMENT	103
LES HORLOGES	107
PARABOLE	109
LA BARQUE	111
LES PAROLES MORNES	113
UN SOIR	115
SAIS-JE OU ?	119
COMME TOUS LES SOIRS	123
L'HEURE MAUVAISE	127
LES RIDEAUX	131
NOVEMBRE	137
LA-BAS	141
SILENCIEUSEMENT	143
UN SOIR	147
QUELQUES-UNS	149
LES VIGNES DE MA MURAILLE	151
CELLE DES VOYAGES	155
CONQUETE	167
UN MATIN	171
AU NORD	173
LA BAIE	177
SOIR D'AUTOMNE	181
CELLE DE L'ILE	185
CELLE DES RELIQUES	191
L'HEURE NOCTURNE	199
L'EVEIL DE PAQUES	201
UNE HEURE DE SOIR	203
LES SAINTS, LES MORTS, LES ARBRES ET LE VENT	209
L'ÉTERNELLE LUEUR	215

Appendices	221
I	<i>LES BORDS DE LA ROUTE</i>
	Poèmes supprimés lors des remaniements
	223
	LES CORNEILLES
	225
	VENUS ARDENTE
	227
	LA GRILLE
	229
	OBSCUREMENT
	231
	MINUIT BLANC
	233
	SONNET
	235
II	<i>LES BORDS DE LA ROUTE</i>
	Poèmes qui ne figurent que dans <i>AU BORD</i>
	<i>DE LA ROUTE</i>
	237
	LE POLDER
	239
	SONNET
	241
III	<i>LES VIGNES DE MA MURAILLE</i>
	Poème supprimé lors du remaniement
	définitif
	243
	AU BORD DE L'EAU
	245
IV	<i>LES BORDS DE LA ROUTE</i>
	Cas où l'édition définitive s'écarte du
	dernier texte laissé par Verhaeren
	249
Bibliographie	253

77	Appendices
78	
79	
80	
81	LES ROUES DE LA ROUTE
82	Poèmes supérieurs lors des remaniements
83	
84	LES COÛTEUX
85	VERS ARDENTS
86	LA CRUE
87	CHATELAIN
88	MINUT BLANC
89	SONNET
90	
91	LES ROUES DE LA ROUTE
92	Poèmes qui ne figurent que dans le manuscrit
93	
94	DE LA ROUTE
95	
96	LE POÛLER
97	SONNET
98	
99	LES ROUES DE LA ROUTE
100	Poèmes supérieurs lors des remaniements
101	
102	de la route
103	
104	AU BORD DE LA ROUTE
105	
106	LES ROUES DE LA ROUTE
107	Cas où l'édition définitive s'écrit du
108	de la route
109	
110	
111	
112	
113	
114	
115	
116	
117	
118	
119	
120	
121	
122	
123	
124	
125	
126	
127	
128	
129	
130	
131	
132	
133	
134	
135	
136	
137	
138	
139	
140	
141	
142	
143	
144	
145	
146	
147	
148	
149	
150	
151	
152	
153	
154	
155	
156	
157	
158	
159	
160	
161	
162	
163	
164	
165	
166	
167	
168	
169	
170	
171	
172	
173	
174	
175	
176	
177	
178	
179	
180	
181	
182	
183	
184	
185	
186	
187	
188	
189	
190	
191	
192	
193	
194	
195	
196	
197	
198	
199	
200	
201	
202	
203	
204	
205	
206	
207	
208	
209	
210	
211	
212	
213	
214	
215	
216	
217	
218	
219	
220	
221	
222	
223	
224	
225	
226	
227	
228	
229	
230	
231	
232	
233	
234	
235	
236	
237	
238	
239	
240	
241	
242	
243	
244	
245	
246	
247	
248	
249	
250	
251	
252	
253	
254	
255	
256	
257	
258	
259	
260	
261	
262	
263	
264	
265	
266	
267	
268	
269	
270	
271	
272	
273	
274	
275	
276	
277	
278	
279	
280	
281	
282	
283	
284	
285	
286	
287	
288	
289	
290	
291	
292	
293	
294	
295	
296	
297	
298	
299	
300	
301	
302	
303	
304	
305	
306	
307	
308	
309	
310	
311	
312	
313	
314	
315	
316	
317	
318	
319	
320	
321	
322	
323	
324	
325	
326	
327	
328	
329	
330	
331	
332	
333	
334	
335	
336	
337	
338	
339	
340	
341	
342	
343	
344	
345	
346	
347	
348	
349	
350	
351	
352	
353	
354	
355	
356	
357	
358	
359	
360	
361	
362	
363	
364	
365	
366	
367	
368	
369	
370	
371	
372	
373	
374	
375	
376	
377	
378	
379	
380	
381	
382	
383	
384	
385	
386	
387	
388	
389	
390	
391	
392	
393	
394	
395	
396	
397	
398	
399	
400	



ACHEVÉ D'IMPRIMER EN OCTOBRE 2008
 SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE SNEL
 À LIÈGE EN BELGIQUE
 POUR LE COMPTE DES
 ARCHIVES & MUSÉE DE LA LITTÉRATURE



Les Bords de la route (1895) et *Les Vignes de ma muraille* (1899) rassemblent des vers que Verhaeren a écartés de la composition de ses grands recueils. Le premier ensemble couvre la période 1882-1894, celle des *Flamandes* et des *Moines*, puis de la « Trilogie noire ». *Les Vignes de ma muraille* reprend des poèmes restés en marge des *Campagnes hallucinées* (1893) et des *Villes tentaculaires* (1895).

Avec leur organisation librement thématique, ces deux recueils anthologiques apparaissent comme des caisses de résonance des diverses manières de Verhaeren durant une période décisive de sa formation. Le lecteur peut y entendre les voix multiples du poète et y retrouver motifs et faits de style qui traversent son œuvre : transposition picturale, veines paysagiste, historique, religieuse ou érotique, poésie du voyage mais aussi de la terre natale. Il entre ainsi dans l'atelier de l'artiste. Et d'une façon d'autant plus saisissante que le jeu des variantes proposé par cette édition permet de suivre les bouleversements subis par chacune des pièces depuis sa première parution en revue.

Édition établie par Michel Otten, professeur émérite de l'Université catholique de Louvain, où il a enseigné la littérature française moderne et la littérature francophone de Belgique, qu'il défend aujourd'hui en Roumanie à l'Université de Iasi. Il a renouvelé l'approche du symbolisme belge et a dirigé avec Joseph Hanse les travaux des étudiants qui servent de base à la présente édition critique. Introduction de Christian Angelet, professeur émérite des Universités de Gand et de Louvain, spécialiste de Tristan Corbière, de Gide et de Maeterlinck.

La collection **Archives du Futur** est dirigée par Marc Quaghebeur et publiée sous la responsabilité des **Archives et Musée de la Littérature** à Bruxelles.

IMPRIMÉ EN BELGIQUE

ARCHIV
ES & MUS
ÉE DE LA LITT
ÉRATURE

A.M.L. Editions

 **luc pire** | Archives du Futur

www.lucpire.eu



7257876

ISBN-13: 978-2507000691



9 782507 000691